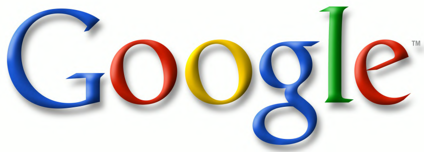


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

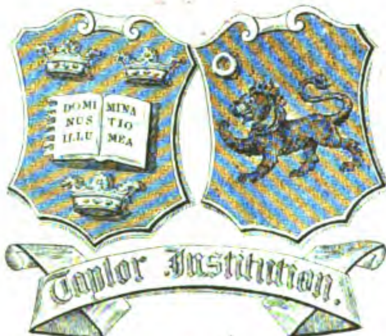
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

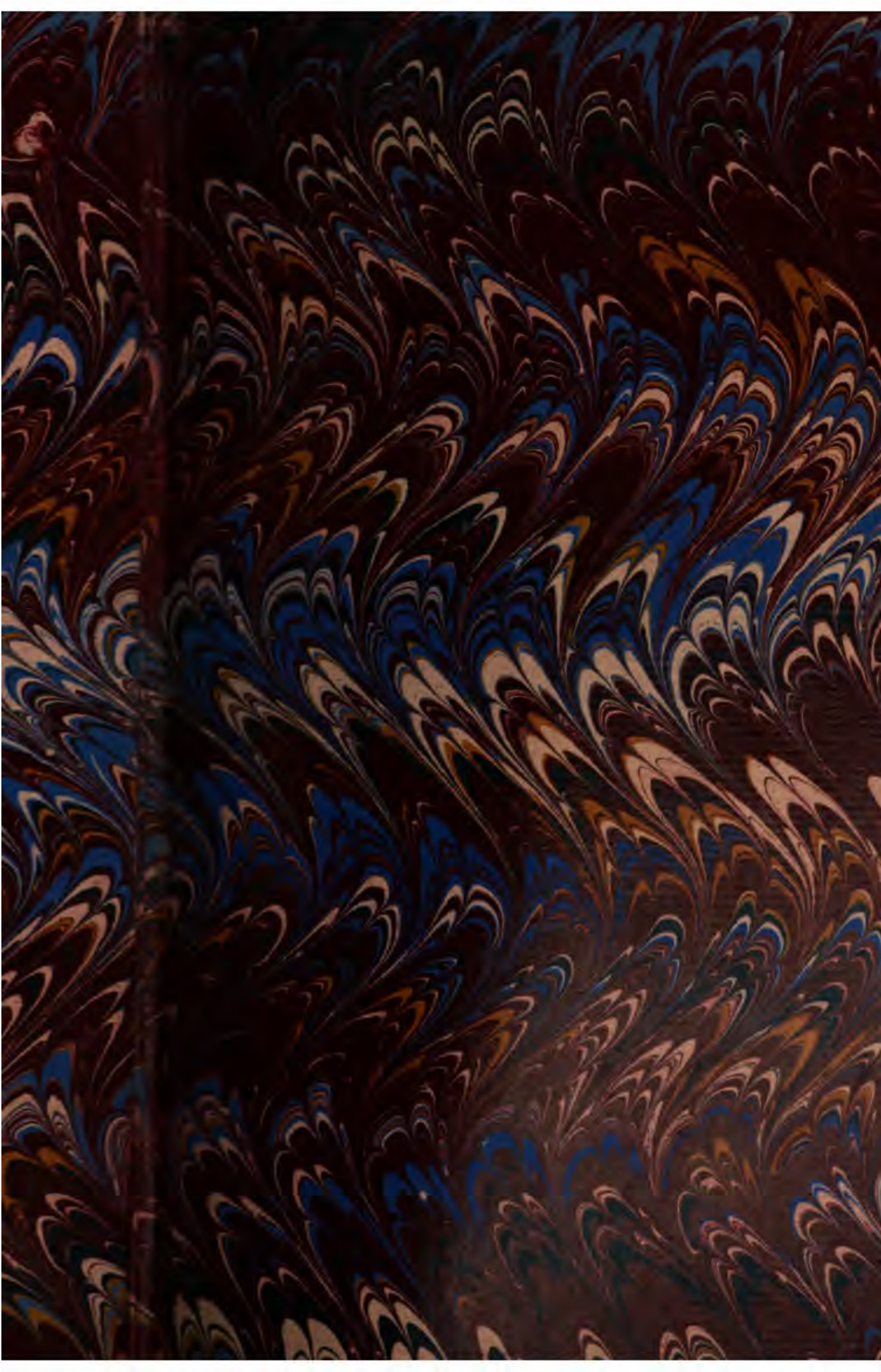
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



253 e 2



BS 3/10 (2)
A/S 4989 A. 21



LES ESSAIS

DE

MONTAIGNE

Il a été fait de cette édition un tirage spécial, ainsi composé :

30 exemplaires sur papier de Chine, à 30 fr. le volume.
100 exemplaires sur papier Whatman, à 20 fr. le volume.

130 exemplaires, tous numérotés.

LES ESSAIS
DE
MONTAIGNE

RÉIMPRIMÉS SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE 1588
AVEC NOTES, GLOSSAIRE ET INDEX

PAR MM. H. MOTHEAU ET D. JOUAUST

ET PRÉCÉDÉS D'UNE
NOTE PAR M. S. DE SACY
de l'Académie française

Portrait gravé à l'eau-forte par Gaucherel

TOME DEUXIÈME



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIII



ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Inconstance de nos actions.

Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines ne se trouvent en aucune partie si empeschez qu'à les r'appiesser et mettre à mesme lustre; car elles se contredisent communément de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique. Le jeune Marius se trouve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus. Le pape Boniface huictiesme entra, dit-on, en sa charge comme un renard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien. Et qui

croiroit que ce fust Neron, cette vraie image de la cruauté, comme on luy presenta à signer, suyvant le stile, la sentence d'un criminel condamné, qui eust respondu : « Pleust à Dieu que je n'eusse jamais sceu escrire! » tant le cœur lui serroit de condamner un homme à mort. Tout est si plein de tels exemples, voire chacun en peut tant fournir à soy-mesme, que je trouve estrange de voir quelquefois des gens d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces, veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature, tesmoing ce fameux verset de Publius le farseur :

Malum consilium est quod mutari non potest.

Il y a quelque apparence de faire jugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie; mais, veu la naturelle instabilité de nos meurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons autheurs mesmes ont tort de s'opiniastrer à former de nous une constante et solide contexture. Ils choisissent un air universel et, suyvant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage, et s'ils ne les peuvent assez tordre, les vont renvoyant à la dissimulation. Auguste leur est eschappé; car il se trouve en cet homme une varieté d'actions si apparente, soudaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lâcher entier et indecis aux plus hardis juges. Je croy des hommes plus mal aiséement la constance que toute autre chose, et rien plus volontiers que l'instabilité. Qui en jugeroit à destail rencontreroit, à mon advis, plus souvent à dire vray. En toute l'ancienneté, il est malaisé de

choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre tout' en un mot, dict un ancien, et pour embrasser en une toutes les reigles de nostre vie, « c'est vouloir et ne vouloir pas tousjours mesme chose : je ne daignerois, dit-il, adjouster : pourveu que la volonté soit juste; car, si elle n'est juste, il est impossible qu'elle soit tousjours une. » De vray, j'ay autrefois apris que le vice, ce n'est que des-reglement et faute de mesure, et par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes, dit-on, que « le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation; et la fin et perfection, constance. » Si par discours nous entreprenions certaine voie, nous la prendrions la plus belle; mais nul n'y a pensé :

Quod petiit spernit, repetit quod nuper omisit;
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto.

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprés les inclinations de nostre apetit, à gauche, à dextre, contre-mont, contre-bas, selon que le vent des occasions nous emporte : nous ne pensons ce que nous voulons qu'à l'instant que nous le voulons, et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cett' heure proposé, nous le changeons tantost, et tantost encore retournons sur nos pas; ce n'est que branle et inconstance,

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum.

Nous n'allons pas, on nous emporte, comme les choses

qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse :

> *Nonne videmus*
> *Quid sibi quisque velit nescire, et quærere semper,*
> *Commutare locum, quasi onus deponere possit?*

Chaque jour nouvelle fantasie, et se meuvent nos humeurs avecques les mouvemens du temps :

> *Tales sunt hominum mentes quali pater ipse*
> *Juppiter auctiferas lustravit lumine terras.*

A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de meurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux autres. Le discours en seroit bien aisé à faire, comme il se voit du jeune Caton : qui en a touché une marche a tout touché; c'est une harmonie de sons trés-accordans, qui ne se peut démentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant faut-il de jugemens particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche et sans en conclure autre consequence.

Pendant les débauches de nostre pauvre Estat, on me rapporta qu'une fille, bien prés de là où j'estoy, s'estoit precipitée du haut d'une fenestre pour éviter la force d'un belitre de soldat, son hoste; elle ne s'estoit pas tuée à la cheute, et, pour redoubler son entreprise, s'estoit voulu donner d'un cousteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschée, toutefois aprés s'y estre

bien fort blessée : elle-mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encore pressée que de requestes, sollicitations et presens, mais qu'elle avoit eu peur qu'en fin il en vint à la contrainte : et là dessus les parolles, la contenance et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une autre Lucrece. Or j'ay sceu, à la verité, qu'avant et depuis ell' avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre pointe, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse; ce n'est pas à dire que le muletier n'y trouve son heure. »

Antigonus, ayant pris en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tourmenté longtemps; et s'appercevant, aprés sa guerison, qu'il alloit beaucoup plus lâchement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encoüardy: « Vous mesmes, Sire, luy respondit-il, m'ayant deschargé des maux pour lesquels je ne tenois compte de ma vie. » Le soldat de Lucullus, ayant esté dévalisé par les ennemis, fist sur eux pour se revencher une belle entreprise. Quand il se fut r'emplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant pris en bonne opinion, l'employoit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances dequoy il se pouvoit adviser,

Verbis quæ timido quoque possent addere mentem :

« Employez-y, respondit-il, quelque miserable soldat dévalisé ; »

Quantumvis rusticus : Ibit,
Ibit eo quo vis qui zonam perdidit, inquit;

et refusa resoluëment d'y aller. Celuy que vous vistes hier si avantureuz, ne trouvez pas estrange de le voir aussi poltron le lendemain : ou la cholere, ou la necessité, ou la compagnie, ou le vin, ou le son d'une trompette luy avoit mis le cœur au ventre; ce n'est un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermy; ce n'est pas merveille si le voylà devenu lâche par autres circonstances contraires.

Non seulement le vent des accidens me remue selon son inclination, mais en outre je me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement ne se trouve guere deux fois en mesme estat. Je donne à mon ame tantost un visage, tantost un autre, selon le costé où je la couche. Si je parle diversement de moy, c'est que je regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent, selon quelque tour et en quelque façon. Honteux, insolent; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonaire; menteur, veritable : tout cela, je le vois en moy aucunement, selon que je me vire; et quiconque s'estudie bien attentifvement trouve en soy, voire et en son jugement mesme, cette volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy, entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot. *Distinguo* est le plus universel membre de ma logique.

Encore que je sois tousjours d'advis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses

qui le peuvent estre, si est-ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent par le vice mesme poussez à bien faire, si le bien faire ne se jugeoit par la seule intention. Parquoy un fait courageux ne doit pas conclure un homme vaillant : celuy qui le seroit bien à point, il le seroit toujours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidens, tel seul qu'en compaignie, tel en camp clos qu'en une bataille : car, quoy qu'on die, il n'y a pas autre vaillance sur le pavé et autre en la guerre ; aussi courageusement porteroit-il une maladie en son lict qu'une blessure au camp, et ne craindroit non plus la mort en sa maison qu'en un assaut. Nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la bresche d'une brave asseurance, et se tourmenter aprés, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils.

Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece que celle d'Alexandre ; mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine partout, et universelle : qui faict que nous le voyons se troubler si esperduement aux plus legieres soubçons qu'il prent des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrete injustice et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy il estoit si fort attaint porte quelque image de pusillanimité. Nostre faict, ce ne sont que pieces rapportées, et voulons acquerir un honneur à fauces enseignes. La vertu ne veut estre suyvie que pour elle mesme ; et si on emprunte par fois son masque pour autre occa-

sion, elle nous l'arrache aussitost des poings. C'est une vive et forte teinture, quand l'ame en est une fois abbrevée, et qui ne s'en va qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour juger d'un homme, il faut suivre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, si la varieté des occurences luy faict changer de pas (je dy de voye, car le pas s'en peut ou haster ou appesantir), laissez le coure, celuy-là s'en va avau le vent, comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, dict un ancien, que le hazard puisse tant sur nous, puis que nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres. Il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du tout en sa teste. A quoy faire la provision des couleurs à qui ne sçait ce qu'il a à peindre? Aucun ne fait certain dessain de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archier doit premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la corde, la flesche, et les mouvemens. Nos conseils fourvoyent, par ce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but. Nul vent fait pour celuy qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'avis de ce jugement qu'on fit pour Sophocles, de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragœdies. Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si monstrueuse et diverse, que chaque piece, chaque momant, feit son jeu; et se trouve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à autruy. Puis que l'ambition peut apprendre aux hommes

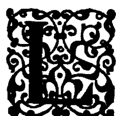
et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la justice; puis que l'avarice peut planter au courage d'un garçon de boutique, nourri à l'ombre et à l'oysiveté, l'asseurance de se jetter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encore la discretion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la jeunesse encore soubs la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

Hac duce, custodes furtim transgressa jacentes,
Ad juvenem tenebris sola puella venit;

ce n'est pas tour de rassis entendement de nous juger simplement par nos actions de dehors; il faut sonder jusqu'au dedans, et voir par quels ressors se donne le bransle : mais d'autant que c'est une hazardeuse et haute entreprinse, je voudrois que moins de gens s'en meslassent.

CHAPITRE II.

De l'Yvrongnerie.


E monde n'est que varieté et dissemblance. Les vices sont tous pareils en ce qu'ils sont tous vices, et de cette façon l'entendent à l'adventure les stoïciens; mais encore qu'ils soient

également vices, ils ne sont pas égaux vices; et que celuy qui a franchi de cent pas les limites,

Quos ultra citraque nequit consistere rectum,

ne soit de pire condition que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre jardin :

Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet, idemque,
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divum sacra legerit...

Il y a autant en cela de diversité qu'en aucune autre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez est dangereuse; les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest. Ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel autre ou est oisif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chacun poise sur le peché de son compagnon et esleve le sien. Les instructeurs mesmes les rangent souvent mal à mon gré.

Or l'yvrongnerie, entre les autres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs, et il y a des vices qui ont je ne sçay quoy de genereux, s'il le faut ainsi dire. Il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : cettuy-cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les autres vices alterent l'entendement, cettuy-cy le renverse et estonne le corps.

Cum vini vis penetravit...
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi; clamor, singultus, jurgia, gliscunt.

Et en dict on entre autres choses, que comme le moust bouillant dans un vaisseau pousse à mont tout ce qu'il y a dans le fonds, aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont pris outre mesure.

Tu sapientium
Curas et arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo.

Josephe conte qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoyent envoyé, l'ayant fait boire d'autant. Toutefois Auguste, s'estant fié à Lucius Piso, qui conquit la Trace, des plus privez affaires qu'il eut, ne s'en trouva jamais mesconté; ny Tyberius de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils, quoyque nous les sçachons avoir esté si fort subjects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvant du senat et l'un et l'autre yvre,

Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo.

Nous voyons nos Allemans, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot et de leur rang :

Nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escris mesmes de plusieurs philosophes en

parlent bien mollement; et, jusques aux stoyciens, il y en a qui conseillent de se dispenser quelque fois à boire d'autant et de s'enyvrer pour relâcher l'ame.

Hoc quoque virtutum quondam certamine, magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt.

La vraye image de la vertu stoïque, Caton a esté reproché de trop boire :

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus.

Cyrus, ce roy tant renommé, allegue, entre ses autres loüanges pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieux boire que luy. Et és nations les mieux reiglées et policées, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. J'ay ouy dire à Silvius, excellant medecin de Paris, que, pour garder que les forces de nostre estomac ne s'aparessent, il est bon une fois le mois les esveiller par cet excez, et les picquer pour les garder de s'engourdir. Platon luy attribue ce mesme effect au service de l'esprit; et escrit-on que les Perses aprés le vin consultoient de leurs principaux affaires.

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice que mon discours : car, outre ce que je captive aysément mes creances soubs l'authorité des opinions anciennes, je le trouve bien un vice lâche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les autres, qui choquent quasi tous de plus droit fil la societé publique. Et si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tien-

nent, je trouve que ce vice coute moins à nostre conscience que les autres; outre ce qu'il n'est point de difficile queste et qu'il est aisé à trouver, consideration qui n'est pas à mespriser.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refrechissement, pourroyent me engendrer avec raison desir de cette faculté : car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous dérobe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prent premierement aux pieds : celle là touche l'enfance. De là elle monte à la moyenne region, où elle se plante longtemps et y produit, selon moy, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle. Sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, ell' arrive au gosier, où elle faict sa derniere pose. Je ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire outre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature. Mon estomac n'yroit pas jusques là, il est assez empesché à venir about de ce qu'il prend pour son besoing.

Mais c'est une vieille et plaisante question, si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin,

Si munitæ adhibet vim sapientiæ.

A combien de vanité nous pousse cette bonne opinion que nous avons de nous! La plus reiglée ame du monde et la plus parfaicte n'a que trop affaire à se tenir en pieds et à se garder de ne s'emporter par terre de sa propre foiblesse. De mille, il n'en est pas une qui soit droite et rassise un instant de sa vie; et se pourroit

mettre en doubte si, selon sa naturelle condition, elle y peut jamais estre. Mais d'y joindre la constance, c'est sa derniere perfection; je dis quand rien ne la choqueroit, ce que mille accidens peuvent faire. Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander, le voylà rendu insensé par un breuvage amoureux. Pensent-ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie, et une legiere blessure a renversé le jugement à d'autres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme : qu'est-il plus caduque, plus miserable et plus de neant? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere, ex animi terrore, videmus.

Il faut qu'il sille les yeux au coup qui le menasse; il faut qu'il fremisse planté au bord d'un precipice; il pallit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la colique, sinon d'une voix vaincue du mal, au moins comme estant en une aspre meslée :

Humani a se nihil alienum putet

Les poëtes n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros :

Sic fatur lachrymans, classique immittit habenas.

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations, car

de les emporter il n'est pas en luy. Cetuy mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent juge des actions humaines, à voir Brutus et Torquatus tuer leurs enfans, est entré en doubte si la vertu pouvoit donner jusques là, et si ces personnages n'avoyent pas esté plustost agitez par quelque autre passion. Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subjectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous.

Quand nous oyons nos martyrs crier au tyran au milieu de la flamme : « C'est assez rosti de ce costé là, hache le, mange le, il est cuit; recommance de l'autre; » quant nous oyons en Josephe cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes et persé des aleines d'Antiochus, le deffier encore, criant d'une voix ferme et asseurée : « Tyran, tu pers temps, me voicy tousjours à mon aise. Où est cette douleur, où sont ces tourmens, de quoy tu me menassois? n'y sçais tu que cecy? Ma constance te donne plus de peine que je n'en sens de ta cruauté. O lâche belistre! tu te rens, et je me renforce. Fay moi pleindre, fay moy flechir, fay moi rendre si tu peux; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus; arme les, acharne les » : certes il faut confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant sainte soit-elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « J'ayme mieux estre furieux que voluptueux », Μανείην μᾶλλον ἢ ἡσθείην; quand Sextius nous dit qu'il ayme mieux estre enferré de la douleur que de la volupté; quand Epicurus entreprend de se faire chatouiller à la goute, et, desdaignant le repos et la

santé, que de gayeté de cœur il deffie les maux, et, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant de les luiter et les combattre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes et dignes de luy :

Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem ;

qui ne juge que ce sont boutées d'un courage eslancé hors de son giste ? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si haut ; il faut qu'elle le quitte et s'esleve, et prenant le frein aux dents, qu'elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprés il s'estonne luy-mesme de son faict : comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat pousse les hommes genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estant revenuz à eux, ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poëtes sont espris souvent d'admiration de leurs propres ouvrages et ne reconnoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere, c'est ce qu'on appelle aussi en eux ardeur et manie. Et comme Platon dict que pour neant hurte à la porte de la poësie un homme rassis, aussi dit Aristote que aucune ame excellente n'est exempte de quelque meslange de folie, et a quelque raison d'appeler fureur tout eslancement, tant loüable soit-il, qui surpasse nostre propre jugement et discours, d'autant que la sagesse c'est un maniement reglé de nostre ame, et qu'elle conduit avec mesure et proportion, et s'en respond.

CHAPITRE III.

Coustume de l'isle de Cea.

Si philosopher c'est douter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme je fais, doit estre doubter : car c'est aux apprentifs à enquerir et à debatre, et au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'authorité de la sacro-sainte volonté divine, qui nous reigle sans contredit et qui a son rang au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus estant entré à main armée au Peloponese, quelcun disoit à Damidas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh, poltron ! respondit-il, que peuvent souffrir ceux qui ne craignent point la mort ? » On demandoit aussi à Agis comme un homme pourroit vivre vrayement libre : « Mesprisant, dict-il, le mourir. » Ces propositions, et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent evidemment une chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs choses pires à souffrir que la mort mesme ; tesmoing cet enfant lacedemonien pris par Antigonus et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre à s'employer à quelque service abject : « Tu verras, dit-il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir ayant la liberté si à main. » Et, ce disant, se precipita du

haut de la maison. Antipater menassant aspremement les Lacedemoniens pour les renger à certaine sienne demande : « Si tu nous menasses de pis que la mort, respondirent-ils, nous mourrons plus volontiers. » C'est ce qu'on dit, que le sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut ; et que le present que nature nous ait fait le plus favorable et qui nous oste tout moyen de nous pleindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs. Elle n'a ordonné qu'une entrée à la vie, et cent mille yssuës. Nous pouvons avoir faute de terre pour y vivre, mais de terre pour y mourir nous n'en pouvons avoir faute, comme respondit Boiocalus aux Romains. Pourquoy te plains-tu de ce monde? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lâcheté en est cause ; à mourir il ne reste que le vouloir :

Ubique mors est : optime hoc cavit Deus.
Eripere vitam nemo non homini potest ;
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie, la mort est la recepte à tous maux : c'est un port trés-asseuré, qui n'est jamais à craindre et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin ou qu'il la souffre, qu'il coure au devant de son jour ou qu'il l'attende : d'où qu'il vienne, c'est tousjours le sien ; en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout, c'est le bout de la fusée. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'autruy ; la mort, de la nostre. En aucune chose nous ne devons tant nous accommoder à nos humeurs qu'en celle-là. La reputa-

tion ne touche pas une telle entreprise, c'est folie d'en avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guerison se conduit aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous detranche les membres, on nous soustrait l'aliment et le sang; un pas plus outre, nous voilà gueris tout à fait. Pourquoy n'est la vaine du gosier autant à nostre commandement que la mediane? Aux plus fortes maladies les plus forts remedes. Servius le grammairien, ayant la goutte, n'y trouva meilleur remede que de s'appliquer du poison aux jambes, et vescut depuis ayant cette partie du corps morte. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat, que le vivre nous est pire que le mourir.

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car, outre l'authorité, qui en defendant l'homicide y enveloppe l'homicide de soy-mesmes, d'autres philosophes tiennent que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde sans le commandement exprés de celuy qui nous y a mis, et que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez non pour nous seulement, mais pour sa gloire et service d'autruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre; autrement, comme deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'autre monde :

Proxima deinde tenent mæsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Projecere animas.

Il y a bien plus de constance à user la chaine qui nous tient qu'à la rompre, et plus de fermeté en Regulus

qu'en Caton. C'est l'indiscretion et l'impatience qui nous haste le pas. Nuls accidens ne font tourner le dos à la vive vertu; elle cherche les maux et la douleur comme son aliment. Les menasses des tyrans, les gehenes et les bourreaux l'animent et la vivifient :

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.

Et comme dict l'autre :

Non est, ut putas, virtus, pater,
Timere vitam, sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere ac retro dare.

Rebus in adversis facile est contemnere mortem.
Fortius ille facit qui miser esse potest.

C'est le rolle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, soubs une tombe massive, pour eviter les coups de la fortune : elle ne rompt son chemin et son train, pour orage qu'il face :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Le plus communement, la fuitte d'autres inconveniens nous pousse à cettuy-cy : voire quelquefois la fuitte de la mort fait que nous y courons, comme ceux qui, de peur du precipice, s'y lancent eux-mesmes :

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est

Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
Et differre potest.

Usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem.

Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule en nous; car en fin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche peuvent accuser le nostre; mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir; c'est une maladie particuliere, et qui ne se voit en aucune autre creature, de se hayr et desdeigner. C'est de pareille vanité que nous desirons estre autre chose que ce que nous sommes. Le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre fait d'un homme ange, il ne fait rien pour luy : car, n'estant plus, il n'aura plus dequoy se resjouyr et ressentir de cet amendement,

Debet enim, misere cui forte ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, cum male possit
Accidere.

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au pris de la mort, ne nous apporte aucune commodité. Pour neant evite la guerre celuy qui ne peut jouyr de la paix, et

pour neant fuit la peine qui n'a dequoy savourer le repos.

Entre ceux du premier advis, il y a eu grand doute sur ce : Quelles occasions sont assez justes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer? ils appellent cela, εὔλογον ἐξαγωγήν. Car, quoy qu'ils dient qu'il faut souvent mourir pour causes legieres, puis que celles qui nous tiennent en vie ne sont guieres fortes, si y faut-il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poussé non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se deffaire. J'en ay allegué par cy devant des exemples; et nous lisons en outre des vierges Milesienes, que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprés les autres, jusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroyent ainsi penduës fussent trainées du mesme licol toutes nuës par la ville. Quand Threicion presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette autre qui luy est seconde en honneur, et ne donner poinct loisir au victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse ce conseil comme lâche et effeminé : « C'est une recepte, dit-il, qui ne me peut jamais manquer, et de laquelle il ne se faut servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste; que le vivre est quelquefois constance et vaillance; qu'il veut que sa mort mesme serve à son pays et en veut faire un acte d'honneur et de vertu. » Threicion se creut dés lors et se tua. Cleo-

menes en fit autant depuis, mais ce fut aprés avoir essayé le dernier point de la fortune. Tous les inconvenients ne valent pas qu'on veuille mourir pour les eviter. Et puis, y ayant tant de soudains changemens aux choses humaines, il est malaisé à juger à quel point nous sommes justement au bout de nostre esperance :

Sperat et in sæva victus gladiator arena,
Sit licet infesto pollice turba minax.

Toutes choses, disoit un mot ancien, sont esperables à un homme pendant qu'il vit. « Ouy mais, respond Seneca, pourquoy auray je plustost en la teste cela, que la fortune peut toutes choses pour celuy qui est vivant, que cecy, que fortune ne peut rien sur celuy qui sçait mourir? » On voit Josephe engagé en un si apparent danger et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aucune ressource : toutefois estant, comme il dit, conseillé sur ce point par un de ses amis de se deffaire, bien luy servit de s'opiniatrer encore en l'esperance; car la fortune contourna, outre toute raison humaine, cet accident de tel biais qu'il s'en veid delivré sans aucun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité dequoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion.

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius; multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.

Pline dit qu'il n'y a que trois sortes de maladie pour lesquelles eviter on aye accoustumé de se tuer : la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenuë; la seconde, la douleur d'estomach; la tierce, la douleur de teste. Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste. Les femmes juifves, aprés avoir fait circoncire leurs enfans, s'alloient precipiter quant et eux, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parens, advertis qu'il seroit certainement condamné, pour éviter la honte de telle mort, aposterent un prestre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit qu'il se recommandast à tel sainct, avec tel et tel veu, et qu'il fût huit jours sans prendre aucun aliment, quelque defaillance et foiblesse qu'il sentît en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se deffit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia, conseillant Libo, son nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la justice, luy disoit que c'estoit proprement faire l'affaire d'autruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceux qui la viendroient chercher trois ou quatre jours aprés, et que c'estoit servir ses ennemis de garder son sang pour leur en faire curée.

Il se lict dans la Bible que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses sattellites pour saisir le bon vieillard Rasias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Juifs; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslée, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschans, et de se

laisser mastiner contre l'honneur de son rang, il se frappa de son espée; mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du haut d'un mur au travers de la trouppe, laquelle s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste : ce neantmoins, se sentant encore quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et, s'eslevant en pieds, tout ensanglanté et chargé de coups, et fauçant la presse, donna jusques à certain rocher coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les jetta à travers les poursuivans, appellant et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à eviter à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et à cette cause, le dissentiment n'y peut estre assez entier, et semble que la force soit meslée à quelque volonté. Pelagia et Sophronia, toutes deux canonisées, celle-là se precipita dans la riviere avec sa mere et ses sœurs pour eviter la force de quelques soldats, et cette-cy se tua aussi pour eviter la force de Maxentius l'empereur.

Il nous sera à l'adventure honnorable aux siecles advenir, qu'un bien sçavant autheur de ce temps, et notamment parisien, se met en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout autre party que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel des-espoir. Je suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses comptes, le bon mot que j'apprins à Toulouse d'une femme passée par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loüé, disoit-elle, qu'au moins une fois en ma vie je

m'en suis soulée sans peché! » A la verité, ces cruautez ne sont pas dignes de la douceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en voit infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient nenny en le faisant, suyvant la reigle du bon Marot.

L'histoire est toute pleine de ceux qui en mille façons ont changé à la mort une vie peneuse. Lucius Aruntius se tua pour, disoit-il, fuir et l'advenir et le passé. Sextilia, femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à eviter les dangiers qui les pressoyent, ausquels elles n'avoyent part que par l'interest de l'affection conjugale, engagerent volontairement la vie, pour leur servir en cette extreme necessité d'exemple et de compaignie. Ce qu'elles firent pour leurs maris, Cocceius Nerva le fit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour : ce grand jurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit, prés de l'empereur, n'eust autre cause de se tuer que la compassion du miserable estat de la chose publique romaine. Il ne se peut rien adjouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste. Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le vint voir, luy en fit une maigre mine. Il s'en retourne au logis plain de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tombé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer. Elle tout franchement : « Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'inconstance de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde ; mais laisse que je me tue la premiere » : et, sans autrement marchander, se

donna d'une espée dans le corps. Alexandre assiegeoit une ville aux Indes : ceux de dedans, se trouvans pressez, se resolurent vigoureusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraserent universellement tous quand et leur ville, en despit de son humanité. Nouvelle guerre : les ennemis combattoient pour les sauver, eux pour se perdre, et faisoient pour garentir leur mort toutes les choses qu'on faict pour garentir sa vie.

Les condamnez qui attendoyent l'execution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens et estoyent privez de sepulture : ceux qui l'anticipoyent en se tuant eux mesme estoyent enterrez et pouvoyent faire testament.

Mais on desire aussi quelque fois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien : « Je desire, dict saint Paul, estre dissoult pour estre avec Jesus-Christ ; » et « Qui me desprendra de ces liens? » Cleombrotus Ambraciota, ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que sans autre occasion il s'alla precipiter en la mer. Jacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'outremer que fist S. Loys, voyant le roy et toute l'armée en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaites, print resolution de s'en aller plus tost en paradis, et, ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la veuë d'un chacun, dans l'armée des ennemis, où il fut mis en pieces.

Il y a eu des polices qui se sont meslées de reigler ce doubte. En nostre Marseille, il se gardoit au temps passé du venin preparé à tout de la ciguë, aux despens publics, pour ceux qui voudroyent haster leurs jours, ayant premierement approuvé aux six cens, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprise : et n'estoit loi-

sible, autrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy. Cette loy estoit encor' ailleurs.

Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont. Il advint de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceux de sa compaignie, qu'une femme de grande authorité, ayant rendu conte à ses citoyens pourquoy elle estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort pour la rendre plus honnorable : ce qu'il fit; et ayant longtemps essaié pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merveilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce dessein, souffrit en fin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingt dix ans en trés-heureux estat d'esprit et de corps; mais lors, couchée sur son lit mieux paré que de coustume et appuiée sur le coude : « Les dieux, dit-elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceux que je laisse que ceux que je vay trouver, te sçachent gré dequoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie et tesmoing de ma mort! De ma part, ayant tousjours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face voir un contraire, je m'en vay d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela faict, ayant presché et enhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant départy ses biens et recommandé les dieux domestiques à sa fille aisnée, elle print d'une main asseurée la coupe où estoit le venin, et, ayant faict ses veux à Mercure et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde, avala brusquement ce mortel breuvage.

Or entretint elle la compagnie du progrez de son operation ; et comme les parties de son corps se sentoyent saisies de froid l'une aprés l'autre, jusques à ce qu'ayant dit en fin qu'il arrivoit au cœur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeux.

Pline recite de certaine nation hyperborée, qu'en icelle, pour la douce temperature de l'air, les vies ne se finissent communément que par la propre volonté des habitans ; mais qu'estans las et souls de vivre, ils ont en coustume au bout d'un long aage, aprés avoir fait bonne chere, se precipiter en la mer, du haut d'un certain rocher destiné à ce service. La douleur et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE IV.

A demain les affaires.

Je donne avec grande raison, ce me semble, la palme à Jacques Amiot sur tous nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu développer si heureusement un autheur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entens rien au

grec, mais je voy un sens si beau, si bien joint et entretenu par tout en sa traduction, que ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'autheur, ou ayant par longue conversation planté vivement dans son ame une generale idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais sur tout je luy sçay bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son pays. Nous autres ignorans estions perdus, si ce livre ne nous eust relevez du bourbier : sa mercy, nous osons à cett'heure et parler et escrire; les dames en regentent les maistres d'escole; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, je luy resigne Xenophon pour en faire autant : c'est un' occupation plus aisée, et d'autant plus propre à sa vieillesse; et puis je ne sçay comment il me semble, quoy qu'il se desmele bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutefois son stile est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roulle à son aise.

J'estois à cett'heure sur ce passage où Plutarque dict de soy-mesmes, que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un paquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir jusques à ce que tout fut faict : en quoy (dit-il) toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous fait avec tant d'indiscretion et d'impatience abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soudain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a

eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit encor y joindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais je fay doute qu'on le peut louër de prudence : car, recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand prejudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle je penche evidemment de ma complexion, et en laquelle j'ay veu plusieurs hommes si extremes, que trois ou quatre jours aprés on retrouvoit encore en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyées.

Je n'en ouvris jamais, non seulement de celles qu'on m'eut commises, mais de celles mesme que la fortune m'eut fait passer par les mains; et fay conscience si mes yeux desrobent par mesgarde quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand je suis à costé d'un grand. Jamais homme ne s'enquist moins et ne fureta moins és affaires d'autruy.

Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque m'a appris que Julius Cæsar se fut sauvé si, allant au senat le jour qu'il y fut tué par les conjurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta, contenant le faict de l'entreprise : et fait aussy luy mesmes le conte d'Archias, tyran de Thebes, que le soir, avant l'execution de l'entreprise que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour re-

mettre son païs en liberté, il luy fut escrit par un autre Archias, athenien, de point en point ce qu'on lui preparoit; et que ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires. »

Un sage homme peut, à mon opinion, pour l'interest d'autruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer une autre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau; mais pour son interest ou plaisir particulier, mesmes s'il est homme ayant charge publique, pour ne rompre son disner, voyre ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire, qu'ils appelloyent la plus honnorable à table, pour estre plus à delivre, et plus accessible à ceux qui surviendroyent, ou pour porter nouvelles à celuy qui y seroit assis, ou pour luy donner quelque advertissement à l'oreille : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se departoyent pas de l'entremise d'autres affaires et survenances. Mais, quand tout est dit, il est mal-aisé ès actions humaines de donner reigle si juste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

CHAPITRE V.

De la Conscience.

VOYAGEANT un jour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrames un honneste gentil homme et de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre, mais je n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit autre : et le pis de ces guerres, c'est que les cartes sont si meslées, vostre ennemy n'estant distingué d'avec vous de aucune marque apparente, ny de langage, ny de port, ny de façon, nourry en mesmes loix, meurs et mesme foyer, qu'il est mal-aisé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de r'encontrer nos trouppes en lieu où je ne fusse conneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis à l'adventure, comme il m'estoit autrefois advenu ; car en un tel mescompte je perdis et hommes et chevaux, et m'y tua l'on miserablement entre autres un page, gentil homme italien, que je nourrissois soigneusement, et fut esteincte en luy une tresbelle enfance et plaine de grande esperance. Mais cettuy-cy en avoit une frayeur si esperduë, et je le voiois si mort à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que je devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque et des

croix de sa cazaque on iroit lire jusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience; elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesme, et, à faute de tesmoing estrangier, elle nous produit contre nous :

Occultum quatiens animo tortore flagellum.

Ce conte est dans la bouche des enfans : Bessus, pæonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abbatu un nid de moineaux et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, par ce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faucement du meurtre de son pere. Ce parricide jusques lors avoit esté occulte et inconnu; mais les furies vengeresses de la conscience le firent mettre hors à celuy mesmes qui en devoit porter la penitence. Hesiode corrige le dire de Platon, que la peine suit de bien prés le peché : car il dit qu'elle naist en l'instant et quant et quant le peché. Quiconque attent la peine, il la souffre; et quiconque l'a meritée, l'attend. La meschanceté fabrique des tourmens contre soy :

Malum consilium consultori pessimum,

comme la mouche guespe picque et offence autruy, mais plus soy-mesme, car elle y perd son éguillon et sa force pour jamais,

Vitasque in vulnere ponunt.

Les cantarides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contra-

rieté de nature. Aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tourmente de plusieurs imaginations penibles, veillans et dormans :

Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes, protraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.

Apollodorus songeoit qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur murmuroit en disant : « Je te suis cause de tous ces maux. » Aucune cachette ne sert aux meschans, disoit Epicurus, par ce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eux mesmes :

Prima est hæc ultio, quod se
Judice nemo nocens absolvitur.

Comme elle nous remplit de crainte, aussi fait elle d'asseurance et de confience. Et je puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrete science que j'avois de ma volonté, et innocence de mes desseins :

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque metumque suo.

Il y en a mille exemples ; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un jour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flater ses juges : « Il vous

siera bien, leur dit-il, de vouloir entreprendre de juger de la teste de celuy par le moyen duquel vous avez l'authorité de juger de tout le monde. » Et un' autre fois, pour toute responce aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dit-il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil jour que cettuy-cy ; » et se mettant à marcher devant vers le temple, voylà toute l'assemblée et son accusateur mesmes à sa suite. Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander conte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre des raisons qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dit que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais comme on le luy demanda pour mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy mesme ; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et mit en pieces. Je ne croy pas qu'une ame cauterizée sceut contrefaire une telle asseurance.

C'est une dangereuse invention que celle des gehenes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité : car pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Et, au rebours, si celuy qui n'a pas fait ce dequoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces tourments, pourquoy ne le sera celuy qui l'a fait, un si beau guerdon que de la vie luy estant proposé ? Je pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car au coulpable il semble qu'elle aide à la

torture pour luy faire confesser sa faute, et qu'elle l'affoiblisse; et de l'autre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger. Que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si griefves douleurs! Mille et mille en ont chargé leur teste de fauces accusations, entre lesquels je compte Philotas, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy fit, et le progrez de sa geine. Mais tant y a que c'est le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer.

CHAPITRE VI.

De l'Exercitation.

IL est mal aisé que le discours et l'instruction, encore que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer jusques à l'action, si outre cela nous n'exerçons et formons nostre ame par experience et usage au train auquel nous la voulons renger : autrement, quand elle sera au propre des effets, elle s'y trouvera sans doute empeschée, quelque bonne volonté qu'elle ait. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceux qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les

rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprint inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont jettez à escient à la preuve des difficultez. Les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les autres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail; d'autres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veuë et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besoigne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peut de rien ayder. On se peut par usage et par experience fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels autres accidents : mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois; nous y sommes tous apprentifs quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellens mesnagers du temps, qu'ils ont essayé en la mort mesme de la gouster et savourer, et ont tendu et bandé leur esprit pour voir que c'estoit de ce passage; mais ils ne sont pas revenus nous en dire les nouvelles :

Nemo expergitus exstat
Frigida quem semel est vitaï pausa sequuta.

Canius Julius, noble homme romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce monstre de Caligula; outre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit

sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe son amy luy demanda : « Eh bien, Canius, en quelle démarche est à cette heure vostre ame? que fait elle? en quels pensemens estes vous? — Je pensois, luy respondit il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour voir si, en cet instant de la mort si court et si brief, je pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssuë, pour, si j'en aprens quelque chose, en revenir donner aprés, si je puis, advertissement à mes amis. » Cettuy-cy philosophe non seulement jusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit-ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servit de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire!

Jus hoc animi morientis habebat.

Il me semble toutefois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aucunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez. Si nous ne la pouvons joindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons reconnoistre; et si nous ne donnons jusques à son fort, au moins verrons nous et en pratiquerons les advenuës. Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort. Mais ceux qui sont tombez par quelque violent accident en defaillance de cœur, et qui y ont perdu tous sentimens, ceux là, à mon advis, ont esté

bien prés de voir son vray et naturel visage : car quant à l'instant et au point du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avec soy aucun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir ny goust ny sentiment sans loisir. Nos actions ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort, qu'il faut necessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre : et celles-là peuvent tomber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect. J'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaite et entiere santé ; je dy non seulement entiere, mais encore allegre et bouillante. Cet estat plein de verdeur et de feste me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que, quand je suis venu à les essayer, j'ay trouvé leurs pointures molles et lâches au pris de ma crainte. Voicy que j'essaie tous les jours : suis-je à couvert chaudement dans une bonne sale, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse, je m'estonne et m'afflige pour ceux qui sont lors en la campaigne ; y suis-je moy mesme, je ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul d'estre toujours enfermé dans une chambre me sembloit insupportable : je fus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'émotion, d'alteration et de foiblesse ; et ay trouvé que, lors de ma santé, je plaignois les malades beaucoup plus que je ne me trouve à plaindre moy mesme quand j'en suis, et que la force de mon apprehention encherissoit prés de moitié l'essence et verité de la chose. J'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vaut pas

la peine que je prens à tant d'apprests que je dresse et tant de secours que j'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais à toutes advantures nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troisiesmes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un jour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moiau de tout le trouble des guerres civiles de France, estimant estre en toute seureté et si voisin de ma retraicte que je n'avoy point besoing de meilleur equipage, j'avoy pris un cheval bien aisé, mais non guiere ferme. A mon retour, une occasion soudaine s'estant presentée de m'aider de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gens, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperée, frais au demeurant et vigoureux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, vint à le pousser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le foudroier de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contremont : si que voilà le cheval abbatu et couché tout estourdy, moy dix ou douze pas au delà, mort, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espée, que j'avoy à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que j'aye senty jusques à cette heure. Ceux qui estoient avec moy, aprés avoir essayé par tous les moyens qu'ils peurent de me faire revenir, me tenans pour mort, me prindrent entre leurs bras et m'emportoient avec beau-

coup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là, environ une demy lieuë françoise. Sur le chemin, et aprés avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, je commençay à me mouvoir et respirer, car il estoit tombé si grande abondance de sang dans mon estomac que pour l'en descharger nature eust besoin de resusciter ses forces. On me mit sur mes pieds, où je rendy un plein seau de bouillons de sang pur, et plusieurs fois par le chemin il m'en fallut faire de mesme. Par là je commençay à reprendre un peu de vie, mais ce fut par les menus, et par un si long traict de temps que mes premiers sentimens estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie :

Perche, dubbiosa anchor del suo ritorno,
Non s'assecura attonita la mente.

Cette recordation, que j'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idée si prés du naturel, me concilie aucunement à elle. Quand je commençay à y voir, ce fut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que je ne discernois encore rien que la lumiere,

Come quel ch' or apre or chiude
Gli occhi, mezzo tra'l sonno e l'esser desto.

Quand aux functions de l'ame, elles naissoient avec mesme progrez que celles du corps. Je me vy tout sanglant, car mon pourpoinct estoit taché partout du sang que j'avoy rendu. La premiere pensée qui me vint, ce fut que j'avoy une harquebusade en la teste : de vray,

en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des lévres : je fermois les yeux pour ayder, ce me sembloit, à la pousser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent emporter au sommeil.

Je croy que c'est ce mesme estat où se trouvent ceux qu'on void défaillans de foiblesse en l'agonie de la mort; et croy que nous les plaignons sans cause, estimans qu'ils soient agitez de griéves douleurs, ou avoir l'ame pressée de cogitations penibles. C'a esté tousjours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesmes d'Estienne de la Boetie, que ceux que nous voyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par l'accident d'une apoplexie, ou mal caduc,

Vi morbi sæpe coactus
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit; ingemit, et fremi artus;
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in jactando membra fatigat,

ou blessez en la teste, que nous oyons rommeller et rendre par fois des souspirs trenchans, quoy que nous tirons aucuns signes par où il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance, et quelques mouvemens que nous leur voyons faire du corps; j'ay tousjours pensé,

dis-je, qu'ils avoient et l'ame et le corps enseveli et endormy,

Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ,

et ne pouvois croire que, à un si grand estonnement de membres et si grande défaillance des sens, l'ame peut maintenir aucune force au dedans pour se reconnoistre; et que par ainsin ils n'avoient aucun discours qui les tourmentast et qui leur peut faire juger et sentir la misere de leur condition, et que par consequent ils n'estoient pas fort à plaindre.

Je n'imagine aucun estat pour moy si insupportable et horrible que d'avoir l'ame vifve et affligée sans moyen de se declarer : comme je dirois de ceux qu'on envoye au supplice, leur ayant couppé la langue, si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort la plus muette me semble la mieux seante si elle est accompaignée d'un ferme visage et grave; et comme ces miserables prisonniers qui tombent és mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tourmentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessive et impossible, tenus cependant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensées et de leur misere. Les poetes ont feint quelques dieux favorables à la delivrance de ceux qui trainoient ainsin une mort languissante :

Hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.

Et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelque fois à force de crier autour de leurs oreilles et de les tempester, ou des mouvemens qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le beguayement du sommeil, avant qu'il nous ait du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouye trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame; et faisons des responses, à la suitte des dernieres paroles qu'on nous a dites, qui ont plus de fortune que de sens.

Or, à present que je l'ay essayé par effect, je ne fay nul doubte que je n'en aye bien jugé jusques à cette heure. Car premierement, estant tout esvanouy, je me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à belles ongles (car j'estoy desarmé), et si sçay que je ne santoy en l'imagination rien qui me blessat : car il y a plusieurs mouvemens en nous qui ne partent pas de nostre discours,

Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant :

ceux qui tombent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui fait que nos membres se prestent des offices et ont des agitations à part de nostre discours;

Falciferos memorant currus abscindere membra,
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod

Decidit abscissum, cum mens tamen atque hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem.

J'avoy mon estomac pressé de ce sang caillé, mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'ordonnance de nôstre volonté. Il y a plusieurs animaux, et des hommes mesmes, aprés qu'ils sont trespassez, ausquels on voit resserrer et remuer des muscles. Chacun sçait par experience qu'il y a des parties qui se branslent et esmeuvent souvent sans son congé. Or ces passions qui ne nous touchent que par l'escorse ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il faut que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

Comme j'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit des-jà couru, et que ceux de ma famille m'eurent rencontré, avec les cris accoustumez en telles choses, non seulement je respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encore ils disent que je m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que je voyoy s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et mal-aisé. Il semble que cette consideration deut partir d'une ame esveillée, si est-ce que je n'y estois aucunement : c'estoyent des pensemens vains, en nuë, qui estoyent esmeuz par les sens des yeux et des oreilles; ils ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavoy pourtant ny d'où je venoy, ny où j'aloy; ny ne pouvois poiser et considerer ce que on me demandoit : ce sont des legiers effects que les sens

produisoyent d'eux mesmes, comme d'un usage ; ce que l'ame y prestoit, c'estoit en songe, touchée bien legierement, et comme lechée seulement et arrosée par la molle impression des sens. Cependant mon assiete estoit à la verité trés-douce et paisible : je n'avoy affliction ny pour autruy ny pour moy ; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse, sans aucune douleur. Je vy ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eust couché, je senty une infinie douceur à ce repos, car j'avoy esté vilainement tirassé par ces pauvres gens qui avoyent pris la peine de me porter sur leurs bras par un long et trés-mauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprés les autres. On me presenta force remedes, dequoy je n'en receuz aucun, tenant pour certain que j'estoy blessé à mort par la teste. C'eust esté sans mentir une mort bien heureuse : car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien juger, et la foiblesse du corps d'en rien sentir. Je me laissoy couler si doucement et d'une façon si molle et si aisée, que je ne sens guiere autre action si plaisante que celle-là estoit. Quand je revins à revivre et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei,

qui fut deux ou trois heures aprés, je me senty tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus et froissez de ma cheute, et en fus si mal deux ou trois nuits aprés, que j'en cuiday remourir encore un coup, mais d'une mort plus vifve ; et me sens encore de la secousse de cette froissure. Je ne veux pas

oublier cecy, que la derniere chose en quoy je me peus remettre, ce fut la souvenance de cet accident, et me fis redire plusieurs fois où j'aloy, d'où je venoy, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'autres. Mais long temps aprés, et le lendemain, quand ma memoire vint à s'entr'ouvrir et me representer l'estat où je m'estoy trouvé en l'instant que j'avoy aperceu ce cheval fondant sur moy (car je l'avoy vu à mes talons et me tins pour mort, mais ce pensement avoit esté si soudain que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frapoit l'ame de secousse et que je revenoy de l'autre monde.

Ce conte d'un évenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que j'en ay tirée pour moy : car, à la verité, pour s'aprivoiser à la mort, je trouve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline, chacun est à soy-mesmes une trés-bonne discipline, pourveu qu'il ait la suffisance de s'espier de prés. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; et n'est pas la leçon d'autruy, c'est la mienne.

CHAPITRE VII.

Des Recompenses d'honneur.

CEUX qui escrivent la vie d'Auguste Cæsar, ils remarquent cecy en sa discipline militaire, que des presens et dons il estoit merveilleusement liberal envers ceux qui le meritoient, mais que des pures recompenses d'honneur il en estoit bien autant espargnant : si est-ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires avant qu'il eust jamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receüe en la plus part des polices du monde, d'establir certaines merques vaines et sans pris pour en honnorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte, la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuit avecques flambeau, quelque assiete particuliere aux assemblées publiques, la prerogative d'aucuns surnoms et titres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, dequoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores jusques à nous.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordes de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et profitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellens, et de les contenter et

satis-faire par des recompenses qui ne chargent aucunement le public et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousjours conneu par experience ancienne, et que nous avons autrefois aussi peu voir entre nous, que les gens d'honneur avoyent plus de jalousie de telles recompenses que de celles où il y avoit du guain et du profit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au pris, qui doit estre simplement d'honneur, on y mesle d'autres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, il la ravale et en retranche. L'ordre sainct Michel, qui a esté si long temps en honneur parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle-là, de n'avoir communication de aucune autre commodité. Cela faisoit que autre-fois il n'y avoit ne charge ny estat, quel qu'il fut, auquel la noblesse pretendit avec tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur, la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les autres dons et presens n'ont pas leur usage si noble, d'autant qu'on les employe à toute autre sorte d'occasions : c'est une monnoye à toute espece de marchandise. Par des richesses, on paye le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler, et les plus viles offices qu'on reçoive ; voire et le vice mesme s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison, et semblable, que nous employons à nostre usage par l'entremise d'autruy : ce n'est pas merveille si la vertu reçoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye que celle qui luy est propre et particuliere,

toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et espargnant de cette-cy que de l'autre, d'autant que l'honneur c'est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté, et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest?

On ne remerque pas, pour la recommandation d'un homme, qu'il ait soing de la nourriture à ses enfans, d'autant que c'est une action commune, quelque juste qu'elle soit. Je ne pense pas que aucun citoyen de Sparte se glorifiat de sa vaillance, car c'estoit une vertu populaire et vulgaire en leur nation; et aussi peu de la fidelité et mespris des richesses. Il n'eschoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passée en coustume; et ne sçay avec, si nous l'appellerions jamais grande, estant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont autre pris et estimation que cette là, que peu de gens en jouyssent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus de gens qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre, il n'en faloit pas pourtant corrompre l'estimation. Et peut aysément advenir que plus de gens le meritent, car il n'est aucune des vertuz qui s'espende si aysément que la vaillance militaire. Il y en a une autre vraye, perfecte et philosophique, dequoy je ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et asseurance de l'ame, mesprisant également toute sorte d'accidens, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un

bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle dequoy je parle, et la rendent aysément vulgaire, commune et populaire, comme il est tresaysé à voir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles. Et qui nous pourroit joindre à cette heure et acharner à une entreprise commune, nous ferions refleurir nostre nom ancien. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement cette consideration, elle regardoit plus loing : ce n'a jamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux et noble; la science d'obeir ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une suffisance militaire plus universelle et qui embrassat la plus part et les plus grandes parties d'un homme de guerre, qui fut encore, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais je dy, quand plus de gens en seroyent dignes qu'il ne s'en trouvoit autresfois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal; et eut mieux vallu faillir à n'en estrener pas tous ceux à qui il estoit deu, que de perdre pour jamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si propre et si utile. Aucun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs; et ceux d'aujourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceux à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cet honneur qui leur estoit particulierement deu.

Or, de s'atendre, en effaçant et abolissant cette-cy, de

pouvoir soudain remettre en credit et renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present; et en advjendra que la derniere encourra dés sa naissance les incommoditez qui viennent de ruiner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroyent besoing d'estre extremement tendues et contraintes, pour luy donner authorité; et cette saison tumultuere n'est pas capable d'une bride courte et reglée : outre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance et de la difference de cette vertu aux autres; mais Plutarque estant souvant retombé sur ce propos et nous estant si familier par l'air françois qu'on luy a donné si perfect et si plaisant, je me meslerois pour neant de raporter icy ce qu'il en dict. Mais cecy est digne d'estre remerqué, que nostre nation donne à la *vaillance* le premier degré des vertus, comme son nom mesme monstre, qui vient de *valeur;* et que à notre usage, quand nous disons un homme qui vaut beaucoup, ou un homme de bien, au stile de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire autre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine : car la generale appellation de *vertu* prend chez eux etymologie de la *force*. La forme propre, et seule, et essencielle, de la noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraysemblable que la premiere vertu qui se soit fait paroistre entre les hommes et qui a donné advantage aux uns sur les autres, c'a esté cette

cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont aquis reng et reputation particuliere : d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de langage ; ou bien que ces nations, estant trés-belliqueuses, ont donné le pris à celle des vertus qui leur estoit la plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fievreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, fait aussi qu'une bonne femme, une femme de bien, et femme d'honneur et de vertu, ce ne soit à la verité à dire autre chose pour nous qu'une femme chaste ; comme si, pour les obliger à ce devoir, nous mettions à nonchaloir tous les autres, et leur lâchions la bride à toute autre faute, pour entrer en composition de leur faire quitter cette-cy.

CHAPITRE VIII.

De l'Affection des peres aux enfans.

A MADAME D'ESTISSAC.

Madame, si l'estrangeté ne me sauve, et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner pris aux choses, je ne sors jamais à mon honneur de cette sotte entreprise : mais elle est si fantastique et a un visage si esloigné de l'usage commun, que cela

luy pourra donner passage. C'est une humeur melancolique, et une humeur par consequent trés ennemie de ma complexion naturelle, produite par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques années que je m'estoy jetté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis, me trouvant entierement desgarny et vuide de toute autre matiere, je me suis presenté moy-mesmes à moy pour argument et pour subject. C'est un dessein farouche et monstrueux. Il n'y a rien aussi en cette besoingne digne d'estre remerqué que cette bizarrerie : car à un subject si vain et si vile, le meilleur ouvrier du monde n'eust sceu donner forme et façon qui merite qu'on en face conte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif, j'en eusse oublié un traict d'importance, si je n'y eusse representé l'honneur et reverence singuliere que j'ai tousjours rendu à vos merites et à vos vertuz. Et l'ay voulu dire notamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos autres grandes qualitez, celle de l'amitié que vous avez monstrée à vos enfans tient l'un des premiers rengs. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté dequoy vous avez soustenu, tant d'années et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduite de leurs affaires, qui vous ont agitée par tous les coins de France et vous tiennent encores assiegée, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune, il dira aisément avec moy que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps

plus exprez que le vostre. Je louë Dieu, madame, qu'elle est si bien employée; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac asseurent assez que, quand il sera en aage, vous en retirerez l'obeïssance et reconoissance d'un trés bon fils. Mais d'autant qu'à cause de son enfance, il n'a peu remerquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, je veus, si ces escrits viennent un jour à luy tomber en main lorsque je n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, qu'il reçoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encore plus vifvement tesmoigné par les bons effects dequoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentil-homme en France qui doive plus à sa mere qu'il faict, et qu'il ne peut donner à l'advenir plus certaine preuve de sa valeur et de sa vertu qu'en vous reconnoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct qui se voye universellement et perpetuellement empreinct aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), je puis dire, à mon advis, qu'aprés le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuir ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce rang. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandée, regardant à estandre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas de merveille si, à reculons, des enfans aux peres, elle n'est pas si grande.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous estrener de quelque capacité de discours, affin que, comme les bestes, nous ne fussions pas servilement assujectis aux loix communes,

ains que nous nous y appliquassions par jugement et liberté volontaire, nous devons bien prester un peu à la simple authorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doit avoir la conduite de nos inclinations. J'ay de ma part le goust estrangement mousse à ces propensions qui sont produites en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre jugement : comme, sur ce subject dequoy je parle, je ne puis gouster cette passion dequoy on embrasse les enfans à peine encore nez, n'ayant ny mouvement en l'ame ny forme reconnoissable au corps par où ils se puissent rendre aimables. Une vraye affection et bien reglée devroit naistre et s'augmenter avec la connoissance qu'ils nous donnent d'eux; et lors, s'ils le valent, l'inclination naturelle marchant quant et quant la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle : et en juger de mesme, s'ils sont autres, nous rendans tousjours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignemens, jeux et mignardises pueriles de nos enfans, que nous ne faisons aprés de leurs actions toutes formées, comme si nous les avions aymez pour le plaisir que nous en recevions, non pour eux mesmes. Et tel fournit bien liberalement de jouets à leur enfance, qui se trouve resserré à la moindre despence qu'il leur faut estant hommes. Voire il semble que la jalousie que nous avons de les voir paroistre et jouyr du monde quand nous sommes à mesme de le quitter, nous rend plus espargnans et rétrains envers eux : il nous semble qu'ils nous marchent sur les talons; et si nous avions à

craindre cela, puis que l'ordre naturel porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre substance, nous ne devions pas estre peres.

Quant à moy, je treuve que c'est cruauté et injustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques quand ils sont en aage, et de ne retrancher et reserrer nos commoditez pour pourvoir aux leurs, puis que nous les avons engendrez à cet effect. C'est injustice de voir qu'un pere vieil, cassé et demi-mort, jouysse seul, à un coin du foyer, des biens qui suffiroient à l'avancement et entretien de plusieurs enfans, et qu'il les laisse cependant, par faute de moyen, perdre leurs meilleures années sans se pousser au service public et connoissance des hommes. On les jette au desespoir de chercher par quelque voie, pour injuste qu'elle soit, à pourvoir à leur besoing: comme j'ay veu de mon temps plusieurs jeunes hommes de bonne maison si adonnez au larcin, que nulle institution les en pouvoit détourner. J'en connois un, bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere, trés-honneste et brave gentilhomme, je parlay une fois pour cet effect. Il me respondit et confessa tout rondement qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et avarice de son pere, mais qu'à present il y estoit si accoustumé qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surpris en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avec beaucoup d'autres. Il me fit souvenir du conte que j'avois ouy faire d'un autre gentilhomme, si fait et façonné à ce beau mestier du temps de sa jeunesse, que, venant aprés à estre maistre de ses biens,

deliberé d'abandonner cette trafique, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prés d'une boutique où il y eust chose dequoy il eust besoin, de la desrober, en peine de l'envoyer payer aprés. Et en ay veu plusieurs si accoustumez et rompus à cela, que, parmy leurs compaignons mesmes, ils desroboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Je suis Gascon, et si n'est vice auquel je m'entende moins. Je le hay un peu plus par complexion que je ne l'accuse par discours; seulement par desir, je ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les autres de la françoise nation : si est-ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la justice, des hommes de maison d'autres contrées convaincus de plusieurs horribles voleries. Je crains que de cette débauche il s'en faille aucunement prendre à ce vice des peres.

Et si on me respond ce que fit un jour un seigneur de bon entendement, qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer autre fruict et usage que pour se faire honnorer et rechercher aux siens; et que l'aage luy ayant osté toutes autres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en authorité en sa famille et pour eviter qu'il ne vint à mespris et desdain à tout le monde. Cela est quelque chose, mais c'est la medecine à un mal duquel on devoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfans que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection : il faut se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aymable par sa bonté et douceur de ses meurs. Les

cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur pris; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les avoir en respect et reverence. Nulle vieillesse peut estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfans, desquels il faut avoir reglé l'ame à leur devoir par raison, non par necessité et par le besoin, ny par rudesse et par force :

Et errat longe, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
Vi quod fit, quam illud quod amicitia adjungitur.

J'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sçay quoy de servile en la rigueur et en la contraincte; et tiens que ce qui ne se peut faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se faict jamais par la force. On m'a ainsin eslevé: ils disent qu'en tout mon premier aage, je n'ay tasté qu'à deux coups le fouët, et bien mollement. J'ay deu la pareille aux enfans que j'ay eu : ils me meurent tous en nourrisse; mais une seule fille qui est eschappée à cette infortune a attaint six ans et plus, sans qu'on ait emploié à sa conduicte, et pour le chastiement de ses fautes pueriles, l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayséement, autre chose que parolles, et bien douces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'autres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avec ma discipline, que je sçay estre juste et naturelle. J'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des mas-

les, moins nais à servir et de condition plus libre : j'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Je n'ay veu autre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lâches ou plus malitieusement opiniastres.

Voulons nous estre aimez de nos enfans, leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien qu'à la verité nulle occasion d'un si horrible souhait peut estre ny juste ny excusable), accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous faudroit pas marier si jeunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avec le leur; car cet inconvenient nous jette à plusieurs grandes difficultez : je dy specialement à la noblesse, qui est d'une condition oisifve et qui ne vit, comme on dit, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuere, la pluralité et la compaignie des enfans, c'est un agencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instrumens à s'enrichir.

Je me mariay à trente trois ans, et louë l'opinion de trente cinq, qu'on dit estre d'Aristote. Les anciens Gaulois estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommandoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour le service de la guerre, de conserver bien avant en l'aage leur pucellage, d'autant que les courages s'en amolissent et divertissent :

Ma hor congiunto a giovinetta sposa,
Lieto homai de' figli, era invilito
Ne gli affetti di padre e di marito.

En certaine contrée des Indes espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier qu'aprés quarante ans, et si le permettoit-on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy-mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres et en la court de son prince; il a besoin de ses pieces et en doit certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour autruy. Et à celuy-là peut servir justement cette responce que les peres ont ordinairement en la bouche : « Je ne me veux pas despouiller devant que de m'aller coucher. »

Mais un pere aterré d'années et de maux, privé, par sa foiblesse et faute de santé, de la commune societé des hommes, il se faict tort et aux siens de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller pour se coucher, non pas jusques à la chemise, mais jusques à une robbe de nuict bien chaude; le reste des pompes, de quoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceux à qui par ordonnance naturelle cela doit appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive : autrement, sans doubte, il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme fut celle-là, d'avoir sceu reconnoistre que la raison nous commande assez de nous dépouiller, quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les jambes nous faillent. Il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour onduire les affaires avec la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat.

Cette faute, de ne se sçavoir reconnoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui à mon opinion est esgale (si l'ame n'en a plus de la moitié), a perdu la reputation de la plus part des grands hommes du monde. J'ay veu de mon temps et connu familierement des persònnages de grande authorité, qu'il estoit bien aisé à voir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que je connoissois par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans. Je les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur aise et deschargez des occupations publiques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. J'ay autrefois esté privé en la maison d'un gentil-homme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutefois assez verte. Cettùy-cy avoit plusieurs filles à marier et un fils desjà en aage de paroistre: cela luy chargeoit sa maison de plusieurs despences et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de goust, non seulement pour le soin de l'espargne, mais encore plus pour avoir, à cause de l'aage, pris une forme de vie fort esloignée de la nostre. Je luy dy un jour un peu hardiment, comme j'ay accoustumé de produire librement ce qui me vient en la bouche, qu'il luy sieroit mieux de nous faire place et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avoit que celle-là de bien logée et accommodée), et se retirer en une sienne terre, qu'il avoit fort voisine, où personne n'apporteroit incommodité à

son repos, puis qu'il ne pouvoit autrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfans. Il m'en creut depuis et s'en trouva fort bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne, par telle voye, d'obligation de laquelle on ne se puisse plus desdire : je leur lairrois, moy qui suis à mesme de jouer ce rolle, la jouyssance de ma maison et mes biens, mais avec liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion ; je leur en lairrois l'usage, par ce qu'il ne me seroit plus commode ; et de l'authorité des affaires en gros, je m'en refuserois autant qu'il me plairoit : ayant tousjours jugé que ce doit estre un grand contentement à un pere vieux, de mettre luy-mesme ses enfans en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir pendant sa vie contreroller leurs deportemens, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses enfans, et se respondre par là des esperances qu'il peut prendre de leur conduite à venir. Et pour cet effect je ne voudrois pas fuir leur compaignie ; je voudroy les esclairer de prés, et jouyr moy-mesme, selon le goust de mon aage, de leur allegresse et de leurs festes. Si je ne vivoy parmy eux (comme je ne pourroy sans offencer leur assemblée par le chagrin de mon aage et l'importunité de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les reigles et façons de vivre que j'auroy lors), je voudroy au moins vivre prés d'eux à un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais bien commode. Non comme je vy, il y a quelques années, un doyen de S. Hilaire de Poictiers, rendu à une telle solitude par l'incommodité

de sa melancholie, que, lors que j'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas; et si avoit toutes ses actions libres et aysées, sauf un reume qui luy tomboit sur l'estomac. A peine une fois la sepmaine vouloit-il permettre que aucun entrast pour le voir : il se tenoit tousjours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet luy apportoit une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir. Son occupation estoit se promener et lire quelque livre (car il connoissoit aucunement les lettres), obstiné au demeurant de mourir en cette démarche, comme il fit bien tost aprés. J'essayeroy, par une douce conversation, de nourrir en mes enfans une vive amitié et bienveillance non feinte en mon endroict; ce qu'on gaigne aisément en une nature bien née : car si ce sont bestes furieuses, il les faut éviter et fuyr pour telles.

Je hay cette coustume de priver les enfans qui sont en aage du commerce et intelligence privée et familiere des peres, et de vouloir maintenir en leur endroict une morgue severe et estrangiere, pleine de rancune et desdain, esperant par là les tenir en crainte et obeissance : car c'est une farce trés-inutile qui rend les peres ennuieux aux enfans et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde, et reçoivent avecques mocquerie ces mines fieres et coleres d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines. Quand je pourroy me faire craindre, j'aymeroy encore mieux me faire aymer. Ce sont vrays espouvantails de cheneviere. Il y a tant de sortes de deffauts en la vieillesse, tant

d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens : le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. J'en ay veu quelqu'un duquel la jeunesse avoit esté trés-imperieuse. Quand c'est venu sur l'aage, quoy qu'il le passe sainement ce qui se peut, il frappe, il mord, il jure, il se ronge de soing et de vigilance, tout cela n'est qu'un bastelage auquel la famille mesme complotte : du grenier, du celier, voire et de sa bource, d'autres ont la meilleure part de l'usage, cependant qu'il en a les clefs en sa gibessiere, plus cherement que ses yeux. Cependant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en jeu et en despence, et en l'entretien des comptes de sa vaine cholere et pourvoyance. Chacun est en sentinelle contre ce pauvre homme. Si par fortune quelque chetif serviteur s'y adonne, soudain il luy est mis en soupçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy-mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit ; combien il voyoyt cler en ses affaires !

Ille solus nescit omnia.

Je ne vois homme qui sceut aporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict ; et si en est descheu comme un enfant. Partant l'ay-je choisi, parmy plusieurs telles conditions que je cognois, comme plus exemplaire.

Il est tousjours proclive aux femmes de disconvenir

à leurs maris, sur tout hargneux et vieils; mais quand c'est en faveur des enfans, elles empoignent ce titre avec gloire. S'ils sont grands et fleurissans, ils subornent incontinant, ou par authorité ou par faveur, et maistre d'hostel et receveur, et tout le reste. Ceux qui n'ont ny femme ny enfans tombent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doux benefice d'inapercevance et d'ignorance, et facilité à nous laisser piper. Si nous y voyons, que seroit ce de nous, mesme en ce temps où les juges, qui ont à decider nos controverses, sont communément partisans de l'enfance et interessez ?

Feu monsieur le mareschal de Monluc, ayant perdu celuy de ses enfans qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme à la verité et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses autres regrets, le desplaisir et creve-cœur qu'il sentoit de ne s'estre jamais communiqué à luy; et, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouster et bien connoistre son fils, et aussy de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit et le digne jugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garçon, disoit-il, n'a rien veu de moy qu'une contenance refroignée et pleine de mespris, et a emporté cette creance que je n'ay sceu ny l'aimer ny l'estimer selon son merite. A qui gardoy-je à découvrir cette singuliere affection que je luy portoy dans mon ame ? estoit ce pas luy qui en devoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation ? Je me suis contraint et geiné pour maintenir ce vain masque; et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et

sa volonté quant et quant, qu'il ne me peut avoir portée autre que bien froide, n'ayant jamais receu de moy que rudesse ny senti qu'une façon tyrannique. » Je trouve que cette plainte estoit bien prise et raisonnable : car, comme je sçay par une trop certaine experience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous aporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire et d'avoir eu avec eux une parfaite et entiere communication.

Je m'ouvre aux miens tant que je puis, et leur signifie trés-volontiers l'estat de ma volonté et de mon jugement envers eux, comme envers un chacun. Je me haste de me produire et de me presenter : car je ne veux pas qu'on s'y mesconte, à quelque part que ce soit. Entre autres coustumes particulieres qu'avoyent nos anciens Gaulois, à ce que dit Cæsar, cette-cy en estoit, que les enfans ne se presentoyent aus peres ny s'osoient trouver en public en leur compaignie, que lors qu'ils commençoyent à porter les armes, comme s'ils vouloyent dire que lors il estoit aussi temps que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

J'ay veu encore une autre sorte d'indiscretion en aucuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé pendant leur longue vie leurs enfans de la part qu'ils devoyent avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encore aprés eux à leurs femmes cette mesme authorité sur tous leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay connu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne, ayant par esperance de droit à venir plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux et accablé de debtes,

aagé de plus de cinquante ans, sa mere en son extreme decrepitude jouyssant encore de tous ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vécu prés de quatre vingt ans. Cela ne me semble aucunement raisonnable. Pourtant trouve je peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot : il n'est point de debte estrangier qui aporte plus de ruyne aux maisons. Mes predecesseurs ont communement suyvy ce conseil bien à propos, et moy aussi.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfans ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peut esperer qu'en cet aage là ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit-il toutesfois, à la verité, plus contre nature de faire dépendre les meres de la discretion de leurs enfans. On leur doit donner largement dequoy maintenir leur estat selon la condition de leur maison et de leur aage, d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus mal seante et mal-aisée à supporter à elles qu'aux masles : il faut plustost en charger les enfans que la mere.

Mais au demeurant il me semble, je ne sçay comment, qu'en toutes façons la maistrise n'est aucunement deuë aux femmes sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle, si ce n'est pour le châtiment de ceux qui, par quelque humeur fievreuse, se sont volontairement soubmis à elles; mais cela ne touche point les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette

consideration qui nous a fait forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit onques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne; et n'est guiere seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vray-semblance de raison qui l'authorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux autres. Il est aussi dangereux de laisser à leur jugement la dispensation et distribution de nostre succession, selon le chois qu'elles feront des enfans, qui est à tous les coups inique et fantastique : car cet appetit desreglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses, elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les void s'adonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceux, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vaut, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules et plus apparentes : comme les animaux, qui n'ont cognoissance de leurs petits ny goust de la parenté que pendant qu'ils leur pendent à la mamelle. Et si, il est aisé à voir par experience que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'authorité, a les racines bien foibles. Pour un fort legier profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chetive nourrisse à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur defandant non seulement de les alaiter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer du tout au service des nostres

et voit on en la plus part d'entre elles s'engendrer bien tost par accoustumance un' affection bastarde, plus vehemente que la naturelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfans empruntez que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire autour de chez moy de voir les femmes de vilage, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfans de leurs mamelles, appeller des chevres à leurs secours; et j'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent jamais que huict jours laict de femme. Ces chevres sont incontinant duites à venir alaitter ces petits enfans, reconoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un autre que leur nourrisson, elles le refusent; et l'enfant en faict de mesmes d'une autre chevre. J'en vis un l'autre jour à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin : il ne peut jamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, et mourut sans doute de faim. Les bestes alterent et abastardissent aussi aiséement que nous l'affection naturelle.

Or, à considerer cette simple occasion d'aymer nos enfans pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons chair de nostre chair et os de nos os, il semble qu'il y ait bien une autre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantemens de nostre esprit et de nostre suffisance sont produicts par une plus noble partie que la corporelle et sont plus nostres; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceux cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose

de bon : car la valeur de nos autres enfans est beaucoup plus leur que nostre, la part que nous y avons est bien legiere ; mais de ceux cy, toute la beauté, toute la grace et excellence est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vivement que les autres. Or, les histoires estant pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfans, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelcun de cette cy. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et authorité, et entre autres qualitez excellent en toute sorte de literature, qui estoit, ce croy-je, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui furent soubs Cæsar en la guerre des Gaules, et qui depuis, s'estant jetté au party du grand Pompeius, s'y maintint si valeureusement jusques à ce que Cæsar le deffit en Espaigne. Ce Labienus, dequoy je parle, eust plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise et des humeurs paternelles qu'il retenoit encore contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teint ses escrits et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obtindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslés. Ce fut par luy que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis fut continué à Rome à plusieurs autres, de punir de mort les escrits mesmes et les estudes. Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses mesmes que nature a exemptées de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre

esprit, et si nous n'alions communiquer les maux corporels aux disciplines et monumens des Muses. Or, Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture; il se fit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres, là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaisé de montrer aucune autre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme trés-eloquent et son familier, voyant brusler ses livres, crioit que par mesme sentence on le devoit quant et quant condamner à estre bruslé tout vif, car il portoit et conservoit en sa memoire tout le contenu en iceux. Pareil accident advint à Cremutius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius. Ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escripts au feu; il fut content de faire compaignie à leur mort, et se tua par abstinence de manger. Le bon Lucanus, estant jugé à mort par ce vilain de Neron, sur les derniers traits de sa vie, comme la pluspart du sang fut desjà escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extremitez de ses membres et commençat à approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce furent aucuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche. Cela, qu'estoit ce qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfans, representant les adieux et les estroits embrassemens que nous donnons aux nostres en mourant, et un effet de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre

souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie?

Pensons nous qu'Epicurus qui, en mourant, tourmenté, comme il dit, des extremes douleurs de la colique, avoit toute sa consolation en la beauté de sa doctrine qu'il laissoit au monde, eut receu autant de contentement d'un nombre d'enfans bien nais et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escrits? et que, s'il eust esté au chois de laisser aprés luy un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisit plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier mal'heur que l'autre? Ce seroit à l'adventure impieté en sainct Augustin (pour exemple) si d'un costé on luy proposoit d'enterrer ses escrits, de quoy nostre religion reçoit un si grand fruit, ou d'enterrer ses enfans, au cas qu'il en eut, s'il n'aimoit mieux enterrer ses enfans. Et je ne sçay si je n'aimerois pas mieux en avoir produict ung, parfaictement bien formé, de l'acointance des Muses que de l'acointance de ma femme. Il est peu d'hommes amoureux de la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'*Eneide* que du plus beau garçon de France, et qui ne souffrisent plus aiséement l'une perte que l'autre. Il est malaisé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles qui feroyent un jour honneur à leur pere (c'estoyent les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenty à échanger celles là aux mieux nées et mieux coiffées de toute la Grece; ou que Alexandre et Cæsar ayent jamais souhaité d'estre privez de la

grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfans et heritiers, quelques parfaits et accompliz qu'ils peussent estre; voire je fay grand doubte que Phidias, ou autre excellent statuere, aymat autant la conservation et la durée de ses enfans naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avec long travail et estude il auroit parfaite selon l'art. Et quant à ces passions vitieuses et furieuses qui ont eschauffé quelque fois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encore s'en trouve il de pareilles en cette autre sorte de parenté: tesmoing ce que les poëtes recitent de Pygmalion, qu'ayant basty une statue de femme de beauté singuliere, il devint si éperdument espris de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il falut qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent :

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
Subsidit digitis.

CHAPITRE IX.

Des Armes des Parthes.


C'est une façon vitieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme necessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a

tant soit peu d'apparence que le danger soit esloigné : d'où il survient plusieurs desordres ; car, chacun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encore leur cuirasse, que leurs compaignons sont desjà rompus. Nos peres donnoient leur salade, leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equippage tant que la courvée duroit. Nos trouppes sont à cette heure toutes troublées et difformes par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloigner leurs maistres à cause de leurs armes. Plusieurs nations vont encore et alloient anciennement à la guerre sans se couvrir; d'autres se couvroient de vaines armes :

Tegmina queis capitum raptus de subere cortex.

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui fut jamais, s'armoit fort rarement ; et ceux d'entre nous qui les mesprisent n'empirent pour cela de guiere leur marché. S'il se voit quelqu'un tué par le defaut d'un harnois, il n'en est guiere moindre nombre que l'empeschement des armes a fait perdre, engagés sous leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contre-coup, ou autrement. Car il semble, à la verité, à voir la charge des nostres et leur espesseur, que nous ne cherchons qu'à nous deffendre et mettre à couvert. Nous avons assez à faire à en soustenir le fais, sans nous empescher à autre chose, entravez et contraints, sans mouvement et sans disposition, comme si nous n'avions à combattre que du choq de la pesanteur de nos armes, et comme si nous n'avions pareille obligation à deffendre nos

armes comme elles ont à nous deffendre. Tacitus peint plaisamment certaine sorte de gens de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez et couverts pour se maintenir seulement, n'ayans moyen ny d'offencer, ny d'estre offencez, ny de se relever abbatus. Lucullus, ayant recogneu certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armée de Tigranes, poisamment et malaiséement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les deffaire aiséement, et par eux commença sa charge et sa victoire. Et, à present que nos mosquetaires sont en credit, je croy que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garentir, et nous faire trainer à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceux que les Romains faisoient porter à leurs elephans.

Cette humeur est bien esloignée de celle de Scipion surnommé Æmilianus, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chausse-trapes soubs l'eau, à l'endroit du fossé par où ceux d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy; disant que ceux qui assailloient devoient penser à entreprendre, non pas à craindre. Il dict aussi à un jeune homme qui luy faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vrayement beau, mon fils ; mais un soldat romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. »

Or, il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

L'usbergo in dosso haveano, e l'elmo in testa,
Duo di quelli guerrier, dei quali jo canto.
Ne notte o di, doppo ch'entraro in questa

Stanza, gli haveano mai messi da canto;
Che facile a portar comme la vesta
Era lor, perche in uso l'havean tanto.

Les gens de pied romains portoient non seulement le morrion, l'espée et l'escu (car, quant aux armes, dit Cicero, ils estoient si accoustumez à les porter qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres), mais quant et quant encore ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze jours, et certaine quantité de paux pour faire leurs rempars, jusques à soixante livres de pois. Et les soldats de Marius, ainsi chargez, marchant en bataille, estoient duits à faire cinq lieues en cinq heures, et six, s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude et plus austere que la nostre, aussi produisoit elle de bien autres effects. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il fut reproché à un soldat lacedemonien qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu soubs le couvert d'une maison: ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu soubs un autre toict que celuy du ciel, quelque temps qu'il fit. Nous ne menerions guiere loing nos gens à ce pris là.

Au demeurant, Marcellinus, homme nourry aux guerres romaines, remerque curieusement la façon que les Parthes avoyent de s'armer, et la remerque d'autant qu'elle estoit esloignée de la romaine. Or, par ce qu'elle me semble bien fort approchante de la nostre, j'ay voulu retirer ce passage de son autheur, ayant pris autresfois la peine de dire bien amplement ce que je sçavois sur la comparaison de nos armes aux armes

romaines; mais, ce lopin de mes brouillars m'ayant esté desrobé avec plusieurs autres par un homme qui me servoit, je ne le priveray point du profit qu'il en espere faire: aussi me seroit-il bien malaisé de remascher deux fois une mesme viande. « Ils avoient, dit-il, des armes tissuës en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps; et si estoient si fortes que nos dards rejalissoient venant à les hurter: » (ce sont les escailles dequoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir). Et en un autre lieu : « Ils avoient, dict-il, leurs chevaux forts et roydes, couverts de gros cuir; et eux estoient armez de cap à pied de grosses lames de fer, rengées de tel artifice qu'à l'endroit des jointures des membres elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer : car ils avoient des accoustremens de teste si proprement assis, et representans au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds qui respondoient à leurs yeux, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes qui estoient à l'endroict des naseaux, par où ils prenoient assez malaisément halaine. »

Flexilis inductis animatur lamina membris,
Horribilis visu; credas simulachra moveri
Ferrea, cognatoque viros spirare metallo.
Par vestitus equis : ferrata fronte minantur,
Ferratosque movent, securi vulneris, armos.

Voilà une description qui retire bien fort à l'equippage d'un homme d'armes françois, à tout ses bardes. Je veus dire encore ce mot pour la fin : Plutarque dit que

Demetrius fit faire pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui fut au prés de luy, à chacun un harnois complet du poids de six vingts livres, là où les communs harnois n'en pesoient que soixante.

CHAPITRE X.

Des Livres.

Je ne fay point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont ailleurs plus richement traictées chez les maistres du mestier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises : et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy; car à peine respondroy-je à autruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy-mesme, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la cherche où elle se loge : il n'est rien dequoy je face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles je ne tasche point à donner à connoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure connues un jour, ou l'ont autresfois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies; mais j'ay une memoire qui n'a point dequoy conserver trois jours la munition que je luy auray

donné en garde : ainsi je ne pleuvy aucune certitude, si ce n'est de faire connoistre ce que je pense,

Excutienda damus præcordia,

et jusques à quel poinct monte, pour cette heure, la connoissance que j'ay de ce dequoy je traitte. Qu'on ne s'attende point aux choses dequoy je parle, mais à ma façon d'en parler et à la creance que j'en ay. Ce que je desrobe d'autruy, ce n'est pas pour le faire mien ; je ne pretens icy nulle part que celle de raisonner et de juger : le demeurant n'est pas de mon rolle. Je n'y demande rien, sinon qu'on voie si j'ay sceu choisir ce qui joignoit justement à mon propos. Et ce, que je cache par fois le nom de l'autheur à escient és choses que j'emprunte, c'est pour tenir en bride la legereté de ceux qui s'entremettent de juger de tout ce qui se presente, et, n'ayans pas le nez capable de gouster les choses par elles mesmes, s'arrestent au nom de l'ouvrier et à son credit. Je veux qu'ils s'eschaudent à condamner Ciceron ou Aristote en moy. De cecy suis-je tenu de respondre, si je m'empesche moymesme, s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que je ne sente poinct ou que je ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschape souvent des fautes à nos yeux, mais la maladie du jugement consiste à ne les pouvoir apercevoir lorsqu'on les offre à sa veuë. La science et la verité peuvent loger chez nous sans jugement, et le jugement y peut aussi estre sans elles : voire la reconnoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de jugement que je trouve. Je n'ay point

d'autre sergent de bande, à ranger mes pieces, que la fortune. A mesme que mes resveries se presentent, je les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se trainent à la file. Je veux qu'on voye mon pas naturel et ordinaire, ainsin detraqué qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve : aussi ne sont ce pas icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement. Je souhaiterois bien avoir plus parfaicte intelligence des choses, mais je ne la veux pas achepter si cher qu'elle couste. Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie. Il n'est rien pourquoy je me vueille rompre la teste, non pas pour la science mesme, de quelque grand pris qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à my donner du plaisir par un honneste amusement : ou si j'estudie, je n'y cherche que la science qui traicte de la connoissance de moy mesmes, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

Has meus ad metas sudet oportet equus.

Les difficultez, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles; je les laisse là, aprés leur avoir fait une charge ou deux. Si je m'y plantois, je m'y perdrois, et le temps; car j'ay un esprit primsautier : ce que je ne voy de la premiere charge, je le voy moins en m'y obstinant. Je ne fay rien sans gayeté, et la continuation esbloüit mon jugement, l'attriste et le lasse; il faut que je le retire et que je l'y remette à secousses : tout ainsi que pour juger du lustre de l'escarlatte, on nous or-

donne de passer les yeux pardessus, en courant à diverses veuës, soudaines reprinses, et reïterées. Si ce livre me fasche, j'en prens un autre, et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Je ne me prens guiere aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus tendus et plus roides; ny aux grecs, par ce que mon jugement ne se satisfaict pas d'une moyenne intelligence.

Entre les livres simplement plaisans, je trouve, des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelays et les Baisers de Jean Second, s'il les faut loger sous ce tiltre; et des siecles un peu au dessus du nostre, l'Histoire æthiopique, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis et telles sortes d'escrits, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Je diray encore cecy, ou hardiment ou temerairement, que cette vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovidè : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravy autresfois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Je dy librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que je ne tiens aucunement estre de ma jurisdiction : ce que j'en opine, ce n'est pas aussi pour establir la grandeur et mesure des choses, mais pour faire connoistre la mesure et force de ma veuë. Quand je me trouve dégousté de l'Axioche de Platon, comme d'un ouvrage sans nerfs et sans force, eu esgard à un tel autheur, mon jugement ne s'en croit pas : il n'est pas si vain de s'opposer à l'authorité de tant d'autres meilleurs jugemens, ny ne se donne temerairement la loy de les pouvoir accuser; il s'en prend

à soy-mesmes, et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer jusques au fons, ou de regarder la chose par quelque faux lustre. Il se contente de se garentir seulement du trouble et du desreiglement : quant à sa foiblesse, il la reconnoit et advoüe volontiers. Il pense donner juste interpretation aux apparences que son apprehension luy presente, mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La plus part des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences. Ceux qui les mythologisent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable, mais pour la pluspart ce n'est que le premier visage et superficiel ; il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme j'en fay.

Mais, pour suyvre ma route, il m'a tousjours semblé qu'en la poësie, Vergile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier rang ; et notamment Vergile en ses Georgiques, que j'estime le plus plein et accomply ouvrage de la poësie : à la comparaison duquel on peut reconnoistre aysément qu'il y a des endroicts de l'Æneide ausquels l'autheur eut donné encore quelque tour de pigne, s'il en eut eu loisir ; et le cinquiesme livre en l'Æneide me semble le plus parfaict. J'ayme aussi Lucain et le practique volontiers, non tant pour son stile que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et jugemens. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, je le trouve admirable à representer au vif les mouvemens de l'ame et condition de nos meurs ; je ne le puis lire si souvent, que je n'y trouve quelque beauté et grace nouvelle. Ceux des temps voisins à Vergile se

plaignoient dequoy aucuns luy comparoient Lucrece. Je suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison inegale; mais j'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand je me treuve attaché à quelque beau lieu de ceux de Lucrece. S'ils se piquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceux qui luy comparent à cette heure Arioste? et qu'en diroit Arioste luy-mesme?

O seclum insipiens et inficetum!

J'estime que les anciens avoient encore plus à se plaindre de ceux qui comparoient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien plus au gentil-homme), que de la comparaison de Lucrece à Vergile. Pour l'estimation de Terence, il m'est souvent tombé en fantasie comme, en nostre temps, ceux qui se meslent de faire des comedies (comme les Italiens, qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre argumens de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs. Ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la deffiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer; et, n'ayant pas du leur assez dequoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon autheur tout au contraire : les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre le goust de son subject; sa gentillesse et sa mignardise nous arrestent par tout; il est par tout si plaisant,

Liquidus puroque simillimus amni,

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous fuyons la fin de son histoire. Cette mesme consideration me tire plus avant : je voy que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques elevations espagnoles et petrarchistes, mais des pointes mesmes plus douces et plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages poëtiques des siecles suyvans. Si n'y a il bon juge qui les trouve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'egale polissure et cette perpetuelle douceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que tous les esguillons dequoy Martial esguise la queuë des siens. C'est cette mesme raison que je disoy tantost, comme dit Martial de soy, *minus illi ingenio laborandum fuit, in cujus locum materia successerat.* Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir; ils ont dequoy rire par tout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent. Ceux-cy ont besoing de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps; ils montent à cheval par ce qu'ils ne peuvent aller à pied : tout ainsi qu'en la danse et en nos bals, j'ay remerqué que ces hommes de vile condition, qui en tiennent escole, pour ne pouvoir representer le port et la decence de nostre noblesse, en recompense de cette grace qu'ils ne peuvent imiter, cherchent à se recommander par des sauts perilleux et autres mouvemens estranges et bateleresques; et les dames ont meilleur marché de leur grace et contenance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitation de corps, qu'en certains autres bals de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel et re-

presenter un port naïf et ordinaire : et comme j'ay veu aussi les badins excellens, joüant leur rolle vestus à leur ordinaire et d'une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de gens de leur metier; les apprentifs et qui ne sont de si haute leçon, il faut qu'ils s'enfarinent le visage, il leur faut trouver des vestemens ridicules, des mouvemens et des grimaces pour nous aprester à rire. Cette mienne conception se reconnoit mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaison de l'Æneide et du Furieux : celuy-là, on le voit aller à tire d'aisle, d'un vol haut et ferme, suyvant tousjours sa pointe; cettuy-cy, voleter et sauteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses aisles que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chaque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille,

Excursusque breves tentat.

Voylà donc, quant à cette sorte de subjects, les autheurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon autre leçon, qui mesle un peu plus de fruit au plaisir, par où j'apprens à renger mes humeurs et mes conditions, les livres qui m'y servent plus ordinairement, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche, elle y est traictée à pieces décousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy je suis incapable, comme sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui est la plus belle partie de ses escrits et

la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où il me plait, car elles n'ont point de suite des unes aux autres : j'ayme en general les livres qui usent des sciences, non ceux qui les dressent. Ces autheurs ont beaucoup de similitude d'opinions; comme aussi leur fortune les fit naistre environ mesme siecle, tous deux precepteurs de deux empereurs romains, tous deux venus de païs estrangier, tous deux riches et puissans. Leurs creances sont des meilleures de toute la philosophie, et traictées d'une simple façon et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant, Seneque plus ondoyant et divers. Cettuy-cy se peine, se roidit et se tend pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vitieux appetis; l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa targue. Plutarque a les opinions platoniques, douces et accommodables à la societé civile; l'autre les a stoïques et epicurienes, plus esloignées de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes et plus fermes. Il paroit en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cæsar; Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de pointes et saillies; Plutarque, de choses. Celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; cettuy-cy vous contente davantage et vous paye mieux : il nous guide, l'autre nous pousse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceux qui traitent des meurs et regles de nostre vie. Mais, à confesser hardi-

ment la verité (car, puis qu'on a franchi les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble lasche et ennuyeuse, et toute autre pareille façon : car ses prefaces, digressions, definitions, partitions, etymologies, consument la plus part de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par la longueur de ses apprets. Si j'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que je r'amentoive ce que j'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps je n'y treuve que du vent; car il n'est pas encor venu aux argumens qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le neud que je cherche. Pour moy, qui ne demande que à devenir plus sage, non plus sçavant, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos. Je veux qu'on vienne soudain au point : j'entens assez que c'est que Mort et Volupté; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivée, qui m'instruisent à en soustenir l'effort. Ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de parolles et d'argumentations, n'y servent; je veux des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'escole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprés, assez à temps pour rencontrer le fil du propos. Il est besoin de parler ainsin aux juges qu'on veut gaigner à tort ou à droit, aux enfans et au vulgaire. Je ne veux pas qu'on employe le temps à me rendre attantif, et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez ! » à la mode de nos heraux.

Les Romains disoyent en leur religion, *Hoc age :* ce sont autant de parolles perdues pour moy; j'y viens tout preparé dés le logis. Il ne me faut point d'alechement ny de saulse, je menge bien la viande toute crue; et, au lieu de m'eguiser l'apetit par ces preparatoires et avant-jeux, on me le lasse et affadit. Les deux premiers, et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age ;* ils veulent avoir à faire à gens qui s'en soyent advertis eux mesmes : ou, s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantiel et qui a son corps à part. Je voy aussi volontiers ses Epitres, et notamment celles *ad Atticum,* non seulement par ce qu'elles contiennent une trés-ample instruction de l'histoire et affaires de son temps, mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privées : car j'ay une singuliere curiosité, comme j'ay dit ailleurs, de connoistre l'ame et les internes jugemens de mes autheurs. Il faut bien juger leur suffisance, mais non pas leurs meurs ny leurs opinions nayfves, par cette montre de leurs escris qu'ils étalent au theatre du monde. J'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escrit de la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceux qui sçavent bien la practique. Mais, d'autant que c'est autre chose le presche que le prescheur, j'ayme bien autant voir Brutus chez Plutarque que chez luy mesme. Je choisiroy plutost de sçavoir au vray les devis que Brutus tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que, hors la science, il

n'y avoit pas beaucoup d'excellence en luy : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs, tel qu'il estoit; mais de lâcheté et de vanité, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçay comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers; mais c'est à luy, faute de jugement, de n'avoir pas senty combien ils estoyent indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : je croy que jamais homme ne l'egalera. Si est-ce qu'il n'a pas en cela franchi si net son advantage, comme Vergile a faict en la poësie : car bien tost aprés luy, il s'en est trouvé plusieurs qui l'ont pensé égaler et surmonter, quoy que ce fust à bien fauces enseignes; mais à Vergile nul encore depuis luy n'a osé se comparer; et à ce propos j'en veux icy adjouter une histoire. Le jeune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs estrangers, et entre autres Cæstius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit à l'un de ses gens, qui luy dit son nom. Mais, comme celuy qui songeoit ailleurs et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemenda encore depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire connoistre par quelque circonstance, « C'est, dict-il, ce Cæstius de qui on vous a dit qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere au pris de la sienne. » Cicero, s'estant soudain picqué de cela, commenda

qu'on empoignast ce pauvre Cæstius, et le fit trés-bien foëter en sa presence. Voylà un mal courtois hoste. Entre ceux mesmes qui ont estimé, toutes choses contées, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes : comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassée et esrenée, *fractam et elumbem*. Les orateurs voisins de son siecle reprenoyent aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadance au bout de ses clauses, et remerquoyent ces mots *esse videatur*, qu'il y employe si souvent. Pour moy, j'ayme mieux une cadance qui tombe plus court, coupée en yambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais bien rarement. J'en ay remerqué ce lieu à mes aureilles : *Ego vero me minus diu senem esse mallem, quam esse senem antequam essem.*

Les historiens sont le vray gibier de mon estude, car ils sont plaisans et aysez; et quant et quant la consideration des natures et conditions de divers hommes, les coustumes des nations differentes, c'est le vray suject de la science morale. Or ceux qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenemens, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceux là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je recherche bien curieusement non seulement les opinions et les raisons diverses des philosophes anciens sur le suject de mon entreprinse, et de toutes sectes, mais aussi leurs meurs, leurs fortunes et leur vie. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laertius, ou qu'il ne se soit plus estandu.

En ce genre d'estude des histoires, il faut feuilleter sans distinction toutes sortes d'autheurs et vieils et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses dequoy diversement ils traictent. Mais Cæsar seul me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les autres, quoy que Saluste soit du nombre. Certes, je lis cet autheur avec un peu plus de reverence et de respect qu'on ne list les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur, tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dit Cicero, mais à mon advis Cicero mesme et toute la parlerie qui fust onques : avec tant de syncerité en ses jugemens, parlant de ses ennemis mesmes, et tant de verité, que, sauf les fauces couleurs dequoy il veut couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy : car tant de grandes choses ne peuvent pas avoir esté executées par luy, qu'il n'y soit alé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

J'ayme les historiens ou fort simples ou excellens. Les simples, qui n'ont point dequoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soin et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer à la bonne foy toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent le jugement tout entier pour la cognoissance de la verité. Tel est entre autres, pour exemple, le bon Froissard, qui a mar-

ché en son entreprise d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faute, il ne creint aucunement de la reconnoistre et corriger en l'endroit où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroyent et les differens rapports qu'on luy faisoit. C'est la matiere de l'histoire nue et informe : chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellens ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu, sçavent trier de deux raports celuy qui est plus vray-semblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en devinent les conseils et leur attribuent les paroles de mesme. Ils ont raison de prendre l'authorité de regler nostre creance à la leur, mais certes cela n'appartient à guieres de gens. Ceux d'entre-deux (qui est la plus commune façon), ceux là nous gastent tout : ils veulent nous mascher les morceaux, ils se donnent loy de juger et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie; car, depuis que le jugement pend d'un costé, on ne se peut garder de contourner et de tordre la narration à ce biais. Ils entreprenent de choisir les choses dignes d'estre sceuës, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiroit autant que le reste; obmetent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et à l'avanture encore telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leurs discours, qu'ils jugent à leur poste; mais qu'ils nous laissent aussi dequoy juger aprés eux, et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs racourcimens et par leurs chois, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Ceux là sont aussi bien plus recommandables historiens, qui connoissent les choses dequoy ils escrivent, ou pour avoir esté de la partie à les faire, ou privez avec ceux qui les ont conduites. Car le plus souvent on trie pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eux ont raison, n'ayans esté gagez que pour cela et n'ayans mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de cette partie. Ainsin, à force beaux mots, ils nous vont patissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent és carrefours des villes. Voylà pourquoy les seules certaines histoires sont celles qui ont esté escrites par ceux mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participans à les conduire, comme sont quasi toutes les grecques et les romaines. Car plusieurs tesmoings oculaires ayant escrit de mesme subject (comme il advenoit en ce temps là, que la grandeur de la fortune estoit tousjours accompagnée du sçavoir), s'il y a de la faute, elle doit estre merveilleusement legiere, et sur un accident fort doubteux. S'ils n'escrivoient de ce qu'ils avoient veu, ils avoient au moins cela, que l'experience au maniement de pareils affaires leur rendoit le jugement plus sain. Car que peut-on esperer d'un medecin escrivant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseins des princes? Si nous voulons remerquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en faut que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit és histoires mesme de Cæsar quelque mesconte, en quoy il estoit tombé,

pour n'avoir peu jetter les yeux en tous les endroits de son armée, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiées; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenans des choses qu'ils avoient conduites en son absence. On peut voir, par cet exemple, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui y a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prés d'eux, si, à la mode d'une information judiciaire, on ne confronte les tesmoins et reçoit les objects sur la preuve des pontilles de chaque accident. Vrayement, la connoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lâche. Mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin, et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son defaut, si extreme qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme nouveaux du tout et à moy inconnus, que j'avoy leu curieusement quelques années au paravant et barbouillé de mes notes, j'ay pris en coustume, depuis quelque temps, d'adjouster au bout de chasque livre (je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire et le jugement que j'en ay retiré en gros, afin que cela me represente au moins l'air et idée generale que j'avois conceu de l'autheur en le lisant. Je veux icy transcrire aucunes de ces annotations.

Voicy ce que je mis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne): « Il est historiographe

diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul autre, on peut apprendre la verité des affaires de son temps : aussi en la pluspart en a-il esté acteur luy mesme, et en rang honnorable. Il n'y a aucune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt déguisé les choses : de quoy font foy les libres jugements qu'il donne des grands, et notamment de ceux par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme. Quant à la partie dequoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traits; mais il s'y est trop pleu : car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subject si plain et ample, et à peu prés infiny, il en devient lasche, ennuyeux, et sentant un peu au caquet scholastique. J'ay aussi remerqué cecy, que de tant d'ames et effects qu'il juge, de tant de mouvemens et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoyent du tout esteintes au monde; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en rejecte la cause à quelque occasion vitieuse ou à quelque profit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions dequoy il juge, il n'y en ait eu quelqu'une produite par la voye de la raison. Nulle corruption peut avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion : cela me faict craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust, et que cela soit advenu de ce qu'il ait estimé d'autruy selon soy. »

En mon Philippe de Comines, il y a cecy : « Vous

y trouverez le langage doux et aggreable, d'une naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'autheur reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'autruy; ses discours et enhortemens accompaignez plus de bon zele et de verité que d'aucune exquise suffisance; et tout par tout de l'authorité et gravité, representant son homme de bon lieu et élevé aux grans affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay: « C'est tousjours plaisir de voir les choses escrites par ceux qui ont essayé comme il les faut conduire; mais il ne se peut nier qu'il ne se découvre evidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand dechet de la franchise et liberté d'escrire qui reluit és anciens de leur sorte, comme au sire de Jouinvile, domestique de S. Loys; Eginard, chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Commines. C'est icy plustost un plaidoier pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Je ne veux pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais de contourner le jugement des evenemens, souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier: tesmoing les reculemens de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliez; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y trouve point. On peut couvrir les actions secrettes; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré des effects publiques et de telle consequence, c'est un defaut inexcusable. Somme, pour avoir

l'entiere connoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peut faire icy de profit, c'est par la deduction particuliere des batailles et exploits de guerre où ces gentils-hommes se sont trouvez; quelques paroles et actions privées d'aucuns princes de leur temps; et les pratiques et negociations conduites par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires. »

CHAPITRE XI.

De la Cruauté.

Il me semble que la vertu est chose autre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglées d'elles mesmes et bien nées, elles suyvent mesme train, et representent en leurs actions mesme visage que les vertueuses; mais la vertu sonne je ne sçay quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celuy qui, d'une douceur et facilité naturelle, mespriseroit les offences receues, feroit sans doubte chose tresbelle et digne de louange; mais celuy qui, picqué et outré jusques au vif d'une

offence, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et aprés un grand conflict s'en rendroit en fin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy-là feroit bien, et cettuy-cy vertueusement : l'une action se pourroit dire bonté, l'autre vertu ; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté au combat et du contraste, et qu'elle ne peut estre sans partie. C'est à l'aventure pourquoy nous nommons Dieu, bon, fort, et liberal, et juste ; mais nous ne le nommons pas vertueux ; ses operations sont toutes naïfvès et sans effort. Des philosophes, non seulement stoiciens, mais encore epicuriens (et cette enchere, je l'emprunte de l'opinion commune, qui est fauce : car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aucunement à la stoique ; et un stoicien, reconnoissant meilleure foy que ces disputateurs qui, pour combatre Epicurus et se donner beau jeu, luy font dire ce à quoy il ne pensa jamais, contournans ses paroles à gauche, argumentans par la loy grammairienne autre sens de sa façon de parler et autre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame, dit qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration, entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine et inaccessible); or, des philosophes stoiciens et epicuriens, dis-je, il y en a plusieurs qui ont jugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglée et bien disposée à la vertu ; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de tous les efforts de fortune, mais qu'il falloit encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester

de la douleur, de la necessité et du mespris, pour les combatre et pour tenir leur ame en haleine.

C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encore d'une tierce secte, refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voie trés-legitime, pour avoir, dict-il, à s'escrimer et à s'exercer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se maintint tousjours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encor plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus, ayant, seul de tous les senateurs romains, entrepris, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy injuste en faveur de la commune, et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusans, entretenoit ceux qui, en cette extremité, le conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lâche que de mal faire, et que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose commune ; mais de faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de bien et de vertu. » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que je vouloy verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaigne, et que cette aisée, douce et panchante voie, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas propre à la vraye vertu. Elle demande un chemin aspre et espineux ; elle veut avoir, ou des difficultez estrangeres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que

luy apportent les appetits desordonnez de nostre condition.

Je suis venu jusques icy bien à mon aise; mais, au bout de ce discours, il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venuë à ma connoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommandation : car je ne puis concevoir en ce personnage là nul effort de vitieuse concupiscence. Au train de sa vertu, je n'y puis imaginer aucune difficulté et aucune contrainte; je connoy sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust jamais donné moyen à un appetit vitieux seulement de naistre. A une vertu si eslevée que la sienne, je ne puis rien mettre en teste : il me semble la voir marcher d'un victorieux pas et triomphant, en pompe et à son aise, sans empeschement ne destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous donq qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doive cela, d'en estre mise en credit et en honneur? que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne, qui fait estat de nourrir mollement en son giron et y faire follatrer la vertu, luy donnant pour ses jouets la honte, les fievres, la pauvreté, la mort et les geénes? Si je presuppose que la vertu parfaite se connoit à combatre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goute sans s'esbranler de son assiette; si je luy donne pour son object necessaire l'aspreté et la difficulté, que deviendra la vertu qui sera montée à tel excez, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esjouïr et de se faire chatouiller aux pointes d'une forte colique,

comme est celle que les epicuriens ont establie et de laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines ? comme ont bien d'autres, que je trouve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline, tesmoing le jeune Caton : quand je le voy mourir et se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte de tout trouble et de tout effroy de la mort; je ne puis croire qu'il se maintint seulement en cette démarche, que les regles de la secte stoique luy ordonnoient, rassise, sans émotion et impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là. Je croy sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y aggrea plus qu'en autre de celles de sa vie. Je le croy si avant, que j'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy fust ostée; et, si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez d'autruy plus que les siennes ne me tenoit en bride, je tomberois aisément en cette opinion, qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action je ne sçay quelle esjouissance de son ame, et une émotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lors qu'elle consideroit la noblesse et hauteur de son entreprise,

Deliberata morte ferocior,

non pas esguisée par quelque esperance de gloire,

comme les jugemens populaires, vains et effeminez d'aucuns hommes ont jugé, car cette consideration est trop basse et trop foible pour toucher un cœur si genereux, si hautain et si roide; mais pour la beauté de la chose mesme en soy, laquelle il voyoit bien plus à clair et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire.

L'aisance donc de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doive rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui; de ceux qui ont la cervelle tant soit peu touchée de la vraye philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condemnation? et qui ne reconnoit en luy non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle-là), mais encore je ne sçay quel contentement nouveau et une allegresse enjouëe en ses propos et façons dernieres? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette-cy est encore, je ne sçay comment, plus belle. On voit aux ames de ces deux personnages et de leurs imitateurs (car de semblables, je fay grand doubte qu'il y en ait eu) une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire. Ils l'ont renduë telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayans rencontré une belle et riche nature: les passions vitieuses, qui naissent en nous, ne trouvent

plus par où faire entrée en leurs ames; la force et roideur de leur ame estouffe et esteint les passions corporelles aussi tost qu'elles commencent à s'esbranler pour naistre.

Or, qu'il ne soit plus beau, par une haute et divine resolution, d'empescher la naissance mesme des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinées, que d'empescher à vive force leur progrez, et, s'estant laissé surprendre aux émotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre; et que ce second effect ne soit encore plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et dégoustée par soy mesme de la débauche et du vice, je ne pense point qu'il y ait doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux, exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire. Joint que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que je ne sçay pas bien comment en démeler les confins et les distinguet; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cette cause aucunement noms de mespris. Je voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle. La fermeté aux dangiers (si fermeté il la faut appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir et se treuve souvent aux hommes par faute de bien juger de tels accidens et ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension et la bétise contrefont ainsi par fois les effects vertueux; comme j'ay veu souvent advenir qu'on a loué

des hommes de ce dequoy ils meritoyent du blasme.

Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desavantage de sa nation : que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoyent les dangiers et accidens qui leur pouvoyent advenir, de si loin, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les voyoit souvent à la guerre prouvoir à leur seurté, voire avant que d'avoir reconneu le peril; que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre, et qu'il nous falloit faire voir à l'œil et toucher à la main le dangier avant que de nous en effrayer, et que lors aussi nous n'avions plus de tenue; mais que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoyent le sens de se raviser, à peine lors mesmes qu'ils estoyent accablez soubs les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire : si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se jettent bien souvent aux dangiers, d'autre inconsideration qu'ils ne font aprés y avoir esté échaudez :

Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,
Et prædulce decus primo certamine possit.

Voylà pourquoy, quand on juge d'une action particuliere, il faut considerer plusieurs circonstances et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy-mesme : j'ay veu quelque fois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune, et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de jugement et opinion; et m'attribuer un titre pour autre, tantost à mon profict, tantost à mon dommage. Au demeurant, il s'en faut

tant que je sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme je n'en ay faict guiere de preuve. Je ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs dequoy je me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale et fortuite. Si je fusse nay d'une complexion plus déreglée, je crains qu'il fut allé piteusement de mon faict; car je n'ay essayé guiere de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : je ne sçay point nourrir des querelles et du debat chez moy. Ainsi, je ne me puis dire nul granmercy dequoy je me trouve exempt de plusieurs vices.

Si vitiis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta, velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos;

je le doy plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'homie et d'un trés-bon pere : je ne sçay s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques et la bonne institution de mon enfance y ont insensiblement aydé, ou si je suis autrement ainsi nay,

Seu Libra, seu me Scorpius aspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiæ Capricornus undæ;

mais tant y a que la pluspart des vices, je les ay de moy mesmes en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conservé sans que

aucunes occasions me l'ayent sceu faire alterer; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre débandez en aucunes choses de la route commune, me licentieroient aisément à des actions que cette naturelle inclination me fait haïr. Je ne sçay si je diray un monstre, mais je le diray pourtant : je trouve plus d'arrest et de reigle en mes meurs qu'en mon jugement, et ma concupiscence aucunement moins desbauchée que ma raison. Les desbordemens ausquels je me suis trouvé engagé ne sont pas, Dieu mercy, des pires. Je les ay bien condamnez chez moy, selon que la raison les condamne : mon jugement ne s'est pas trouvé corrompu par le déreglement de mes meurs; ains, au rebours, il juge plus exactement et plus rigoureusement de moy que de tout autre. Mes débauches, quant à cette partie là, m'ont dépleu comme elles devoyent, mais ç'a esté tout : car, au demourant, j'y apporte trop peu de resistance et me laisse trop aisément pancher à l'autre part de la balance, si non pour les regler et empescher du meslange d'autres vices, lesquels s'entretiennent et s'entrenchainent pour la plus part les uns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les miens, je les ay retranchez et contrains les plus seuls et les plus simples que j'ay peu :

.... Nec ultra
Errorem foveo.

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « quand le sage œuvre, qu'il œuvre par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en ait une plus apparente, selon la nature de l'action; » et à cela leur pourroit servir aucunement la similitude du corps humain, car l'action

de la colere ne se peut exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la colere predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand le fautier faut, il faut par tous les vices ensemble, je ne les en croy pas ainsi simplement, ou je ne les entens pas, car je sens par effect le contraire. Socrates advouoit à ceux qui reconnoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit à la verité sa propension naturelle, mais qu'il avoit corrigée par la philosophie.

Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours par le sort de ma naissance; je ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou autre aprentissage. L'innocence qui est en moy est une innocence niaise : peu de vigueur et point d'art. Je hay, entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extreme de tous les vices; mais c'est jusques à telle mollesse, que je ne voy pas égorger un poulet sans desplaisir, et ois impatiemment gemir un lievre sous les dens des chiens, quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceux qui ont à combatre la volupté usent volontiers de cet argument, pour monstrer qu'elle est toute vitieuse et desraisonnable, que lors qu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peut avoir accez, et nous aleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Cum jam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva;

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors jouër son rolle, tout perclus et ravi en la volupté.

Je sçay qu'il en peut aller autrement, et qu'on arrivera par fois, si on veut, à embesogner l'ame sur ce mesme instant à autres pensemens; mais il la faut tendre et roidir d'aguet. Je sçay qu'on peut aisément gourmander l'effort de ce plaisir; et, encore que je luy donne plus de credit sur moy que je ne devrois, si est-ce que je ne prens pas du tout pour miracle, comme faict la royne de Navarre Marguerite en l'un des contes de son *Heptameron* (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avec une maistresse de long temps desirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchemens. Je croy que la comparaison du plaisir de la chasse y seroit plus propre, auquel il semble qu'il y ait plus de ravissement: non pas, à mon advis, que le plaisir soit si grand de soy, mais parce qu'il ne nous donne pas tant de loisir de nous bander et preparer au contraire, et qu'il nous surprend, lorsqu'aprés une longue queste la beste vient à l'improviste à se presenter au lieu où, à l'adventure, nous l'esperions le moins. Cette secousse de plaisir nous frappe si furieusement, qu'il seroit malaisé veritablement à ceux qui ayment la chasse, de retirer en cet instant l'ame et la pensée de ce ravissement. L'amour faict place au plaisir de la chasse, disent les poëtes : voylà pourquoy ils font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon :

Quis non malarum, quas amòr curas habet,
Hæc inter obliviscitur?

C'est icy un fagotage de pieces descousues : je me suis detourné de ma voye pour dire ce mot de la chasse. Mais, pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autruy, et pleurerois aisément par compagnie, si, pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer. Les morts, je ne les plains guiere, et les envierois plutost; mais je plains bien fort les mourans. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceux qui les tourmentent et persecutent vivans. Les executions mesme de la justice, pour raisonnables qu'elles soyent, je ne les puis voir d'une veuë ferme. Quelcun ayant à tesmoigner la clemence de Julius Cæsar : « Il estoit, dit-il, doux en ses vengeances : ayant forcé les pyrates de se rendre à luy qu'ils avoyent auparavant pris prisonnier et mis à rançon, d'autant qu'il les avoit menassez de les faire mettre en croix, il les y condemna, mais ce fut aprés les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cest autheur latin qui ose aleguer, pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceux desquels on a esté offencé, il est aisé à deviner qu'il n'estoit pas du temps de la bonne Rome, et qu'il juge selon les vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains mirent depuis en usage.

Quant à moy, en la justice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté; et notamment à nous, qui devrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peut, les ayant agitées et desesperées par tourmens insuppor-

tables. Je conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exerçassent contre les corps des criminels : car de les voir priver de sepulture, de les voir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on fait souffrir aux vivans, quoy que par effect ce soit peu ou rien. Je me rencontray un jour à Rome, sur le point qu'on défaisoit Catena, un voleur fameux. On l'estrangla sans aucune émotion de l'assistance; mais, quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup que le peuple ne suivit d'une vois pleintive et d'une exclamation, comme si chascun eut presté son sentiment à cette charongne. Il faut exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerses, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoyent failly en leur estat, au lieu qu'on les souloit foiter, fussent despouillez, et leurs vestements foitez pour eux; et au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostat leur haut chappeau seulement.

Je vy en une saison en laquelle nous foisonnons en exemples incroyables de ce vice, pour la licence de nos guerres civiles; et ne voit on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les jours : mais cela ne m'y a nullement aprivoisé. A peine me pouvoy-je persuader, avant que je l'eusse veu, qu'il se fut trouvé des ames si monstrueuses, qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre, hacher et détrencher les membres d'autruy, esguiser leur esprit à inventer des tourmens inusitez et des

morts nouvelles, sans inimitié, sans profit, et pour cette seule fin de jouïr du plaisant spectacle des gestes et mouvemens pitoyables, des gemissemens et voix lamentables, d'un homme mourant en tormants. Car voylà l'extreme point où la cruauté puisse atteindre.

De moy, je n'ay pas sceu voir seulement, sans desplaisir, poursuivre et tuer une beste innocente, qui est sans deffence et de qui nous ne recevons aucune offence. Et, comme il advient communement que le cerf, se sentant hors d'alaine et de force, n'ayant plus autre remede, se rejette et rend à nous mesmes qui le poursuivons, nous demandant mercy par ses larmes,

Questuque cruentus,
Atque imploranti similis,

ce m'a tousjours semblé un spectacle trés-deplaisant. Je ne prens guiere beste en vie à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs pour en faire autant :

Primoque a cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprés qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce creins-je, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne prent goust à voir des bestes s'entrejouer et caresser, et nul ne faut de s'esjouyr à les voir s'entredeschirer et des-

mambrer. Et, afin qu'on ne se moque de cette sympathie et amitié que je confesse avoir avecques elles, et qu'on ne l'outrage trop rudement, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit; et, considerant que un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous ordonner quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsichose des Ægyptiens; mais despuis elle a esté receuë par plusieurs nations, et notamment par nos Druides:

Morte carent animæ; semperque, priore relicta
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ.

La religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant eternelles ne cessoyent de se remuer et changer de place d'un corps à un autre : meslant en outre à cette fantasie quelque consideration de la justice divine; car, selon les déportemens de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoyent que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins vile et raportant à sa condition :

Muta ferarum
Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis, fallaces vulpibus addit...
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, Lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ;

si elle avoit esté vaillante, la logeoient au corps d'un lyon; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau; si lâche, en celuy d'un cerf ou d'un liévre; si malitieuse, en ce-

luy d'un renard; ainsi du reste, jusques à ce que, purifiée par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque autre homme :

> *Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli,*
> *Panthoïdes Euphorbus eram.*

Quant à ce cousinage là d'entre nous et les bestes, je n'en fay pas grand recepte; ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur société et compagnie, mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eux, les estimant tantost familieres et favories de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine; et d'autres ne reconnoissant autre Dieu ny autre divinité qu'elles :

> *Crocodilon adorat*
> *Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus ibin;*
> *Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;*
> *................ hic piscem fluminis, illic*
> *Oppida tota canem venerantur.*

Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cette erreur, qui est tresbien prise, leur est encores honorable : car il dit que ce n'estoit le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Egyptiens adoroient, mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des operations divines : en cette-cy la patience, en cet autre la vivacité ou quelque autre effect, et ainsi des autres. Mais quand je rencontre, parmy les opinions plus moderées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressem-

blance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avec combien de vray-semblance on nous les apparie, certes, j'en rabats beaucoup de nostre presomption, et me demets volontiers de cette royauté vaine et imaginaire qu'on nous donne sur les autres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres creatures qui en peuvent estre capables, Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Les Turcs ont des aumosnes et des hospitaux pour les bestes; les Romains avoient un soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé; les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon fussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement. Cimon fit une sepulture honorable aux juments avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le pris de la course aux jeux olympiques. L'ancien Xantippus fit enterrer son chien sur un chef, en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, conscience de vendre et envoier à la boucherie, pour un legier profit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

CHAPITRE XII.

Apologie de Raimond Sebond.

C'EST, à la verité, une trés-utile et grande partie que la science; ceux qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise; mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusques à cette mesure extreme qu'aucuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il fut en elle de nous rendre sages et contens; ce que je ne croy pas; ny ce que d'autres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vray, il est subject à une longue interpretation. Ma maison a esté de long temps ouverte aux gens de sçavoir, et en est fort conneuë : car mon pere, qui l'a commandée cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle dequoy le roy François premier embrassa les lettres et les mit en credit, rechercha avec grand soing et despence l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes sainctes et ayans quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avec d'autant plus de reverence et de religion qu'il avoit moins de loy d'en juger, car il n'avoit aucune connoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy, je les ayme bien, mais je ne les adore pas.

Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques jours en la compaignie de mon pere avec d'autres hommes de sa sorte, luy fit present, au départir, d'un livre qui s'intitule la THEOLOGIE NATURELLE DE RAIMOND SEBOND. Et, par ce que la langue italienne et espaignolle estoient familieres à mon pere, et que ce livre est basty d'un espagnol barragoiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avec un bien peu d'aide il en pourroit faire son profit, et le luy recommanda comme livre trés-utile et propre à la saison en laquelle il le luy donna; ce fut lors que les nouvelletez de Luther commençoient d'entrer en credit et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance : en quoy il avoit un tresbon advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit aysément en un execrable atheisme; car le vulgaire (et tout le monde est quasi de ce genre), n'ayant pas dequoy juger des choses par elles mesmes et par la raison, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprés qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contreroller les opinions qu'il avoit euës en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis les articles de sa religion en doubte et à la balance, il jette tantost aprés aisément en pareille incertitude toutes les autres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'authorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlées, et secoue comme un joug tyrannique toutes les impressions qu'il avoit receues par l'authorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum;

entreprenant deslors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ait interposé son decret et presté consentement.

Or, quelques jours avant sa mort, mon pere, ayant de fortune rencontré ce livre soubs un tas d'autres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les autheurs comme celuy-là, où il n'y a guiere que la matiere à representer; mais ceux qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont malaisez à entreprendre. C'estoit une occupation bien estrange et nouvelle pour moy; mais, estant de fortune pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui fut onques, j'en vins à bout comme je peus : à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le fit imprimer; ce qui fut executé aprés sa mort, avec la nonchalance qu'on void par l'infiny nombre des fautes que l'imprimeur y laissa, qui en eust la conduite luy seul. Je trouvay belles les imaginations de cet autheur, la contexture de son ouvrage bien tissue, et son dessein plein de pieté. Par ce que beaucoup de gens s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales objections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse, car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, establir et verifier contre les atheistes tous les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, je le trouve si ferme et si heu-

reux, que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument là; et croy que nul ne l'a esgalé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un autheur duquel le nom soit si peu conneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espaignol, faisant profession de medecine à Thoulouse, il y a environ deux cens ans, je m'enquis autrefois à Adrien Tournebeuf, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre. Il me respondit qu'il pensoit que ce fut quelque quinte essence tirée de S. Thomas d'Aquin; car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'autheur et inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre), c'estoit un trés-suffisant homme, et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on fait de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foy et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette objection, il semble qu'il y ait quelque zele de pieté; et à cette cause nous faut-il, avec autant plus de douceur et de respect, essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce seroit mieux la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçay rien; toutefois je juge ainsi, qu'à une chose si divine et si hautaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette verité de laquelle il a pleu à la sacrosaincte bonté de Dieu nous illuminer, il est bien besoin qu'il nous preste encore son secours,

d'une faveur extraordinaire et privilegée, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne croy pas que les moyens purement humains en soyent aucunement capables; et, s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles és siecles anciens, n'eussent pas failly par leur discours d'arriver à cette connoissance. C'est la foy seule qui embrasse vivement et certainement les hauts mysteres de nostre religion; mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et tresloüable entreprinse d'accommoder encore au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez. Il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur sçaurions donner, et qu'il n'est occupation ny dessein plus digne d'un homme chrestien, que de viser par tous ses estudes et pensemens à embellir, estandre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous luy devons encore et rendons une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements et les choses externes, à l'honorer. Il en faut faire de mesme, et accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous, mais tousjours avec cette reservation de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ny que nos efforts et argumens puissent parfaire une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes je crain pourtant que nous ne la jouyssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par

l'entremise d'une foy vive; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin, les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler, comme elles ont; nostre sort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l'amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouër et alterer nostre croiance; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui fust onques; nous soutienderions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile :

Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua.

Si ce rayon de la divinité nous touchoit aucunement, il y paroistroit par tout : non seulement nos parolles, mais encore nos operations, en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte de ce qu'és sectes humaines il ne fust jamais partisan, quelque difficulté et estrangeté qui maintint sa doctrine, qui n'y conformast aucunement ses deportemens et sa vie; et toutesfois une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue.

Voulez vous voir cela? comparez nos meurs à un mahometan, à un payen; vous demeurez tousjours au dessoubs : là où, au regard de l'avantage de nostre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extreme

et incomparable distance; et devroit on dire : « Sont ils si justes, si charitables, si bons? ils sont donq chrestiens. » Pourtant eust raison nostre bon sainct Loys, quand ce roy tartare qui s'estoit faict chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y reconnoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos meurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordée façon de vivre ne le dégoutast d'une si saincte creance. Combien que depuis il advint tout diversement à cet autre, lequel, estant allé à Romme pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelats et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle devoit avoir de force et de divinité à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses.

Si nous avions une seule goute de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la saincte Parole : nos actions, qui seroient guidées et accompaignées de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance; et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette heure nostre estat, nous voyons flotter les evenements et diversifier d'une maniere commune et ordinaire : c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La justice qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture; elle y est bien alleguée, mais elle n'y est ny receuë, ny logée, ny espousée : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy

et à la religion, non pas aux hommes. Les hommes y sont conducteurs et s'y servent de la religion : ce devroit estre tout le contraire. D'avantage, confessons la verité : qui trieroit de nos armées ceux qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encore ceux qui regardent seulement la protection des loix de leur pays ou service du prince, il n'en sçauroit bastir une compaignie de gensdarmes complete. D'où vient cela, qu'il s'en trouve si peu qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvemens publiques, et que nous les voyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalée, et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poussez par des considerations particulieres, selon la diversité desquelles ils se remuent?

Il ne faut point faire barbe de foarre à Dieu (comme on dict). Si nous le croyons, je ne dy pas par foy, mais d'une simple croyance, voire (et je le dis à nostre grande confusion) si nous le croyons et cognoissions, comme une autre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en luy : au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis. Ces grandes promesses de la beatitude eternelle, si nous les recevions de pareille authorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

Non jam se moriens dissolvi conquereretur;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.

« Je veuil estre dissout, dirions nous, et estre aveques Jesus-Christ. » La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour joïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit.

Tout cela, c'est un signe trés-evident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon et par nos mains, et non autrement que comme les autres religions se reçoyvent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté ou l'authorité des hommes qui l'ont maintenue; ou creignons les menaces qu'ell'attache aux mescreans, ou suyvons ses promesses. Ces considerations là doivent estre employées à nostre creance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre region, d'autres tesmoings, pareilles promesses et menasses nous pourroyent imprimer par mesme voye une croyance contraire. Nous sommes chrestiens, à mesme titre que nous sommes ou perigordins ou alemans. Et ce que dit Plato, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheisme, qu'un dangier pressant, une extreme douleur ou voisinage de la mort ne ramenent par force à la recognoissance de la divine puissance, ce rolle ne touche point un vray chrestien : c'est à faire aux religions mortelles et humaines d'estre receuës par une humaine conduite. Quelle foy doit ce estre, que la lâcheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent? Une vitieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'estonnement, peut elle faire en nostre ame aucune production reglée? L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre sainte verité, laissa tomber cette grande

ame, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet autre voisin abus, que les enfans et les vieillars se trouvent plus susceptibles de religion, comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité.

Le neud qui devroit attacher nostre jugement et nostre volonté, qui devroit estreindre nostre ame et joindre à nostre createur, ce devroit estre un neud prenant ses repliz et ses forces, non pas de noz considerations, de noz raisons et passions, mais d'une estreinte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'authorité de Dieu et sa grace. Or, nostre cœur et nostre ame estant regie et commandée par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son dessain toutes noz autres pieces, selon leur portée. Aussi n'est-il pas croyable que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ait quelque image és choses du monde raportant aucunement à l'ouvrier qui les a basties et formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le caractere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions descouvrir. C'est ce qu'il nous dit luy mesme, « que ses operations invisibles, il nous les manifeste par les visibles ». Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous monstre comment il n'est piece du monde qui desmante son facteur. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance. Le ciel, la terre, les elemans, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir. Elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre : car ce monde est un temple tressainct, dedans lequel l'homme est intro-

duict pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a faict sensibles, le soleil, les estoilles, les eaux et la terre, pour nous representer les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dit saint Paul, apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle et sa divinité par ses œuvres. »

Atque adeo faciem cœli non invidet orbi
Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit
Semper volvendo : seque ipsum inculcat et offert :
Ut bene cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges.

Si mon imprimeur estoit si amoureux de ces prefaces questées et empruntées, dequoy, par l'humeur de ce siecle, il n'est pas livre de bonne maison s'il n'en a le front garny, il se devoit servir de tels vers que ceux cy, qui sont de meilleure et plus ancienne race que ceux qu'il y est allé planter. Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme; c'est elle qui y donne la façon et le pris. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin et n'avoir regardé l'amour et obeïssance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est-il de nos imaginations et discours; ils ont quelque corps, mais c'est une masse informe, sans façon et sans jour, si la foy et grace de Dieu n'y sont joinctes. La foy venant à teindre et illustrer les argumens de Sebond, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de

premiere guyde à un aprentis, pour le mettre à la voye de cette connoissance; ils le façonnent aucunement et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit et se perfet aprés nostre creance. Je sçay un homme d'authorité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance par l'entremise des argumens de Sebond. Et quand on les despouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combatre ceux qui sont precipitez aux espouvantables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors aussi solides et autant fermes, que nuls autres de mesme condition qu'on leur puisse opposer: de façon que nous serons sur les termes de dire à noz parties,

Si melius quid habes, arcesse, vel imperium fer;

qu'ils souffrent la force de noz preuves, ou qu'ils nous en facent voir ailleurs, et sur quelque autre suject, de mieux tissues et mieux estofées. Je me suis, sans y penser à demy, desjà engagé dans la seconde objection à laquelle j'avois proposé de respondre pour Sebond.

Aucuns disent que ses argumens sont foibles et ineptes à verifier ce qu'il veut, et entreprennent de les choquer aysément. Il faut secouer ceux cy un peu plus rudement, car ils sont plus dangereux et plus malitieux que les premiers. Celuy qui est d'ailleurs imbu d'une creance, reçoit bien plus aysément les discours qui luy servent, que ne faict celuy qui est abreuvé d'une opinion con-

traire, comme sont ces gens icy. Cette preoccupation de jugement leur rend le goust fade aux raisons de Sebond. Au demeurant, il leur semble qu'on leur donne beau jeu, de les mettre en liberté de combatre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroyent ataquer en sa majesté pleine d'authorité et de commandement. Le moyen que je prens pour rabatre cette frenaisie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les chetives armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'authorité et reverance de la majesté divine. C'est à elle seule qu'apartient la science et la sapience; elle seule qui peut estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobons ce que nous nous contons et ce que nous nous prisons : Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονεῖν ὁ Θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑαυτόν.

Or, c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien de voir nos utils mortels et caduques si proprement assortis à nostre foy saincte et divine que, lors qu'on les emploie aux sujects de leur nature mortels et caduques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement ny avec plus de force. Voyons donq si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebond, voire s'il est en luy d'arriver à aucune certitude par argument et par discours.

Que nous presche la verité quand elle nous presche de fuir la mondaine philosophie, quand elle nous inculque si souvant que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu; que, de toutes les vanitez, la plus vaine

c'est l'homme; que l'homme qui presume de son sçavoir ne sçait pas encore que c'est que sçavoir, et que l'homme qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduit soy mesmes et se trompe? Ces sentences du sainct Esprit expriment si clairement et si vivement ce que je veux maintenir, qu'il ne me faudroit aucune autre preuve contre des gens qui se rendroient avec toute submission et obeïssance à son authorité. Mais ceux cy veulent estre foitez à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par elle mesme.

Considerons donq pour cette heure l'homme seul, sans secours estranger, armé seulement de ses armes, et desgarny de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force et le fondement de son estre. Voyons combien il a de tenue en ce bel equipage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondemens il a basty ces grands avantages qu'il pense avoir sur les autres creatures. Qui luy a persuadé que ce branle admirable de la voute celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulans si fierement sur sa teste, les mouvemens espouvantables de cette mer infinie, soyent establis et se continuent tant de siecles pour sa commodité et pour son service? Est-il possible de rien imaginer si ridicule que cette miserable et chetive creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposée aux offences de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en faut de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastimant qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté

et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte et tenir conte de la recepte et mise du monde, qui luy a scelé ce privilege? Qu'il nous monstre lettres de cette belle et grande charge. Mais, pauvret, qu'a il en soy digne d'un tel avantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si juste regle :

Cum suspicimus magni cælestia mundi
Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem lunæ solisque viarum;

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris,

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez, qu'ils regissent, poussent et agitent à la mercy de leurs influances, selon que nostre raison nous l'apprend et le trouve,

Speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discurrere signis;

à voir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires et tout ce bas monde, se meut au branle des moindres mouvemens celestes :

Quantaque quam parvi faciant discrimina motus...
Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis!

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur :

Furit alter amore,
Et pontum tranare potest et vertere Trojam ;
Alterius sors est scribendis legibus apta.
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes ;
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.
Non nostrum hoc bellum est, coguntur tanta movere,
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra...
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum ;

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle esgaler à luy? comment soub-mettre à nostre science son essence et ses conditions? Tout ce que nous voyons en ces corps là nous estonne et nous transit; pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? Y avons nous recogneu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aucune commerce avecques eux que d'obeïssance? Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque? et de nostre terre en faire un astre esclairant et lumineux?

La presomption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et foible de toutes les creatures, c'est l'homme, et quant et quant, dict Pline, la plus orgueilleuse. Elle se sent et se void logée icy parmy la

bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloigné de la voute celeste, avec les animaux de la pire condition des trois; et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la lune et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'egale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme et separe de la presse des autres creatures, taille les parts aux animaux ses confreres et compaignons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon luy semble. Comment cognoit il, par l'effort de son intelligence, les branles internes et secrets des animaux? par quelle comparaison d'eux à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue? Ce mesme defaut qui empesche la communication d'entre eux et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous qu'à eux? C'est à deviner à qui est la faute de ne nous entendre point, car nous ne les entendons non plus qu'eux nous. Par cette mesme raison, ils nous peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand'merveille si nous ne les entendons pas, aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodites. Toutesfois aucuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius thyaneus, Melampus, Tyresias, Thales et autres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui reçoyvent un chien pour leur roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous : nous avons quelque moyenne intelligence de leurs mouvemens et de leur sens; aussi

ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure. Elles nous flatent, nous menassent et nous requierent; et nous à elles.

Au demeurant, nous decouvrons bien evidemment que entre elles il y a une pleine et entiere communication et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

Et mutæ pecudes et denique secla ferarum
Dissimiles suerunt voces variasque ciere,
Cum metus aut dolor est, aut cum jam gaudia gliscunt.

En certain abbayer du chien, le cheval cognoist qu'il y a de la menasse et de la colere; de certaine autre sienne voix, il ne s'en effraye point. Les bestes mesmes qui n'ont point de voix, par la societé d'offices que nous voyons entre elles, nous argumentons aisément qu'elles ont quelque autre moyen de communication :

Non alia longe ratione atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.

Pourquoy non, tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent et narrent des histoires par leurs gestes? J'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroussent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent en fin toutes choses des yeux :

E'l silentio ancor suole
Haver prieghi e parole.

Un ambassadeur de la ville d'Abdere, aprés avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Et bien, sire, quelle responce veux tu que je rapporte à nos citoyens ? — Que je t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans jamais dire mot. » Voilà pas un taire parlier, et bien intelligible ?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne reconnoissons nous aux operations des animaux ? Est-il police reglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenuë que celle des mouches à miel ? Cette disposition d'actions et de vacations si ordonnée, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans providence ?

His quidam signis, atque hæc exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Æthereos dixere.

Les arondelles, que nous voyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans jugement et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger ? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastimens, les oiseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarrée que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects ? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant ? planchent ils de mousse leur palais ou de duvet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise ? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans connoistre

les conditions differentes de ces vents et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'autre? Pourquoy espessit l'araignée sa toile en un endroit et relasche en un autre; se sert à cette heure de cette sorte de neud, tantost de celle-là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion?

Nous reconnoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au dessus de nous et combien nostre art est foible à les imiter. Nous voyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoy n'en estimons nous autant d'eux? pourquoy attribuons nous à je ne sçay quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un trés-grand avantage sur nous, de faire que nature, par une douceur maternelle, les accompaigne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester, par art et par industrie, les choses necessaires à nostre conservation; et nous refuse quant et quant les moyens de pouvoir arriver, par aucune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes: de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peut nostre invention et nos arts. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une trés-injuste maratre; mais il n'en est rien, nostre police n'est pas si difforme et si monstrueuse.

Nature a embrassé universellement toutes ses crea-

tures; et n'en est aucune qu'elle n'ait bien plainement fourny de tous moyens necessaires à la conservation de son estre : car ces plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nuës, et puis les ravale aux antipodes), que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nuë, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer et couvrir que de la despouille d'autruy; là où toutes les autres creatures nature les a garnies de coquilles, de gousses, d'escorse, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoin de leur estre; les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour defendre, et les a elle mesmes instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter, là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage :

Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, cum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet; ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli;
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum;

ces plaintes là sont fauces; il y a en la police du

monde une esgalité plus grande et une relation plus uniforme. La foiblesse de nostre naissance se trouve à peu prés en la naissance des autres creatures. Nostre peau est garnie, aussi suffisamment que la leur, de fermeté pour les injures du temps, tesmoing plusieurs nations qui n'ont encores gousté aucun usage de vestemens. Nos anciens Gaulois n'estoient guieres vestus; ne sont pas les Irlandois nos voisins, soubs un ciel si froid. Mais nous le jugeons mieux par nous mesmes, car tous les endroits de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air se trouvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les jambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible et qui semble devoir craindre la froidure, ce devroit estre l'estomac, où se fait la digestion; nos peres le portoient descouvert; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes jusques au nombril. Les liaisons et emmaillotemens des enfans ne sont non plus necessaires, tesmoing les meres lacedemoniennes, qui eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier. Nostre pleurer est commun à la plus part des autres animaux, et n'en est guiere qu'on ne voye se plaindre et gemir long temps aprés leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse enquoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme en eux, naturel et sans instruction :

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti.

Qui fait doute qu'un enfant, arrivé à la force de se

nourrir, ne sceut quester sa nourriture? Et la terre en produit et luy en offre assez pour sa necessité, sans autre culture et artifice; et sinon en tout temps, aussi ne fait elle pas aux bestes, tesmoing les provisions que nous voyons faire aux fourmis et autres pour les saisons steriles de l'année. Ces nations que nous venons de descouvrir si abondamment garnies de viande et de breuvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que, sans labourage, sans aucune nostre industrie, nostre mere nàture nous avoit fournis à planté de tout ce qu'il nous falloit; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne fait à present que nous y avons meslé nostre artifice :

Et tellus nitidas fruges vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit,
Ipsa dedit dulces fœtus et pabula læta;
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves et vires agricolarum :

le débordement et desreglement de nostre appetit devançant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plus part des autres animaux, plus de divers mouvemens de membres, et en tirons plus de service naturellement et sans leçon : ceux qui sont duicts à combatre nuds, on les void se jetter aux hazards pareils aux nostres. Si quelques bestes nous surpassent en cet avantage, nous en surpassons plusieurs autres; et l'industrie de fortifier le corps, et le couvrir par

moyens estrangiers, nous l'avons par un instinct et precepte naturel. Qu'il soit ainsi, l'elephant esguise et esmoult ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, qu'il espargne, et ne les employe aucunement à ses autres services). Quand les taureaux vont au combat, ils respandent et jettent la poussiere à l'entour d'eux; les sangliers affinent leurs deffences; et l'ichnaumon, quand il doit venir aux prises avec le crocodile, munit son corps, l'enduit et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien pestry, comme d'une cuirasse. Pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer?

Quand au parler, il est certain que, s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutefois je croy qu'un enfant qu'on auroit nourry en pleine solitude, esloigné de tout commerce (qui seroit un essay mal aisé à faire), auroit quelque sorte de parolle pour exprimer ses conceptions; et n'est pas croyable que nature nous ait refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs autres animaux; car qu'est-ce autre chose que parler, cette suffisance que nous leur voyons de se plaindre, de se resjouyr, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix? Comment ne parleroient elles entr'elles? Elles parlent bien à nous, et nous à elles. En combien de sortes parlons nous à nos chiens? et ils nous respondent. D'autre langage, d'aùtres appellations, devisons nous avec eux qu'avec les oyseaux, avec les pourceaux, les beufs, les chevaux; et changeons d'idiome selon l'espece.

Cosi per entro loro schiera bruna

S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse a spiar lor via e lor fortuna.

Il me semble que Lactance attribuë aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encore. Et la difference de langage qui se voit entre nous, selon la difference des contrées, elle se treuve aussi aux animaux de mesme espece. Aristote allegue à ce propos le chant divers des perdris, selon la situation des lieux :

Variæque volucres
Longe alias alio jaciunt in tempore voces,
Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus.

Mais cela est à sçavoir quel langage parleroit cet enfant; et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point, je respons que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parolle par les oreilles, mais plustost pource que le sens de l'ouye, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle; en façon que ce que nous parlons, il faut que nous le parlons premierement à nous et que nous le facions sonner au dedans à nos oreilles, avant que de l'envoyer aux estrangeres.

J'ay dit tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et joindre au nombre. Nous ne sommes ny au dessus, ny au dessoubs du reste; tout ce qui est sous le ciel, dit le sage, court une loy et fortune pareille :

Indupedita suis fatalibus omnia vinclis.

Il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez, mais c'est soubs le visage d'une mesme nature :

> *Res... quæque suo ritu procedit, et omnes*
> *Fœdere naturæ certo discrimina servant.*

Il faut contraindre l'homme et le renger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'enjamber par effect au delà ; il est entravé et engagé, il est assubjecty de pareille obligation que les autres creatures de son ordre et d'une condition fort moyenne, sans aucune prerogative, preexcellence, vraye et essentielle. Celle qu'il se donne par opinion et par fantasie n'a ny corps ny goust ; et s'il est ainsi que luy seul de tous les animaux ait cette liberté de l'imagination et ce deresglement de pensées, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas et ce qu'il veut, le faux et le veritable, c'est un advantage qui luy est bien cher vendu et dequoy il a bien peu à se glorifier, car de là naist la source principale des maux qui le pressent : vices, maladies, irresolution, trouble et desespoir.

Je dy donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcée les mesmes operations que nous faisons par nostre choix et industrie. Nous devons conclurre de pareils effects pareilles facultez, et confesser par consequent que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à ouvrer, c'est aussi celle des animaux. Pourquoy imaginons nous en eux cette contrainte naturelle, nous qui n'en esprouvons aucun pareil effect ? joinct qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à regléement agir par naturelle et

inévitable condition, et plus approchant de la Divinité, que de agir regléement par liberté temeraire et fortuite; et plus seur de laisser à nature qu'à nous les resnes de nostre conduicte. La vanité de nostre presomption faict que nous aymons mieux devoir à nos forces qu'à sa liberalité nostre suffisance; et enrichissons les autres animaux des biens naturels et les leur renonçons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble, car je priseroy bien autant des graces toutes miennes et naifves que celles que j'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage. Il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommendation que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le renard, dequoy se servent les habitans de la Thrace quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace quelque riviere gelée, et le lâchent devant eux pour cet effect, quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien prés de la glace, pour sentir s'il orra, d'une longue ou d'une voisine distance, bruyre l'eau courant au dessoubs, et selon qu'il trouve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer ou s'avancer, n'aurions nous pas raison de juger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination et consequence tirée du sens naturel : Ce qui fait bruit se remue, ce qui se remue n'est pas gelé, ce qui n'est pas gelé est liquide, et ce qui est liquide plie soubs le faix ? Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peut entrer en nostre imagination. De mesme faut il estimer de tant de sortes

de ruses et d'inventions dequoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir et d'en user à nostre volonté, ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les autres. Nous avons à cette condition nos esclaves; et les Climacides estoyent ce pas des femmes en Syrie qui servoyent, couchées à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche? Et la plus part des personnes libres abandonnent pour bien legieres commoditez leur vie et leur estre à la puissance d'autruy. Les tyrans ont ils jamais failly de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aucuns d'eux adjoutans davantage cette necessité de les accompaigner à la mort comme en la vie? des armées entieres se sont ainsin obligées à leurs capitaines. La formule de ceux qui s'obligeoyent, en cette rude escole des escrimeurs à outrance, portoit ces promesses : « Nous jurons de nous laisser enchainer, bruler, batre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre; engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service :

Ure meum, si vis, flamma caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbere terga seca.

C'estoit une obligation veritable; et si, il s'en trouvoit dix mille, telle année, qui y entroyent et s'y perdoyent.

Ceux qui nous servent, ils le font à meilleur marché, et pour un traitement moins curieux beaucoup et moins

favorable que celuy que nous faisons aux oyseaux, aux chevaux et aux chiens, pour le service que nous en tirons. Et si les bestes ont cela de plus genereux, que jamais lyon ne s'asservit à un autre lyon, ny un cheval à un autre cheval, par faute de cœur. Comme nous alons à la chasse des bestes, ainsi vont les tigres et les lyons à la chasse des hommes; et ont un pareil exercice les unes sur les autres : les chiens sur les lievres, les brochets sur les tanches, les arondeles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les alouettes :

Serpente ciconia pullos
Nutrit et inventa per devia rura lacerta...
Et leporem aut capream famulæ Jovis et generosæ
In saltu venantur aves.

Nous partons le fruict de nostre chasse avec nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Amphipolis, en Thrace, les chasseurs et les faucons sauvages partent justement le butin par moitié; comme, le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part esgale de sa prise, ils vont incontinent deschirer ses rets. Et comme nous avons une chasse qui se conduict plus par subtilité que par force, comme celle de nos lignes et de l'hameçon, il s'en void aussi de pareilles entre les bestes. Aristote dit que la seche jette de son col un boyeau long comme une ligne, qu'elle estand au loing en le lâchant, et le retire à soy quand elle veut; à mesure qu'elle aperçoit quelque petit poisson s'aprocher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyeau, estant cachée dans le sable ou dans la vase, et petit à petit le retire

jusques à ce que ce petit poisson soit si prez d'elle que d'un saut elle le puisse atraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en bute de tant d'offences que l'homme : il ne nous faut point une balaine, un elephant et un crocodile, ny tels autres animaux, desquels un seul est çapable de deffaire un grand nombre d'hommes ; les pous sont suffisans pour faire vacquer la dictature de Sylla ; c'est le desjeuner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et connoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas ; de connoistre la force de la rubarbe et du polipode ; et quand nous voyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller entre un million d'herbes choisir le dictame pour leur guerison ; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger ; le dragon fourbir et esclairer ses yeux avecques du fenoil ; les ciguoignes se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau de marine ; les elephans arracher non seulement de leur corps et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus, qu'Alexandre deffit), les javelots et les dardz qu'on leur a jettez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le sçaurions faire avec si peu de douleur ; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence ? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent, ce n'est pas leur

oster le tiltre de science et de prudence : voire c'est la leur attribuer à plus forte raison que à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'escolle.

Chrysippus, bien que en toutes autres choses autant desdaigneux juge de la condition des animaux que nul autre philosophe, considerant les mouvements du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemins, estant à la suyte de son maistre (lequel il a esgaré pour s'estre endormy et ne l'avoir veu partir du logis), ou à la queste de quelque proye qui fuit devant luy, va essayant l'un chemin aprés l'autre, et, aprés s'estre asseuré des deux et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander, il est contraint de confesser qu'en ce chien là un tel discours se passe : « J'ay suivy jusques à ce carre-four mon maistre à la trace; il faut necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy-cy, ny par celuy-là, il faut donc infalliblement qu'il passe par cet autre »; et que, s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict purement dialecticien, et cet usage de propositions divisées et conjoinctes et de la suffisante enumeration des parties, vaut il pas autant que le chien l'aye apris de nature que de Trapezonce?

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encore instruites à nostre mode. Les merles, les corbeaux, les pies, les parroquets, nous leur aprenons à parler; et cette facilité que nous reconnoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la

former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à aprendre. Chacun est soul, ce croy-je, de voir tant de sortes de cingeries que les bâteleurs aprennent à leurs chiens: les dances où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent, plusieurs divers mouvemens et sauts qu'ils leur font faire par le commandement de leur parolle. Mais je remerque avec plus d'admiration cet effect, qui est toutes-fois assez vulgaire, des chiens dequoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes : je me suis pris garde comme ils s'arrestent à certaines portes d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne, comme ils evitent le choc des coches et des charretes, lors mesme que pour leur regard ils ont assez de place et de commodité pour leur passage; j'en ay veu le long d'un fossé de ville laisser un sentier plain et uni et en prendre un plus incommode, pour esloigner son maistre du fossé. Commant pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seurté de son maistre et mespriser ses propres commoditez pour le servir, et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peut il comprendre sans ratiocination et sans discours?

Il ne faut pas oublier ce que Plutarque dit avoir veu à Rome d'un chien, avec l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus. Ce chien servoit à un bâteleur qui jouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son rolle. Il falloit entre autres choses qu'il contrefit pour un temps

le mort pour avoir mangé de certaine drogue : aprés avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler et branler comme s'il eut esté estourdi ; finalement, s'estandant et se roidissant comme s'il eut esté mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à autre, ainsi que portoit le subject du jeu ; et puis, quand il congneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, comme s'il se fut revenu d'un profond sommeil, et, levant la teste, regarda çà et là d'une façon qui estonnoit tous les assistans.

Les bœufs qui servoyent aux jardins royaux de Suse, pour les arrouser et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y a des baquets attachez (comme il s'en voit plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par jour jusques à cent tours chacun : ils estoient si accoustumez à ce nombre qu'il estoit impossible par aucune force de leur en faire tirer un tour davantage, et ayant faict leur tâche ils s'arrestoient tout court. Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions conter jusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aucune connoissance des nombres.

Il y a encore plus de discours à instruire autruy qu'à estre instruit. Or, laissant à part ce que Democritus jugeoit et prouvoit, que la plus part des arts les bestes nous les ont aprises, comme l'araignée à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cigne et le rossignol la musique, et plusieurs animaux, par leur imitation, à faire la medecine ; Aristote tient que les rossignols aprennent leurs petits à chanter et y employent du temps et du soing,

d'où il advient que ceux que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'escolle soubs leurs parens, perdent beaucoup de la grace de leur chant. Nous pouvons juger par là que leur chant reçoit de l'amendement par discipline et par estude; et, entre les libres mesme, il n'est pas ung et pareil, chacun en a pris selon sa capacité; et sur la jalousie de leur apprentissage, ils se debattent à l'envy d'une contention si courageuse que par fois le vaincu y demeure mort, l'aleine luy faillant plustost que la voix. Les plus jeunes ruminent pensifs et prenent à imiter certains couplets de chanson: le disciple escoute la leçon de son precepteur et en rend compte avec grand soing; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'autre; on oyt corriger les fautes, et sent on aucunes reprehensions du precepteur.

J'ay veu (dict Arrianus) autresfois un elephant ayant à chacune cuisse un cymbale pendu et un autre attaché à sa trompe, au son desquels tous les autres dançoyent en rond, s'eslevans et s'inclinans à certaines cadences selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouyr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se voyoit ordinairement des elephans dressez à se mouvoir et dancer au son de la voix des dances à plusieurs entrelasseures, coupeures et diverses cadances trés-difficiles à aprendre. Il s'en est veu qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoyent par soing et par estude pour n'estre tancez et batuz de leurs maistres.

Mais cett'autre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant, est estrange: elle estoit en la boutique d'un barbier à Rome et faisoit merveilles de contre-faire avec la voix tout ce

qu'elle oyoit. Un jour, il advint que certaines trompetes s'arrestarent à sonner long temps devant cette boutique. Depuis cela et tout le lendemain, voylà cette pie pensive, muete et melancholique, dequoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit on que le son des trompetes l'eut ainsin estourdie et estonnée, et qu'avec l'ouye la voix se fut quant et quant esteinte; mais on trouva en fin que c'estoit une estude profonde et une retraicte en soy-mesmes, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à representer le son de ces trompetes : de maniere que sa premiere vois ce fut celle là de exprimer perfectement leurs reprinses, leurs poses et leurs muances, ayant quicté par ce nouvel aprentissage et pris à desdain tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Je ne veux pas obmettre à alleguer aussi cet autre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque dit avoir veu (car quand à l'ordre, je sens bien que je le trouble, mais je n'en observe non plus à renger ces exemples qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien estant en peine pour avoir l'huyle qui estoit dans le fons d'une cruche, et n'y pouvant arriver de la langue pour l'estroite emboucheure du vaisseau, il vid qu'il alla querir des caillous qui estoyent dans la navire et en mit dans cette cruche jusques à ce qu'il eut fait hausser l'huile plus prés du bord, où il la peut attaindre. Cela qu'est-ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil? On dit que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse.

Cette action est aucunement voisine de ce que recitoit des elephans un roy de leur nation, Juba, que quand,

par la finesse de ceux qui les chassent, l'un d'entre eux se trouve pris dans certaines fosses profondes (qu'on leur prepare et les recouvre l'on de menues brossailles pour les tromper), ses compaignons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, afin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal raporte en tant d'autres effects à l'humaine suffisance que, si je vouloy suivre par le menu ce que l'experience en a apris, je gaignerois aysément ce que je maintiens ordinairement, qu'il se trouve plus de difference de tel homme à tel homme que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privée de Syrie, desroboit à tous les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnée : un jour le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa manjoire la juste mesure d'orge qu'il luy avoit prescrite pour sa nourriture; l'elephant, regardant de mauvais œuil ce gouverneur, separa avec la trompe et en mit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un autre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'aprocha du pot où il faisoit cuyre sa chair pour son disner et le luy remplit de cendre. Cela, ce sont des effaicts particuliers; mais ce que tout le monde a veu et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armées qui se conduisoyent du pays de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephans qu'on y mesloit, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prés leur place en une bataille ordonnée (cela est aisé à juger à ceux qui connoissent les histoires anciennes) :

Siquidem Tyrio servire solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,
Horum majores, et dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli et euntem in prælia turmam :

il falloit bien qu'on se respondit à bon escient de la creance de ces bestes et de leur discours, de leur abandonner la teste d'une bataille, là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eut fait tourner la teste sur leurs gens, estoit suffisant pour tout perdre ; et s'est veu peu d'exemples où cela soit advenu qu'ils se rejettassent sur leurs trouppes, ce qui advient ordinairement à nous mesmes. On leur donnoit charge non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties au combat, comme faisoient aux chiens les Espaignols à la nouvelle conqueste des Indes, ausquels ils payoient solde et faisoient partage au butin; et montroient ces animaux autant d'adresse et de jugement à poursuivre et arrester leur victoire, à donner ou à reculer selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieux les choses estrangeres que les ordinaires, et sans cela je ne me fusse pas amusé à ce long registre : car, selon mon opinion, qui contrerollera de prés ce que nous voyons ordinairement des animaux qui vivent parmy nous, il y a dequoy y remarquer des operations autant admirables que celles qu'on va recueillant és pays estrangers. Nous vivons, et eux et nous, sous mesme tect et humons un mesme air ; il y a, sauf le plus et le moins, entre nous une per-

petuelle ressemblance. J'ay veu autresfois parmy nous des hommes amenez par mer de lointain pays, desquels par ce que nous n'entendions aucunement le langage, et que leur façon, au demeurant, et leur contenance, et leurs vestemens, estoient du tout esloignez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'atribuoit à stupidité et à bestise de les voir muets, ignorans la langue françoise, ignorans nos baisemains et nos inclinations serpentées, nostre port et nostre maintien, sur lequel sans faillir doit prendre son patron la nature humaine?

Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas : comme il nous advient au jugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nostres: de celles là par comparaison nous pouvons tirer quelque conjecture, mais de ce qui est en elles particulier, nous n'en sçavons rien. Les chevaux, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux et la pluspart des animaux qui vivent avec nous reconnoissent nostre voix et se laissent conduire par elle. Si faisoit bien encore la murene de Crassus, et venoit à luy quand il l'appelloit; et le font aussi les anguilles qui se trouvent en la fontaine d'Arethuse; et j'ay veu des gardoirs assez où les poissons accourent pour manger, à certain cry de ceux qui les traitent :

Nomen habent, et ad magistri
Vocem quisque sui venit citatus;

nous pouvons juger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephans ont quelque participation de religion,

d'autant qu'aprés plusieurs ablutions et purifications, on les void, haussant leur trompe comme des bras et tenant les yeux fichez vers le soleil levant, se planter long temps en meditation et contemplation à certaines heures du jour, de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais, pour ne voir aucune telle apparence és autres animaux, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aucune part ce qui nous est caché; comme nous voyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remerqua, par ce qu'elle retire aux nostres : il vid, dit-il, des fourmis partir de leur fourmiliere portans le corps d'un fourmis mort vers une autre fourmiliere, de laquelle plusieurs autres fourmis leur vindrent au devant, comme pour parler à eux; et aprés avoir esté ensemble quelque piece, ceux-cy s'en retournerent pour consulter, pensez, avec leurs concitoiens, et firent ainsi deux ou trois voyages pour la difficulté de la capitulation; en fin ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos et emporterent chez eux, laissant aux autres le corps du trespassé. Voilà l'interpretation que Cleanthes y donna, tesmoignant par là (encore qu'à son jugement les bestes soient incapables de raison) que celles qui n'ont point de voix ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre faute que nous ne soyons participans; et ne pouvons à cette cause juger de leurs operations. Or elles en produisent encores d'autres qui surpassent de bien loin nostre capacité, ausquelles il s'en faut tant

que nous puissions arriver par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir.

Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere bataille navale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitainesse fut arrestée au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora,* à cause de cette sienne proprieté d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'attache. Et l'empereur Calligula vogant avec une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere fut arrestée tout court par ce mesme poisson; lequel il fist prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit dequoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille); et s'estonna encore, non sans grande raison, de ce que, luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors.

Un citoyen de Cyzique acquist jadis une reputation de bon mathematicien pour avoir appris de la condition de l'herisson qu'il a sa taniere ouverte à divers endroict set à divers vents, et, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent-là : ce que remerquant, ce citoien venoit tousjours apporter en sa ville certaines predictions du vent qui avoit à tirer.

Le cameleon prend la couleur du lieu où il est assis; mais le poulpe se donne luy-mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint et attraper ce qu'il cerche : au cameleon c'est changement de passion, mais au poulpe c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de cou-

leur à la fraieur, la cholere, la honte et autres passions qui alterent le teint de nostre visage, mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon : il est bien en la jaunisse de nous faire jaunir, mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté.

Or ces effets que nous reconnoissons aux autres animaux, plus grands que les nostres, tesmoignent en eux quelque faculté plus excellente qui nous est occulte, comme il est vray-semblable que sont plusieurs autres de leurs conditions et puissances.

De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oïseaux. Qu'avons nous en nous de pareil et de si admirable? Cette regle, cet ordre du bransler de leur aile par lequel on tire des consequences des choses à venir, il faut bien qu'il soit conduict par quelque excellent moyen à une si noble operation : car c'est prester à la lettre d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produit ; et est une opinion evidemment faulse. Et qu'il soit ainsi : la torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais au travers des filets et de la seine elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceux qui la remuent et manient ; voire, dit-on d'avantage que, si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont jusques à la main et endort l'atouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse, mais elle n'est pas inutile à la torpille : elle la sent et s'en sert, de maniere que, pour attraper la proye qu'elle queste, on la void se tapir soubs le limon, afin

que les autres poissons se coulans par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les gruës, les arondeles et autres oiseaux passagers, changeans de demeure selon les saisons de l'an, monstrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celuy qu'on a à conserver pour le meilleur, il ne faut que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme : comme, si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousjours le meilleur ; ou bien, si on faict semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts, celuy des petits au secours duquel elle courra premierement. Par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à juger de leurs petits autre et plus vive que la nostre : car, à nos enfans, il est certain que bien avant en l'aage nous n'y decouvrons rien, sauf la forme corporelle, par où nous en puissions faire triage.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retranchons de leurs causes motrices et que nous adjoustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peut aucunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes et leur façon, car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

Tenez chauts les pieds et la teste ;
Au demeurant, vivez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles : nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela ; toutesfois ils nous ordonnent de nous ranger à l'assiete et disposition brutale, comme plus effectuelle et plus naturelle :

More ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis ;

et rejettent comme nuisibles ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu, les ramenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis :

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Ejicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.

Si c'est justice de rendre à chacun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, ayment et defendent leurs bienfaicteurs, et qui poursuyvent et outragent les estrangers et ceux qui les offencent, elles representent en cela quelque air de nostre justice, comme aussi en conservant une equalité trés-equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vive et plus constante que n'ont pas les hommes. Hircanus, le chien du roy Lisimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict sans vouloir boire ne manger ; et le jour qu'on en brusla le

corps, il print sa course et se jetta dans le feu, où il fut bruslé : comme fist aussi le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il fust mort; et quand on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy, et finalement se lança dans le buscher où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquefois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite, que d'autres nomment sympathie. Les bestes en sont capables comme nous : nous voyons les chevaux prendre certaine accointance des uns aux autres, jusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separément; on les void appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et, où ils le rencontrent, s'y joindre incontinent avec feste et demonstration de bienveuillance, et prendre quelque autre forme à contrecœur et en haine. Les animaux ont choix comme nous en leurs amours et font quelque triage de leurs femelles; ils ne sont pas exempts de nos jalousies et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires. De ceste derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes; elles sont toutes superfluës et artificielles, car c'est merveille combien peu il faut à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer. Les apprests à nos cuisines ne touchent pas son ordonnance : les stoïciens disent qu'un homme auroit dequoy se substanter

d'une olive par jour. La delicatesse de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adjoustons aus appetits amoureux :

Neque illa
Magno prognatum deposcit consule cunnum.

Ces cupiditez estrangeres, que l'ignorance du bien et une fauce opinion ont coulées en nous, sont en si grand nombre qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangers qu'ils en missent hors les naturels habitans ou esteignissènt leur authorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant.

Les animaux sont, à la verité, beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avec plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescripts, mais non pas si exactement qu'ils n'ayent encore quelque convenance à nostre desbauche. Et tout ainsi comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont poussé les hommes à l'amour des bestes, elles se trouvent aussi par fois esprises de nostre amour et reçoivent des affections monstrueuses d'une espece à autre : tesmoin l'elephant corrival d'Aristophanes le grammairien en l'amour d'une jeune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné : car, se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avec sa trompe et les luy portoit; il ne la perdoit de veuë que le moins qu'il luy estoit possible, et luy mettoit quelquefois la trompe dans le sein par dessoubs son

collet et luy tastoit les tetins. Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille, et d'une oye esprise de l'amour d'un enfant en la ville d'Asope, et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia ; et il se void tous les jours des magots furieusement espris de l'amour des femmes. On void aussi certains animaux s'adonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus et autres recitent quelques exemples pour monstrer la reverence que les bestes en leurs mariages portent à la parenté, mais l'experience nous faict bien souvent voir le contraire :

Nec habetur turpe juvencæ
Ferre patrem tergo ; fit equo sua filia conjux ;
Quasque creavit init pecudes caper ; ipsaque cujus
Semine concepta est, ex illo concipit ales.

De subtilité malitieuse, en est-il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thalés ? lequel, passant au travers d'une riviere chargé de sel, et de fortune y estant bronché, si que les sacs qu'il portoit en furent tous mouillez, s'estant apperceu que le sel, fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa charge plus legere, ne failloit jamais, aussi tost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avec sa charge ; jusques à ce que son maistre, descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine, à quoy se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice, car on leur void un soin extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent et de le curieusement cacher, quoy qu'elles n'en tirent point usage.

Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encore beaucoup de parties de la science qui y est necessaire. Les fourmis estandent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir et secher, quand ils voyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousjours sec ny sain, ains s'amolit, se resout et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire; parquoy, de peur qu'il ne devienne semance et perde sa nature et proprieté de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a accoustumé de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou, au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection; comme de vray la science de nous entre-deffaire et entretuer, de ruiner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a pas beaucoup dequoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni
Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam
Exspiravit aper majoris dentibus apri?

mais elles n'en sont pas universellement exemptes,

tesmoin les furieuses rencontres des mouches à miel et les entreprinses des princes des deux armées contraires :

Sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu;
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere.

Je ne voy jamais cette divine description qu'il ne m'y semble lire peinte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvemens guerriers qui nous ravissent de leur horreur et espouventement, cette tempeste de sons et de cris,

Fulgur ibi ad cælum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi;

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitée et par combien legieres occasions esteinte :

Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello :

toute l'Asie se perdit et se consomma en guerres pour le maquerelage de Paris. L'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devroient pas esmouvoir deux harengeres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceux mesme qui en sont les principaux autheurs et motifs : oyons le plus grand, le

plus victorieux empereur et le plus puissant qui fust onques, se jouant, et mettant en risée trés-plaisamment et trés-ingenieusement plusieurs batailles hazardées et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cens mille hommes qui suivirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisées, pour le service de ses entreprinses :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam ! Quid, si me Manius oret
Pædicem, faciam ? Non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita
Charior est ipsa mentula ? Signa canant.

(j'euse en liberté de conscience de mon latin, avec le congé que vous m'en avez donné). Or ce grand corps, à tant de visages et de mouvemans, qui semble menasser le ciel et la terre ;

Quam multi Lybico volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis,
Vel quam sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo aut Lyciæ flaventibus arvis,
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus :

ce furieux monstre à tant de bras et à tant de testes, c'est tousjours l'homme, foyble, calamiteux et miserable ; ce n'est qu'une formilliere esmeuë et eschaufée,

It nigrum campis agmen...

Un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le faux pas d'un cheval, le passage for-

tuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouée matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouy; qu'on luy esvante seulement un peu de poussiere aux yeux, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voylà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesmes, à leur teste, rompu et fracassé: car ce fut luy, ce me semble, que Sertorius batit en Espaigne atout ces belles armes qui ont aussi servi à d'autres, comme à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

Les ames des empereurs et des savatiers sont jettées à mesme moule. Considerant l'importance des actions des princes et leur pois, nous nous persuadons qu'elles soyent produites par quelques causes aussi poisantes et importantes. Nous nous trompons: ils sont poussez et retirez en leurs mouvemens par les mesmes ressors que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous fait tanser avec un voisin dresse entre les princes une guerre; la mesme raison qui nous faict foïter un laquais, tombant en un roy, luy fait ruiner une nation entiere. Ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus : pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au moindre traistre au pris de l'homme. Nos histoires racontent la poursuite que certains chiens ont faict de la mort de leurs

maistres. Le roy Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quant et luy. Un jour qu'il assistoit aux montres generales de son armée, ce chien, appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus avec grans aboys et aspreté de courroux, et par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fut faicte bien tost aprés par la voye de la justice. Autant en fist le chien du sage Hesiode, ayant convaincu les enfans de Ganistor Naupactien du meurtre commis en la personne de son maistre. Un autre chien, estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant aperceu un larron sacrilege qui en emportoit les plus beaux joyaux, se mit à abayer contre luy tant qu'il peut; mais, les marguilliers ne s'estant point esveillez pour cela, il se mist à le suyvre, et, le jour estant venu, se tint un peu plus esloigné de luy, sans le perdre jamais de veuë. S'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas; et aux autres passans qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queuë et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoyent à manger; si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quant et quant au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venuë aux marguilliers de cette eglise, ils se mirent à le suivre à la trace, s'enquerans des nouvelles du poil de ce chien, et en fin le rencontrerent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fut puny. Et les juges, en reconnoissance de ce bon office, ordonnarent du publicq certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux

prestres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose trés-averée et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoing de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, que Apion recite comme en ayant esté luy mesme spectateur. Un jour, dit-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lyons de grandeur inusitée, il y en avoit un entre autres qui par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres et un rugissement hautain et espouvantable, attiroit à soy la veuë de toute l'assistance. Entre les autres esclaves qui furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fut un Androdus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lyon, l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'aprocha tout doucement d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en reconnoissance avec luy. Cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queuë à la mode des chiens qui flatent leur maistre, et à baiser et lescher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy et hors de soy. Androdus ayant repris ses esprits par la courtoisie de ce lyon, et r'asseuré sa veue pour le considerer et reconnoistre, c'estoit un singulier plaisir de voir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoyent l'un à l'autre. Dequoy le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'empereur fit appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable :

« Mon maistre, dict-il, estant proconsul en Aphrique, je fus contraint, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, me desrober de luy et m'en fuïr. Et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande authorité en la province, je trouvay mon plus court de gaigner les solitudes et les contrées sablonneuses et inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy-mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, ayant rencontré une caverne cachée et inaccessible, je me jettay dedans. Bien tost aprés y survint ce lyon, ayant une patte sanglante et blessée, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arrivée, j'eus beaucoup de frayeur; mais luy, me voyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offencée, et me la monstrant comme pour demander secours; je luy ostay lors un grand escot qu'il y avoit, et m'estant un peu aprivoisé à luy, pressant sa playe, en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyay le plus proprement que je peux. Luy, se sentant alegé de son mal et soulagé de cette douleur, se prit à reposer et à dormir, ayant tousjours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en aportoit les meilleurs endroits, que je faisois cuire au soleil à faute de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, ce lyon s'en estant allé un jour à sa queste accoustumée, je

partis de là, et à ma troisiesme journée fus surpris par les soldats qui me menerent d'Affrique en cette ville à mon maistre, lequel soudain me condamna à mort et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que je voy, ce lyon fut aussi pris bien tost aprés, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bien-fait et guerison qu'il avoit receu de moy. »

Voylà l'histoire qu'Androdus recita à l'empereur, laquelle il fit aussi entendre de main à main au peuple. Parquoy, à la requeste de tous, il fut mis en liberté et absoubs de cette condamnation, et par ordonnance du peuple luy fut faict present de ce lyon. Nous voyons depuis, dit Apion, Androdus conduisant ce lyon à tout une petite laisse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on luy jettoit, et chacun dire en les rencontrant : « Voylà le lyon hoste de l'homme, voylà l'homme medecin du lyon. »

Nous pleurons souvant la perte des bestes que nous aymons, aussi font elles la nostre :

Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
It lachrymans, guttisque humectat grandibus ora.

Comme aucunes de nos nations ont les femmes en commun, aucunes à chacun la sienne : cela ne se voit il pas aussi entre les bestes, et des mariages mieux gardez que les nostres? Quant à la societé et confederation que les bestes dressent entre elles pour se liguer ensemble et s'entresecourir, il se voit des bœufs, des porceaux et autres animaux, qu'au cry de celuy que vous

offencez, toute la troupe accourt à son aide et se ralie pour sa deffence. L'escare, quand il a avalé l'ameçon du pescheur, ses compagnons s'assemblent en foule autour de luy et rongent la ligne; et si d'avanture il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les autres luy baillent la queuë par dehors, et luy la serre tant qu'il peut à belles dents; ils le tirent ainsin au dehors et l'entrainent. Les barbiers, quand l'un de leurs compagnons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressant un'espine qu'ils ont dentelée comme une scie, à tout laquelle ils la scient et coupent.

Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'autre pour le service de la vie, il s'en void plusieurs pareils exemples parmy elles. Ils tiennent que la baleine ne marche jamais qu'elle n'ait au devant d'elle un petit poisson semblable au gayon de mer, qui s'appelle pour cela *la guide* : la balaine le suit, se laissant mener et tourner aussi facilement que le timon faict retourner la navire; et en recompense aussi, au lieu que toute autre chose, soit beste ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinant perdu et englouti, ce petit poisson s'y retire en toute seurté et y dort, et pendant son sommeil la baleine ne bouge; mais, aussi tost qu'il sort, elle se met à le suivre sans cesse; et si de fortune elle l'escarte, elle va errant çà et là, et souvant se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'isle d'Anticyre. Il y a un pareil mariage entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal; et si l'ichneu-

mon, son ennemy, aproche pour le combatre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va de son chant et à coup de bec l'esveillant et l'advertissant de son danger. Il vit des demeurans de ce monstre, qui le reçoit familierement en sa bouche et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez; et, s'il veut fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir en la serrant peu à peu sans l'estreindre et l'offencer. Cette coquille qu'on nomme la nacre vit aussi ainsin avec le pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huissier et de portier, assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaillée et ouverte jusques à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prise, car lors il entre dans la nacre, et luy va pinsant la chair vive et la contraint de fermer sa coquille : lors eux deux ensemble mangent la proye enfermée dans leur fort. En la maniere de vivre des tuns, on y remerque une singuliere science des trois parties de la mathematique : quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme, car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuyvant : voylà pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science ; quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousjours leur bande de figure cubique, carrée en tout sens, et en dressent un corps de bataillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes égales ; puis nagent en cette ordonnance carrée, autant large derriere que devant, de façon que qui en void et conte un visage, il peut aisément nombrer toute la trouppe,

d'autant que le nombre de la profondeur est égal à la largeur, et la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est malaisé de luy donner un visage plus apparent que en ce faict du grand chien qui fut envoyé des Indes au roy Alexandre. On luy presenta premierement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours : il n'en fit compte et ne daigna se remuer de sa place; mais, quand il veid un lyon au devant de luy, il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy-là seul digne d'entrer en combat avecques luy. Touchant la repentance et recognoissance des fautes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un deuil si extreme qu'il ne voulut onques puis manger, et se laissa mourir. Quant à la clemence, on recite d'un tygre, la plus inhumaine beste de toutes, que, luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offencer, et le troisieme il brisa la cage où il estoit enfermé pour aller chercher autre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et compagnon. Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble.

Mais ce que l'experience apprend à ceux qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation. De quelle espece d'animaux a jamais nature tant honoré les couches, la naissance et l'enfantement? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos,

estant au paravant vagante, fut affermie pour le service de l'enfantement de Latone; mais Dieu a voulu que toute la mer fut arrestée, affermie et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, cependant que l'alcyon faict ses petits, qui est justement environ le solstice, le plus court jour de l'an; et par son privilege nous avons sept jours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans danger. Leurs femelles ne reconnoissent autre masle que le leur propre, l'assistent toute leur vie sans jamais l'abandonner; s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent partout et le servent jusques à la mort. Mais aucune suffisance n'a encores peu attaindre à la connoissance de cette merveilleuse fabrique dequoy l'alcyon compose le nid pour ses petits, et en deviner la matiere. Plutarque, qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arestes de quelque poisson qu'elle conjoinct et lie ensemble, les entrelassant, les unes de long, les autres de travers, et adjoustant des courbes et des arrondissemens, tellement qu'en fin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer; puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au batement du flot marin, là où la mer, le battant tout doucement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié et à mieux fortifier aux endroits où elle void que sa structure se desment et se lâche pour les coups de mer; et, au contraire, ce qui est bien joinct, le batement de la mer le vous estreinct et vous le serre, de sorte qu'il ne se peut ny rompre, ny dissoudre, ou endommager à coups de pierre ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de

la concavité du dedans : car elle est composée et proportionnée de maniere qu'elle ne peut recevoir ny admettre autre chose que l'oyseau qui l'a bastie : car à toute autre chose elle est impenetrable, close et fermée, tellement qu'il n'y peut rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voilà une description bien claire de ce bastiment et empruntée de bon lieu; toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encor suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peut-il partir de loger au dessoubs de nous et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

Pour suivre encore un peu plus loing cette equalité et correspondance de nous aux bestes, le privilege dequoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conçoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de renger les choses qu'elle estime dignes de son accointance à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestemens superflus et viles, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur, l'odeur, l'aspreté, la pollisseure, la dureté, la mollesse et tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle, de maniere que Rome et Paris que j'ay en l'ame, Paris que j'imagine, je l'imagine et le comprens sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre et sans bois; ce mesme privilege, dis-je, semble estre bien evidamment aux bestes : car un cheval accoustumé aux trompettes, aux harquebusades et aux combats, que nous voyons tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa litiere,

comme s'il estoit en la meslée, il est certain qu'il conçoit en son ame un son de tabourin sans bruict, une armée sans armes et sans corps :

Quippe videbis equos fortes, cum membra jacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires.

Ce lievre qu'un levrier imagine en songe, aprés lequel nous le voyons haleter en dormant, alonger la queuë, secouer les jarrets et representer parfaictement les mouvemens de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os :

Venantumque canes in molli sæpe quiete
Jactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum;
Expergefactique sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant,
Donec discussis redeant erroribus ad se.

Les chiens de garde que nous voyons souvent gronder en songeant, et puis japper tout à faict et s'esveiller en sursaut, comme s'ils appercevoient quelque estranger arriver; cet estranger que leur ame void, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur et sans estre :

Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
Discutere, et corpus de terra corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur.

Quant à la beauté du corps, avant passer outre, il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description : il est vraysemblable que nous ne sçavons guiere que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses :

Turpis Romano Belgicus ore color.

Les Indes la peignent noire et basanée, aux levres grosses et enflées, au nez plat et large, et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux pour le faire pendre jusques à la bouche; comme aussi la balievre, de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents à descouvert. Au Peru, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avec grand soing, et ont à mespris de les voir blanches; ailleurs ils les teignent de couleur rouge. Les femmes mexicanes content entre les beautez la petitesse du front, et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front et peuplent par art; et ont en si grande recommendation la grandeur des tetins qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfans par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massive, les Espagnols vuidée et estrillée; et entre nous, l'un la fait blanche, l'autre brune; l'un molle et delicate, l'autre forte et vigoureuse; qui y demande de la mignardise et de la douceur, qui de la fierté et magesté.

Mais, quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegez en cela que, au demeurant, sur ses loix communes. Et, si nous nous jugeons bien, nous trouverons que, s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d'autres, et en grand nombre, qui le sont plus : car cette prerogative que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel son origine,

Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque videre
Jussit, et erectos ad sydera tollere vultus,

elle est vrayement poëtique, car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversée tout à faict vers le ciel; et l'ancoleure des chameaux et des autruches, je la trouve encore plus relevée et droite que la nostre. Les bestes qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides et les plus viles de toute la bande : car, pour l'apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots et les singes; pour le dedans et parties vitales et plus nobles, c'est, à ce que disent les medecins, le pourceau. Certes, quand j'imagine l'homme toud nud, et notamment en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté, ses tares et ses defauts, sa subjection naturelle et ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raison que nul autre animal de nous cacher et de nous couvrir. Nous avons esté excusables de despouiller ceux que nature avoit favorisé en cela plus qu'à nous, pour nous parer de leur beauté; et puis que l'homme n'avoit pas dequoy se presenter nud à la veue du

monde, il a eu raison de se cacher soubs la despouille d'autruy et se vestir de laine, de plume, de poil, de soye et autres commoditez empruntées.

Remerquons, au demeurant, que nous sommes le seul animal duquel le defaut et les imperfections offencent nos propres compagnons, et seuls qui avons à nous desrober, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect bien digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses l'entiere veue et libre connoissance du corps qu'on recherche; que, pour refroidir l'amitié, il ne faille que voir librement ce qu'on ayme :

Ille quod obscœnas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor.

Et encore que cette recepte puisse à l'aventure partir d'une humeur un peu delicate et dégoutée, si est-ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la jouyssance nous dégoute les uns des autres. Ce n'est pas tant pudeur qu'art et prudence qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entrée de leurs cabinets avant qu'elles soient peintes et parées pour la montre publique :

Nec veneres nostras hoc fallit : quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt adstrictoque esse in amore :

là où, en plusieurs animaux, il n'est rien d'eux que nous n'aimions et qui ne plaise à nos sens, de façon que de

leurs excremens mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si temeraire d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez qu'on voit par fois reluire entre nous comme des astres soubs un voile corporel et terrestre.

Au demeurant, la part mesme que nous faisons aux animaux des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien avantageuse. Nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et à venir, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faucement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur; et à eux nous leur laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence et la santé : la santé, dis-je, le plus beau et le plus riche present que nature nous sache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque, ose bien dire que Heraclius et Pherecides, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, qu'ils eussent bien faict. Par où ils donnent encore plus grand pris à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette autre proposition qui est aussi des leurs. Ils disent que si Circé eust presenté à Ulysses deux breuvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost ac-

cepter celuy de la folie que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste; et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : « Quitte moy, laisse moy là, plutost que de me loger sous la figure et corps d'un asne. »

Comment! cette grande et divine sagesse, les philosophes la quittent donc pour ce masque corporel et terrestre? Ce n'est donc plus par la raison, par le discours et par l'ame que nous excellons sur les bestes : c'est par nostre beauté, nostre beau teint et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence et tout le reste à l'abandon? Or j'accepte cette naïfve et franche confession : certes, ils ont cogneu que ces parties là, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient donc toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, elles ne seroyent pas pourtant comparables à un homme miserable, meschant et insensé. C'est donc toute nostre perfection que d'estre homme; et n'est par vray discours, mais par une fierté vaine et opiniatreté, que nous nous preferons aux autres animaux et nous sequestrons de leur condition et societé.

Mais, pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire aprés nostre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appetits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, la mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpaié ce beau discours dequoy nous nous glorifions,

et cette capacité de juger et connoistre, si nous l'avons achetée au pris de ce nombre infiny des passions ausquelles nous sommes incessamment en butte : s'il ne nous plaist de faire encore valoir, comme faict la philosophie, cette notable prerogative sur les bestes, que, où nature leur a prescript certaines saisons et limites à la volupté venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions.

Au demeurant, de quel fruit pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses? Les a elle exemptez des incommoditez humaines? Ont-ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur? Ont-ils tiré de la logique quelque consolation à la goute? Pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux jointures, l'en ont ils moins sentie? Sont ils entrez en composition de la mort pour sçavoir qu'aucunes nations s'en resjouissent, et du cocuage pour sçavoir les femmes estre communes en quelques republiques? Au rebours, ayant tenu le premier reng en sçavoir selon la reputation, l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus en leur païs, nous n'avons pas pourtant apris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie; voire le Grec a assez affaire à se descharger d'aucunes tasches notables en la siene. A l'on trouvé que la volupté et la santé soient plus savoureuses à celuy qui sçait l'astrologie et la grammaire?

Illitterati num minus nervi rigent?

et la honte et pauvreté moins importunes?

Scilicet et morbis et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.

J'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université, et lesquels j'aimerois mieux ressembler. La doctrine est encores moins necessaire au service de la vie que n'est la gloire, la noblesse, la dignité et telles autres qualitez qui y servent voyrement, mais de loin, et plus par fantasie que par nature. Qui contera les hommes par leurs actions et deportemens, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellens entre les ignorans qu'entre les sçavans : je dy en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome sçavante qui se ruyna soy-mesme. Quand le demeurant seroit tout pareil, au moins la preud'homie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne, car elle loge singulierement bien avec la simplicité.

Mais je laisse ce discours, qui me tireroit plus loin que je ne voudrois suivre. J'en diray seulement encore cela, que c'est la seule obeïssance qui peut effectuer un homme de bien. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la cognoissance de son devoir; il le luy faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : autrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions en fin des devoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dit Epicurus. La premiere loy que Dieu donna jamais à l'homme, ce fust une loy de pure obeïssance; ce fust un commandement où l'homme n'eust rien

à connoistre et à raisonner. Et au rebours, la premiere tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison s'insinua en nous par les promesses qu'il nous fit de science et de cognoissance : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum.* La peste de l'homme, c'est l'opinion de science. Voylà pourquoy la simplicité et l'ignorance nous sont tant recommandées par nostre religion comme pieces propres et convenables à la subjection, à la creance et à l'obeïssance. En cecy, pour le moins, y a il une generalle convenance entre tous les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps ; mais où la trouvons nous ?

Ad summum sapiens uno minor est Jove, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum ;
Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.

Il semble, à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chetif, ne nous ait donné en partage que la presumption et le cuider. C'est ce que dit Epictete, « que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions » : nous n'avons que du vent et de la fumée en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence ; l'homme, au rebours, possede ses biens par fantasie, les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination, car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal : « Il n'est rien, dict Cicero, si doux que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis-je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense

grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les terres et les mers nous sont descouvertes ; ce sont elles qui nous ont appris la religion, la moderation, la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre ame des tenebres pour luy faire voir toutes choses hautes, basses, premieres, dernieres et moyennes ; ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offence. » Cettuy-cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu tout-vivant et tout-puissant ? Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus douce et plus constante que ne fust la sienne.

Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam quæ
Nunc appellatur Sapientia, quique per artem
Fluctibus e tantis vitam tantisque tenebris
In tam tranquilla et tam clara luce locavit.

Voylà des paroles tresmagnifiques et belles ; mais un bien legier accidant mist l'entendemant de cettuy-cy en pire estat que celuy du moindre bergier, nonobstant ce dieu præcepteur et cette divine sapience. De mesme impudence est ce jugement de Chrisippus, que « Dion estoit aussi vertueux que Dieu » : et mon Seneca recognoit, dit-il, que « Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy et aquis par ses estudes le bien vivre ». Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille façon ; et toutesfois je reconnoy qu'il n'y a aucun de nous qui s'offence tant de se voir apparier à Dieu, comme il faict de se voir deprimer au reng des autres

animaux : tant nous sommes plus jaloux de nostre interest que de celuy de nostre Createur. Mais il faut mettre aux pieds cette sote vanité, et secouer vivement et hardiment les fondemens ridicules sur quoy ces fausses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, jamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doit à son maistre; il fera tousjours de ses œufs poules, comme on dit : il le faut mettre du tout en chemise.

Voyons quelque notable exemple de l'effet de sa sagesse : Possidonius le philosophe, estant pressé d'une si douloreuse maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu as beau faire, si ne diray-je pas que tu sois mal. » Il sent les mesmes passions que mon laquay, mais il se gendarme sur ce qu'il contient aumoins sa langue sous les loix de sa secte : ce n'est que vent et paroles. Mais quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'émousser et rabatre quelque chose des pointes de la douleur et de l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que fait elle que ce que fait beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment? Le philosophe Pyrrho, courant en mer le hazart d'une grande tourmente, ne presentoit à ceux qui estoyent avec luy à imiter que la resolution et securité d'un porceau qui voyageoit avecques eux, regardant cette tempeste sans effroy et sans allarme. La philosophie au bout de ses preceptes nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un muletier, ausquels on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleurs et d'autres accidens, et plus de

fermeté, que la science n'en fournit onques à aucun qui n'y fust nay et preparé de soy mesmes par habitude naturelle. La cognoissance nous esguise plustost au ressentiment des maux qu'elle ne les allege. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant plus aisément que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? Nous en voyons ordinairement se faire seigner, purger et medeciner pour guerir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lors que les vrais maux nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur et ce teint vous presagent quelque defluxion catarreuse; cette saison chaude vous menasse d'une émotion fievreuse; cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit de quelque notable et voisine indisposition. Et en fin elle s'en adresse tout detroussément à la santé mesme : cette allegresse et vigueur de jeunesse ne peut arrester en une assiete; il luy faut desrober du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesmes. Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations à celle d'un laboureur se laissant aller aprés son appetit naturel, mesurant les choses au seul goust present, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a; où l'autre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ait aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps pour souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par imagination et luy court au devant.

Ce que je dy de la medecine se peut tirer par exemple generalement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes, qui logeoient le

souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte, et n'ayant autre regle au discours de ma santé que celle des exemples d'autruy et des evenemens que je vois ailleurs en pareille occasion, j'en trouve de toutes sortes et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts, libre, plaine et entiere, et esguise mon goust à la jouir, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en faut que je trouble son repos et sa douceur par l'amertume d'une nouvelle et contrainte forme de vivre. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies et de foiblesse. Et d'où vient, ce qu'on trouve par experience, que les plus grossiers et plus lours se trouvent plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses, et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un galant homme, sinon que en cetuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mesmes ? Qui la desment, qui la jette plus coustumierement à la manie que sa promptitude, sa pointe, son agilité, et enfin sa force propre ? Dequoy se faict la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse ? Comme des grandes amitiez naissent des grandes inimitiez; des santez vigoreuses, les mortelles maladies : ainsi des rares et vifves agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus detraquées; il n'y a qu'un demy tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insansez, nous voyons combien proprement s'avient la

folie avecq les plus vigoureuses operations de nostre ame. Outre cela, qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecq les gaillardes elevations d'une ame libre et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellans : aussi n'en est-il point qui ayent tant de propencion à la folie. Infinis espris se treuvent ruinez par leur propre force et soupplesse. Quel saut vient de prendre, de sa propre agitation et allegresse, l'un des plus judicieux, ingenieux et plus formés à l'air de cette antique et pure poësie, qu'autre poëte italien aye de long temps esté? N'a il pas dequoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue apprehension de la raison qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse queste des sciences qui l'a conduit à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame qui l'a rendu sans exercice et sans ame? J'eus plus de despit encore que de compassion de le voir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy-mesmes, mesconnoissant et soy et ses ouvrages, lesquels sans son sceu, et toutesfois à sa veuë, on a mis en lumiere incorrigez et informes.

Voulez vous un homme sain, le voulez vous reglé et en ferme et seure posture : affublez le de tenebres, d'oisiveté et de pesanteur. Et si on me dit que la commodité d'avoir le goust froid et mousse aux douleurs et aux maux tire aprés soy cette incommodité de nous rendre aussi par consequent moins aiguz et frians à la jouissance des biens et des plaisirs, cela est vray; mais la misere de nostre condition porte que nous n'avons

tant à desirer qu'à craindre, et que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legiere douleur; nous ne sentons point l'entiere santé comme la moindre des maladies :

Pungit
In cute vix summa violatum plagula corpus,
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc juvat unum,
Quod me non torquet latus aut pes : cætera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem :

nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voylà pourquoy la secte de philosophie qui a le plus faict valoir la volupté et l'a montée à son plus haut pris, encore l'a elle rengée à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus heureux bien estre que l'homme puisse esperer : car ce mesme chatouillement et esguisement qui se rencontre en certains plaisirs et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence, cette volupté active, mouvante, et je ne sçay comment cuisante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence comme à son but. L'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à fuyr la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fievre : ainsi des autres.

Je dy donq que, si la simplesse nous achemine à point n'avoir de mal, elle nous achemine à un tresheureux estat selon nostre condition. C'est un tresgrand avantage pour l'honneur de l'ignorance que la science mesme nous rejette entre ses bras, quand elle se trouve empeschée à nous tendre et roidir contre la pesanteur des maux; elle est contrainte de venir à cette

composition, de nous lâcher la bride et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre soubs sa faveur à l'abri des coups et injures de la fortune. Car que veut elle dire autre chose quand elle nous presche de nous servir, pour consolation des maux presens, de la souvenance des biens passez, et d'apeller à nostre secours un contentement esvanouy et perdu pour l'opposer à ce qui nous presse et offence, si ce n'est que, où la force luy manque, elle veut user de ruse, et donner un tour de souplesse et de jambe où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir? Car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fievre chaude, quelle monnoye est-ce de le payer de la souvenance de la douceur du vin grec? Ce seroit plutost luy empirer son marché,

Che ricordarsi il ben doppia la noia.

De mesme condition est cest autre conseil que la philosophie donne, de maintenir en la memoire seulement le bon-heur passé et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts, comme si nous avions en nostre puissance la science de l'oubly. Comment? la philosophie, qui me doit mettre les armes à la main pour combattre la fortune, qui me doit roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours vains et ridicules? car la memoire nous represente non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist, voire il n'est rien qui imprime si vi-

vement quelque chose en nostre souvenance que le desir de l'oublier : c'est une bonne maniere de donner en garde et d'empreindre en nostre ame quelque chose que de la solliciter de la perdre. Et de qui est ce conseil pourtant? De celui

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstrinxit, stellas exortus uti ætherius sol.

De vuyder et desgarnir la memoire, est-ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance? Nous voyons plusieurs pareils preceptes par lesquels on nous permet d'emprunter du vulgaire des apparences frivoles où la raison vive et forte ne peut assez, pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation. Où ils ne peuvent guerir la playe, ils sont contents de l'endormir et plastrer. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adjouster de l'ordre et de la constance en un estat de vie qui se maintint en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de jugement, qu'ils ne l'acceptassent :

Potare, et spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : cettuy-cy ayant au demeurant ses meurs bien reglées, vivant doucement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens et estrangiers, se conservant tresbien des choses nuisibles, s'estoit par quelque alteration de sens imprimé en la fantasie une resverie : c'est qu'il pensoit

estre perpetuellement aux theatres à y voir des passetemps, des spectacles et des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fust par les medecins de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les mit en procés pour le restablir en la douceur de ces vaines imaginations :

Pol! me occidistis, amici,
Non servastis, ait; cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.

D'une pareille resverie à celle de Thrasilaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit à croire que tous les navires qui relaschoient du port de Pyrée et y abordoient ne travailloient que pour son service, se resjouyssant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avec feste et contentement. Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu plein de liesse et deschargé de toute sorte de desplaisir. C'est ce que dit ce vers ancien grec, qu'« il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé, »

Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν ἥδιστος βίος.

Et l'Ecclesiaste : « En beaucoup de sagesse beaucoup de desplaisir ; et qui acquiert science s'acquiert du travail et tourment. » Cela mesme à quoy toute la philosophie consent, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toutes sortes de necessitez, qui est de mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter :

Vivere si recte nescis, decede peritis.
Lusisti satis, edisti satis atque bibisti;

Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat et pulset lasciva decentius ætas :

qu'est-ce autre chose qu'une confession de son impuissance et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir et au non estre?

Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse.

C'est ce que disoit Antisthenes, qu'« il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre »; et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus :

De la vertu, ou de mort approcher.

Celuy Sextius duquel Senecque et Plutarque parlent avec si grande recommandation, s'estant jetté, toutes choses laissées, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, voyant le progrez de ses estudes trop tardif et trop long. Il couroit à la mort, au deffaut de la science. Voicy les mots de la loy sur ce subject : « Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peut on sauver à nage hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps. »

Comme la vie se rend par la simplicité plus plai-

sante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme je commençois tantost à dire. Les simples, dit S. Paul, et les ignorans s'eslevent et se saisissent du ciel; et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes infernaux. Je ne m'arreste ny à Valentian, ennemy declaré de la science et des lettres, ny à Licinius, tous deux empereurs romains, qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique; ny à Mahumet, qui a interdict la science à ses hommes. Mais l'exemple de ce grand Lycurgus, et son authorité, doit certes avoir quelque poids, et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable et si long temps fleurissante en vertu et en bon heur, sans aucune institution ny exercice de lettres. Ceux qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres, nous peuvent tesmoigner combien ces nations sans magistrat et sans loy vivent plus legitimement et plus regléement que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix qu'il n'y a d'autres hommes et qu'il n'y a d'actions :

> Di cittatorie piene et di libelli,
> D'esamine et di carte di procure,
> Hanno le mani et il seno, e gran fastelli
> Di chiose, di consigli et di letture :
> Per cui le faculta de poverelli
> Non sono mai nelle città sicure;
> Anno dietro et dinanzi, et d'ambi i lati,
> Notai, procuratori ed advocati.

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, que leurs predecesseurs avoient l'aleine puante à l'ail, et l'estomac musqué de bonne conscience; et

qu'au rebours, ceux de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puans au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme je pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand' faute de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, trainent la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté (qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine) demandent une ame vuide, docile et ne presumant rien de soy.

Les chrestiens ont une particuliere cognoissance combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme. Le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce fut la premiere ruine du genre humain; c'est la voye par où il s'est precipité à la damnation eternelle. L'orgueil est sa perte et sa corruption : c'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voyes communes, qui luy fait embrasser les nouvelletez, et aimer mieux estre chef d'une trouppe errante et desvoyée au sentier de perdition, aymer mieux estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'autruy à la voye batuë et droicturiere. C'est à l'avanture ce que dict ce mot grec ancien, que « la superstition suit l'orgueil et luy obeit comme à son pere » : ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τύφῳ πείθεται.

La saincte Parole declare miserables ceux d'entre nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur dit-elle, qu'as tu à te glorifier? » Et ailleurs : « Dieu a faict l'homme semblable à l'ombre, » de laquelle qui jugera, quand par

l'esloignement de la lumiere elle sera esvanouye? Ce n'est rien à la verité que de nous : il s'en faut tant que nos forces conçoivent la hauteur divine, que des ouvrages de nostre Createur ceux-là portent mieux sa marque, et sont mieux siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable : elle est d'autant plus selon raison qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. Nous disons bien, Puissance, Verité, Justice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand; mais cette chose là, nous ne la voyons aucunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme,

Immortalia mortali sermone notantes.

Ce sont toutes agitations et émotions qui ne peuvent loger en Dieu selon nostre forme; ny nous, l'imaginer selon la sienne : c'est à Dieu seul d'interpreter ses ouvrages et de se cognoistre.

La participation que nous avons à la connoissance de la verité, quelle qu'elle soit, ce n'est pas par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez apris cela par les tesmoins qu'il a choisi du vulgaire, simples et ignorans, pour nous instruire de ses admirables secrets : nostre foy ce n'est pas nostre acquest, c'est un pur present de la liberalité d'autruy. Ce n'est pas par discours ou par nostre entendement que nous avons receu nostre religion, c'est par authorité et

par commandement estranger. La foiblesse de nostre jugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre cler-voyance. C'est par l'entremise de nostre ignorance plus que de nostre science que nous sommes sçavans de divin sçavoir. Ce n'est pas merveille si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette connoissance supernaturelle et celeste : apportons y seulement du nostre l'obeissance et la subjection : car, comme il est escrit : « Je destruiray la sapience des sages, et abbatray la prudence des prudens. Où est le sage? où est l'escrivain? où est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a-il pas abesty la sapience de ce monde? car, puis que le monde n'a poinct cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par la vanité de la predication, sauver les croyans. »

Si me faut-il voir en fin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche, et si cette queste qu'il y a employé depuis tant de siecles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Je croy qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à reconnoistre sa vilité et sa foiblesse. L'ignorance qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmée et averée. Il est advenu aux gens veritablement sçavans ce qui advient aux espics de bled : ils vont s'eslevant et se haussant la teste droite et fiere, tant qu'ils sont vuides ; mais quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et à baisser les cornes. Pareillement, les hommes ayant tout essayé et tout sondé, n'ayant trouvé en tout cet amas de science et provision

de tant de choses diverses rien de massif et de ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presomption et reconneu leur condition naturelle. Le plus sage homme qui fut onques (et qui n'eust autre plus juste occasion d'estre appelé sage que cette sienne sentence), quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit qu'« il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien ». Il verifioit ce qu'on dit, que la plus grande part de ce que nous sçavons est la moindre de celles que nous ignorons; c'est à dire que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Cicero mesme, qui devoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dict que sur sa vieillesse il commença à desestimer les lettres.

J'auroy trop beau jeu si je vouloy considerer l'homme en sa commune façon et en gros, et le pourroy faire pourtant par sa regle propre, qui juge la verité non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Qui vigilans stertit,
Mortua cui vita est prope jam, vivo atque videnti;

qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la plus part de ses facultez naturelles oisives. Je veux prendre l'homme en sa plus haute assiete. Considerons le en ce petit nombre d'hommes excellens et triez qui, ayant esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encore roidie et esguisée par soin, par estude et par art, et l'ont montée au plus haut point où elle puisse atteindre. Ils ont manié leur ame à tout sens et à tout biais, l'ont appuyée et estançonnée de

tout le secours estranger qui luy a esté propre, et enrichie et ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde; c'est en eux que loge la hauteur extreme de l'humaine nature. Ils ont reglé le monde de polices et de loix. Ils l'ont instruict par arts et sciences, et instruict encore, par l'exemple de leurs meurs admirables, en reglement et en droiture. Je ne mettray en compte que ces gens-là, leur tesmoignage et leur experience. Voyons jusques où ils sont allez et à quoy ils se sont resolus. Les maladies et les defauts que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiment bien avouër pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce poinct, ou qu'il dict qu'il l'a trouvée, ou qu'elle ne se peut trouver, ou qu'il en est encore en queste. Toute la philosophie est départie en ces trois genres. Son dessein est de chercher la verité, la science et la certitude. Aristoteles, Epicurus, les stoïciens et autres ont pensé l'avoir trouvée. Ceux-cy ont estably les arts et les sciences que nous avons, et les ont traittées comme notices certaines. Clitomachus, Carneades et les academiciens ont desesperé de leur queste, et jugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens. La fin de ceux-cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance; ce party a eu la plus grande suyte et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho et autres sceptiques ou epechistes disent qu'ils sont encore en cherche de la verité : ceux-cy jugent que ceux qui pensent l'avoir trouvée se trompent infiniement, et qu'il y a encore de la vanité trop hardie en ce second degré qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'establir

la mesure de nostre puissance, de connoistre et juger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable.

Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit
An sciri possit quo se nil scire fatetur.

L'ignorance qui se sçait, qui se juge et qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance : pour l'estre, il faut qu'elle s'ignore soy-mesme : de façon que la profession des pyrrhoniens est de branler, douter et enquerir, ne s'asseurer de rien, ne se respondre de rien. Des trois actions de l'ame, l'imaginative, l'appetitive et la consentante, ils en reçoivent les deux premieres; la derniere, ils la soustiennent et la maintiennent ambigue, sans inclination ny approbation d'une part ou d'autre, tant soit-elle legere. Or cette assiette de leur jugement, droicte et inflexible, recevant tous objects sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses : d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeissance, l'opiniatreté et la pluspart des maux corporels; voire ils s'exemptent par là de la jalousie de leur discipline, car ils debattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revenche à leur dispute : quand ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creut; et cerchent qu'on les contredie,

pour engendrer la dubitation et surceance de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions que pour combatre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un ; ils n'y ont nul chois. Si vous establissez que la nege soit noire, ils argumentent au rebours qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'autre, c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain jugement vous establissez que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez : voire et si par un axiome affirmatif vous asseurez que vous en doutez, ils vous iront debattant que vous n'en doutez pas, ou que vous ne pouvez juger et establir que vous en doutez. Et par cette extremité de doubte, qui se secoue soy-mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doubte et l'ignorance. Pourquoy ne leur sera il permis, disent-ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre jaune, à eux aussi de doubter? Est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambigue? Et où les autres sont portez, ou par la coustume de leur païs, ou par l'institution des parens, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans jugement et sans chois, voire le plus souvant avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hippothequez, asserviz et collez, comme à une prise qu'ils ne peuvent desmordre ; pourquoy à ceux icy ne sera il pareillement concedé de maintenir

leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude? Vaut il pas mieux demeurer en suspens que de s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes? Vaut il pas mieux suspendre sa persuasion que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses? Car prenez le plus fameux party qu'il vous plaira, il ne sera jamais tel et si seur qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combatre cent et cent contraires partis. Vaut il pas mieux se tenir hors de cette meslée? Il vous est permis d'espouser, comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus; et à eux il sera interdit d'en douter? Si c'est un enfant qui juge, il ne sçait que c'est; si c'est un sçavent, il est præoccupé. Ils se sont reservez un merveilleux advantage au combat, s'estant deschargez du soing de se couvrir et de se deffendre. Il ne leur importe qu'on les frappe pourveu qu'ils frappent, et font leurs besongnes de tout. S'ils vainquent, vostre proposition cloche; si vous, la leur. S'ils faillent, ils verifient l'ignorance; si vous faillez, vous la verifiez. S'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesmes. Leurs façons de parler sont: « Je n'establis rien. Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'autre. Je ne le comprens point. Les apparences sont égales par tout. La loy de parler et pour et contre est pareille. » Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est à dire je soutiens, je ne bouge. Voylà leurs refreins, et autres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere et trés-parfaicte surceance de jugement. Ils se servent de leur raison pour

enquerir et pour debatre, mais non pas pour rien arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conçoit le pyrronisme. J'exprime cette fantasie autant que je puis, par ce que plusieurs la trouvent difficile à concevoir; et les autheurs mesmes la representent un peu obscurement et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon. Ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion et contrainte des passions, aux constitutions des loix et des coustumes et à la tradition des arts. Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aucune opination ou jugement: qui fait que je ne puis pas bien assortir à ce discours ce que Laërtius dict de la vie de Pyrro, et à quoy Lucianus, Aulus Gellius et autres semblent s'incliner; car ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le hurt des charretes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline. Il n'a pas voulu se faire pierre ou souche; il a voulu se faire homme vivant, discourant et raisonnant, jouïssant de tous plaisirs et commoditez naturelles, embesoignant et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles. Les privileges fantastiques, imaginaires et faux, que l'homme s'est usurpé, de juger, de connoistre, de sçavoir, d'ordonner, d'establir, il les a de bonne foy renoncez et quittez. Il n'est rien en l'humaine invention où il y ait tant de verisimilitude et d'apparence. Cette-cy presente l'homme nud et vuide,

recognoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'en haut quelque force estrangere, desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger chez soy la divine instruction et creance : aneantissant son jugement pour faire plus de place à la foy; n'establissant aucun dogme contre les loix et observances communes; humble, obeïssant, docile, ennemi juré de hæresie, et s'exemptant par consequant des vaines et irreligieuses opinions introduites par les autres sectes. C'est une carte blanche preparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonçons à nous, mieux nous en valons. « Accepte, dit l'Ecclesiaste, en bonne part les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du jour à la journée; le demeurant est hors de ta connoissance. »

Voylà comment, des trois generales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance; et en celle des dogmatistes, qui est troisiéme, il est aysé à descouvrir que la plus part n'ont pris le visage de l'asseurance que par contenance. Ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude que nous monstrer jusques où ils estoyent allez en cette chasse de la verité. Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions et d'autres creances pour y comparer la sienne, et nous faire voir de combien il est allé plus outre et combien il a approché de plus prés la verisimilitude : car la verité ne se juge point par authorité et tesmoignage d'autruy. Cettuy-cy est le prince des dogmatistes; et si, nous aprenons de luy que le beaucoup sçavoir aporte l'occasion de plus

doubter. On le void à escient (comme pour exemple sur le propos de l'immortalité de l'ame) se couvrir souvant d'obscurité si espesse et inextricable qu'on n'y peut rien choisir de son opinion. C'est par effect un pyrrhonisme qu'il represente soubs la forme de parler qu'il a entreprise. Pourquoi non cettuy-cy seulement, mais la plus part des philosophes ont affecté la difficulté pour en voiler leurs opinions, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subject et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os vain et descharné ? Pourquoy a crainct Epicurus qu'on l'entendit, et Heraclytus en a esté surnommé σκοτεινὸς ? La difficulté est une monoye dequoy l'humaine bestise se paye ayséement :

Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes...
Omnia enim stolidi magis admirantur amantque
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.

Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoyent escrit de la logique, ils l'avoient escrit par jeu et par exercice ; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere. Ce que Chrysippus disoit de la logique, Epicurus l'eust encores dit de la rhetorique et, ce croi-je, de la grammaire ; et Socrates, de toutes les autres sciences, sauf celle qui traite des meurs et de la vie : car la plus part des arts ont esté ainsi mesprisées par le sçavoir mesmes et par la philosophie ; mais ils n'ont pas pensé qu'il fut hors de propos d'exercer leur esprit és choses mesmes où il n'y avoit nulle solidité profitable.

Au demeurant, les uns ont estimé Plato dogmatiste ;

les autres, dubitateur et ne rien establissant; les autres, en certaines choses l'un, et en certaines choses l'autre. Il est ainsi de la plus part des autheurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Zenophanes et autres. Ils ont une forme d'escrire douteuse et irresolue, et un stile enquerant plustost qu'instruisant, encore qu'ils entresement souvent des traits de la forme dogmatiste. Chez qui se peut voir cela plus clairement que chez nostre Plutarque? Combien diversement discourt il de mesme chose! Combien de fois nous presente il deux ou trois causes contraires de mesme subject, et diverses raisons, sans choisir celle que nous avons à suivre! Que signifie ce sien refrein : « En un lieu glissant et coulant suspendons nostre creance? » car, comme dit Euripides,

> Les œuvres de Dieu en diverses
> Façons nous donnent des traverses :

semblable à celuy qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur et forcé de la verité; car au bout de ses discours il venoit à s'escrier : « Non non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien; toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions establir quelle elle est. » Il ne faut pas trouver estrange si gens desesperez de la prise n'ont pas laissé de prendre plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante et agreable, et si plaisante que, parmy les voluptez, les stoïciens defendent aussi celle qui se prend de l'exercitation de l'esprit, et y veulent de la moderation.

Democritus, ayant mangé à sa table des figues qui sentoient au miel, commença soudain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette douceur inusitée; et, pour s'en esclaircir, s'aloit lever de table pour voir l'assiete du lieu où ces figues avoient esté cueillies. Sa chambriere, ayant entendu de luy la cause de ce remuement, luy dit en riant qu'il ne se penast plus pour cela, car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita et se mit en cholere dequoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobé matiere à sa curiosité : « Va, luy dit-il, tu m'as fait desplaisir; je ne lairray pas pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle. » Cette histoire d'un fameux et grand philosophe nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuite des choses, de l'aquet desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce dequoy il estoit en doute, pour ne perdre le plaisir de le chercher; comme l'autre qui ne vouloit pas que son medecin luy ostat l'alteration de la fievre, pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. Voylà comme ils disent : « La consideration de la nature est une pasture propre à nos espris; elle nous esleve et enfle, nous fait desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des superieures et celestes; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tresplaisante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence et crainte d'en juger. » Ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladive curiosité se voit plus expressement encores en cet autre exemple qu'ils ont

par honneur si souvant en la bouche. Eudoxus souhetoit et prioit les dieux qu'il peut une fois voir le soleil de prés, comprendre sa forme, sa grandeur et sa beauté, à peine d'en estre brulé soudainement, comme fut Phaëton. Il veut, au pris de sa vie, acquerir une science de laquelle l'usage et possession luy soit quand et quand ostée, et, pour cette soudaine et momentanée cognoissance, perdre toutes autres cognoissances qu'il a et qu'il peut acquerir par aprés.

Je ne me persuade pas aysément qu'Epicurus, Platon et Pythagoras nous ayent donné pour argent contant leurs Atomes, leurs Idées et leurs Nombres : ils estoient trop cler-voyans pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debatable. Mais, en cette obscurité et ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere, et ont esbatu leur ame à trouver des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence. Un ancien à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son jugement il ne tenoit pas grand compte, respondit que cela c'estoit vraymant philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses, ils les ont escrites pour l'utilité publique, comme les religions : car il n'est pas deffendu de faire nostre profit de la mensonge mesme, s'il est besoing; et a esté raisonnable, pour cette consideration, que plusieurs opinions qui estoyent sans apparence, ils n'ayent voulu les espelucher au vif, pour n'engendrer du trouble en l'obeïssance des loix et coustumes de

leur pays. Il y a d'autres subjects qu'ils ont belutez, qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant à y donner quelque visage, à tort ou à droit : car, n'ayans rien trouvé de si occulte dequoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures vaines et foibles, non qu'ils les prinsent eux mesmes pour fondement, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude.

Et si on ne le prenoit ainsi, comme couvririons nous une si grande inconstance, varieté et vanité d'opinions que nous voyons avoir esté produites par ces ames excellentes et admirables? Car, pour exemple, qu'est-il plus vain que de vouloir regler Dieu et le monde à nostre capacité et à nos loix, et nous servir aux despens de la Divinité de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition? et, par ce que nous ne pouvons estendre nostre veuë jusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption et à nos miseres? De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vray-semblance et plus d'excuse, qui reconnoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient soubs quelque visage et en quelque maniere que ce fut. Car les deitez, ausquelles l'homme, de sa propre invention, a voulu donner une forme, elles sont injurieuses, pleines d'erreur et d'impieté. Voylà pourquoi de toutes les religions que saint Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoyent

desdiée à une « Divinité cachée et inconnue » luy sembla la plus excusable. De celles ausquelles on a donné quelque corps, comme la necessité l'a requis pour la conception du peuple parmy cette cecité universelle, je me fusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoroient le soleil,

La lumiere commune,
L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du soleil sont ses yeux radieux,
Qui donnent vie à tous, nous maintiennent et gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons;
Qui remplit l'univers de ses vertus connues;
Qui d'un traict de ses yeux nous dissipe les nues :
L'esprit, l'ame du monde, ardant et flamboyant,
En la course d'un jour tout le ciel tournoyant,
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond et ferme;
Lequel tient dessoubs luy tout le monde pour terme;
En repos sans repos, oysif, et sans sejour;
Fils aisné de nature et le pere du jour :

d'autant qu'outre cette sienne grandeur et beauté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloignée de nous, et par ce moyen si peu connuë, qu'ils estoient excusables d'en entrer en admiration et espouvantement.

Les choses les plus ignorées sont plus propres à estre deifiées : car d'adorer celles de nostre sorte, maladifves, corruptibles et mortelles, comme faisoit toute l'ancienneté des hommes, qu'elle avoit veu vivre et mourir, et agiter de toutes nos passions, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. J'eusse encore plustost suivy ceux

qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins connu, et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes-là et leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'avoir faict des dieux de nostre condition, de laquelle nous devons connoistre la foiblesse et l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parentelles, l'amour et la jalousie, nos membres et nos os, nos fievres et nos plaisirs, il faut que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain :

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero quæ sint indigna videri;

comme d'avoir attribué la divinité à la peur, à la fievre et à la fortune, et autres accidens de nostre vie fresle et caduque :

Quid juvat hoc, templis nostros inducere mores?
O curvæ in terris animæ et cælestium inanes!

Puis que l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieux faict, dict Cicero, de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas, que d'envoyer là haut sa corruption et sa misere; mais, à le bien prendre, il a faict en plusieurs façons et l'un et l'autre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes espeluchent la hierarchie de leurs dieux et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, je ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous des-

chiffre le vergier de Pluton et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encore aprés la ruine et aneantissement de nos corps, et les accommode au sens et ressentiment que nous avons en cette vie :

Secreti celant calles, et myrtea circum
Sylva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt;

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierrerie, garny de garses d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers; je voy bien que ce sont des moqueurs qui s'accommodent à nostre goust et à nostre bestise, pour nous emmieler et attirer par ces opinions et esperances, qui sont selon nostre portée et selon nostre sens corporel et terrestre.

Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes et hautaines, et si grande accointance à la Divinité, que le surnom luy en est trés-justement demeuré, ait estimé que l'homme, cette vile creature, eut rien en luy accommodable et applicable à cette incomprehensible puissance? et qu'il ait creu que nos prises foibles et lâches fussent capables, ny la force de nostre goust assez ferme, pour participer à la beatitude ou peine eternelle? Il faudroit luy dire de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont du goust de ceux que j'ay senti çà bas, cela n'a rien de commun avec l'infinité. Quand tous mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peut desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peut, nous sçavons la foiblesse et incapacité de ses forces; cela, ce

ne seroit encores rien. S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin; si cela n'est tout autre que ce que je sens et ce qui peut appartenir à cette nostre condition presente, il ne peut estre mis en compte. La reconnoissance de nos parens, de nos enfans et de nos amis, si elle nous peut toucher et chatouiller en l'autre monde, si nous sommes capables d'une telle sorte de plaisir, nous sommes encore dans les commoditez mortelles et finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes et divines promesses, si nous les pouvons concevoir : pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles. Œuil ne sçauroit voir, dict sainct Paul, et ne peut monter en cœur d'homme l'heur que Dieu a preparé aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doit estre d'un si extreme changement et si universel, que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous :

Hector erat tunc cum bello certabat; at ille,
Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo;

ce sera quelque autre chose qui recevra ces recompenses.

Quod mutatur... dissolvitur, interit ergo;
Trajiciuntur enim partes atque ordine migrant.

Car, en la metempsicose de Pythagoras et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lyon, dans lequel est l'amé de Cæsar, espouse les passions qui touchoient Cæsar et qu'il souffre pour

luy? et qu'és mutations qui se font des corps des animaux en autres de mesme espece, les nouveaux venus ne soient autres que leurs predecesseurs? Des cendres d'un phœnix s'engendre, dit-on, un ver, et puis un autre phœnix; ce second phœnix, qui peut imaginer qu'il ne soit autre que le premier? Les vers qui font nostre soye, on les void comme mourir et assecher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé une fois d'estre n'est plus :

Nec, si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel cum sit repetentia nostra.

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de jouyr des recompenses de l'autre vie, tu nous dis chose qui a encore aussi peu d'apparence :

Scilicet, avolsus radicibus, ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto.

Car, à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par consequent, à qui touchera cette jouyssance; car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separation c'est la mort et ruyne de l'estre de l'homme :

Inter enim jacta est vitai pausa, vageque
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.

Nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers luy rongent ses membres dequoy il vivoit, et que la terre les consomme :

Et nihil hoc ad nos, qui coitu conjugioque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti.

D'avantage, sur quel fondement de leur justice peuvent les dieux reconnoistre et recompenser à l'homme, aprés sa mort, ses operations bonnes et vertueuses, puis que ce sont eux mesmes qui les ont acheminées et produites en luy? Et pourquoy s'offencent-ils et vengent sur nous les actions vitieuses, puis qu'ils nous ont eux-mesmes produicts en cette condition fautiere, et que d'un seul clin de leur volonté ils nous peuvent empescher de faillir? Epicurus opposeroit-il pas cela à Platon avec grand' apparence de l'humaine raison? Elle ne fait que fourvoyer par tout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus evidamment que nous? Car encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la Verité qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracée et battuë par l'Eglise, comme tout aussi tost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flotant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans arrest. Aussi tost qu'elle pert ce grand et commun chemin, elle va se divisant et se dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peut estre que ce qu'il est, ny imaginer

que selon sa portée. C'est plus grande presomption, dict Plutarque, à ceux qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy-dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique vouloir juger de ceux qui chantent, ou à un homme qui ne fut jamais au camp vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre par quelque legere conjecture les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'ancienneté pensa, ce croy-je, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez et estrener de ses belles humeurs, luy offrant de nos viandes à manger, de nos vestemens à se couvrir et maisons à loger, la flatant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et par le plaisir d'une sanguinaire vengeance, tesmoin cette opinion si receuë des sacrifices, et que Dieu eust plaisir au meurtre et au tourment des choses par luy faites, conservées et creées, et qu'il se peut réjoüir par le sang des ames innocentes, non seulement des animaux, qui n'en peuvent mez, ains des hommes; ainsi que plusieurs nations, et entre autres la nostre, avoient en usage ordinaire; et croy qu'il n'en est aucune exempte d'en avoir faict quelque essay :

Sulmone creatos
Quattuor hic juvenes, totidem quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris.

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne; et qui n'en avoit point en achetoit, estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à ce sacrifice avec

contenance gaye et contente. C'estoit une estrange fantasie de vouloir contenter et plaire à la justice divine par nostre tourment et nostre peine, comme les Lacedemoniens, qui caressoient leur Diane par le tourment des enfans qu'ils faisoient foiter devant son autel, souvent jusques à la mort. C'estoit une humeur farouche de vouloir gratifier l'ouvrier par la ruyne de son ouvrage, et l'architecte de la subversion de son bastiment, et de vouloir garentir la peine deue aux coulpables par la punition des innocens; et que la poure Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son sacrifice, deschargeast envers Dieu l'armée grecque des offences qu'elle avoit commises :

Et casta inceste, nubendi tempore in ipso,
Hostia concideret mactatu mœsta parentis;

et que Decius, pour acquerir la bonne grace des dieux envers les affaires romaines, se bruslast tout vif en holocauste à Saturne, entre les deux armées. Joint que ce n'est pas au criminel de se faire foiter à sa mesure et à son heure : c'est au juge, qui ne met en compte de chastiement que la peine qu'il ordonne. Et fut ridicule l'humeur de Policrates, tyran de Samos, lequel, pour interrompre le cours de son continuel bon heur et le compenser, alla jetter en mer le plus cher et precieux joyeau qu'il eust, estimant que, par ce malheur aposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la fortune. Et puis l'offence consiste en la volonté, non aux espaules et au gosier. Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects :

Sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta.

Or rien du nostre ne se peut apparier ou raporter en quelque façon que ce soit à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance et bonté, comment peut elle souffrir quelque correspondance et similitude à une si vile chose et si abjecte que nous sommes, sans un extreme interest et dechet de sa divine grandeur? Toutesfois nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegée par nos raisons (j'appelle raison nos resveries et nos songes, avec la dispense de la philosophie, qui dit le fol mesme et le meschant forcener par raison, mais que c'est une raison de particuliere forme); nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a fait et nous et nostre cognoissance. Par ce que rien ne se fait de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoy! Dieu nous a-il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance? S'est-il obligé à n'outrepasser les bornes de nostre science? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effets: penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a peu et qu'il ait employé toutes ses formes et toutes ses idées en cet ouvrage? Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois: sa divinité a une jurisdiction infinie au delà; cette piece n'est rien au pris du tout:

Omnia cum cœlo terraque marique
Nil sunt ad summam summaï totius omnem:

c'est une loy municipalle que tu allegues, tu ne sçays pas quelle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es subjet, mais non pas luy; il n'est pas ton confraire, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aucunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaler à ta petitesse, ny pour te donner le contrerolle de son pouvoir. Le corps humain ne peut voler aux nues, c'est pour toy; le soleil bransle sans sejour sa course ordinaire; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre; l'eau est instable et sans fermeté; un mur est, sans froissure, impenetrable à un corps solide; l'homme ne peut conserver sa vie dans les flammes; il ne peut estre et au ciel et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement. C'est pour toy qu'il a faict ces regles; c'est toy qu'elles attachent. Il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il restreint ses forces à certaine mesure? En faveur de qui auroit il renoncé son privilege? Ta raison n'a en aucune autre chose plus de verisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes :

Terramque, et solem, lunam, mare, cætera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali.

Les plus fameux et nobles esprits du temps passé l'ont creue, et aucuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine. D'autant qu'en ce bastiment que nous voyons, il n'y a rien seul et un,

Cum in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat;

et que toutes les especes sont multipliées en quelque nombre; par où il semble n'estre pas vray-semblable que Dieu ait faict ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette forme ait esté toute employée en ce seul individu :

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est avido complexu quem tenet æther :

notamment si c'est un animant, comme ses mouvemens et actions le rendent plus croyable.

Or, s'il y a plusieurs mondes, comme Platon, Epicurus et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cettuy cy touchent les autres? Ils ont à l'avanture autre visage et autre police. Nous voyons en ce monde une infinie dissemblance et varieté, pour la seule distance des lieux : ny le bled, ny le vin, ny aucun de nos animaux n'est cogneu en ce nouveau coin du monde que nos peres ont descouvert; tout y est autre. Et qui en voudra croire Pline, il y a des especes d'hommes en certains endroits de la terre qui ont fort peu de ressemblance à la nostre; et y a des formes mestisses et ambigues entre l'humaine nature et la brutale. Il y a des contrées où les hommes naissent sans teste, portant les yeux et la bouche en la poitrine; où ils sont tous androgynes; où ils marchent de quattre pates; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre; où ils sont moitié poisson par embas et vivent en l'eau; où les femmes s'accouchent à cinq ans et n'en vivent que huict; où ils

ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peut mordre et rebouche contre; où les hommes sont sans barbe; quoy, ceux qui naturellement se changent en loups et puis encore en hommes? Et s'il est ainsi, comme dict Plutarque, que en quelque endroit des Indes il y aye des hommes sans bouche, se nourrissans de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions fauces? Il n'est plus risible, ny à l'avanture capable de raison et de societé : l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroyent pour la plus part hors de propos.

Davantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance, qui combatent ces belles regles que nous avons taillées et prescrites à nature? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature? combien trouvons nous de proprietez ocultes et de quint'essences? car, à ce que je puis comprendre, aller selon nature, pour nous, ce n'est autre chose qu'aller selon nostre intelligence, autant qu'elle peut suyvre et autant que nous y voyons : ce qui est audelà est monstrueux et desordonné. Or, à ce conte, aux plus avisez et aux plus habilles tout sera donc monstrueux : car à ceux là la raison humaine a persuadé qu'elle n'avoit ny force ny cognoissance, ny pied, ny fondement quelconque, non pas seulement pour assurer si nous vivons : tesmoin Euripides, qui dit estre en doute si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie :

Τίς δ'οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ' ὃ κέκληται θανεῖν,
Τὸ ζῆν δὲ θνήσκειν ἐστι;

et non sans apparence : car pourquoy prenons nous titre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise dans le cours infini d'une nuict eternelle, et une interruption momentanée de nostre perpetuelle et naturelle condition ? D'autres jurent qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge ; d'autres, qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Je ne sçay si la doctrine ecclesiastique en juge autrement, et me soubs-mets en tout et par tout à son ordonnance, mais il m'a tousjours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverance : « Dieu ne peut mourir, Dieu ne se peut desdire, Dieu ne peut faire cecy ou cela. » Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs les loix de nostre parolle. Et l'apparance qui s'offre à nous en ces propositions, il la faudroit representer plus reveramment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defauts, comme le reste. La plus part des occasions des troubles du monde sont grammairiennes. Nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix ; et la plus part des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes. Combien de querelles et combien importantes a produit au monde le doubte du sens de cette syllabe, *Hoc !* Prenons la clause que la logique mesmes nous presentera pour la plus claire : si vous dictes, « Il faict beau temps, » et que vous dictes verité, il fait donc beau temps. Voylà pas une forme de parler certaine ? encore nous trompera elle : qu'il soit ainsi, suyvons l'exemple. Si vous dictes, « Je ments, » et que vous

dictes vray, vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy, sont pareilles à l'autre; toutes fois nous voylà embourbez. Je voy les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en nulle maniere de parler; car il leur faudroit un nouveau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies : de façon que, quand ils disent : « Je doubte », on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouër qu'aumoins sçavent ils cela, qu'ils doubtent. Ainsin on les a contraints de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : que, quand ils prononcent : « J'ignore », ou : « Je doubte », ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme, quant et quant le reste, ny plus ne moins que la rubarbe qui pousse hors les mauvaises humeurs et s'emporte hors quant et quant elle mesmes. Cette fantasie est plus seurement conceuë par interrogation : QUE SÇAY-JE ? voylà comme je la porte à la devise d'une balance.

Voyez comment on se prevaut de cette sorte de parler pleine d'irreverence. Aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destroussément qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. Et ce moqueur de Pline, comment il en fait son profit ! « Au moins, dit-il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il voit Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peut tuer quand il le voudroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en

nostre condition; il ne peut faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celuy qui a vescu n'ait point vescu, celuy qui a eu des honneurs ne les ait point eus, n'ayant autre droit sur le passé que de l'oubliance. Et afin que cette societé de l'homme à Dieu s'acouple encore par des exemples plaisans, il ne peut faire que deux fois dix ne soyent vingt. » Voylà ce qu'il dict, et qu'il me semble qu'un chrestien devroit eviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recerchent cette fole fierté de langage pour ramener Dieu à leur mesure :

Cras vel atra
Nube polum Pater occupato,
Vel sole puro; non tamen irritum
Quodcumque retro est efficiet, neque
Diffinget infectumque reddet
Quod fugiens semel hora vexit.

Quand nous disons que l'infinité des siecles tant passez qu'avenir n'est à Dieu qu'un instant; que sa bonté, sapience, puissance, sont mesme chose avecques son essence, nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende point. Et toutesfois nostre outrecuidance veut faire passer la Divinité par nostre estamine; et de là s'engendrent toutes les resveries et erreurs desquelles le monde se trouve saisi, ramenant et poisant à sa balance chose si esloignée de sa suffisance. Les stoïciens par là ont attaché Dieu à la destinée (à la mienne volonté, qu'aucuns du surnom de chrestiens ne le facent pas encore!) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la necessité. Cette fierté

de vouloir descouvrir Dieu par nos yeux et mesurer à nostre mesure a faict qu'un grand personnage des nostres a attribué à la Divinité une forme corporelle; et est cause de ce qui nous advient tous les jours d'attribuer à Dieu les evenemens d'importance, d'une particuliere assignation : parce qu'ils nous poisent, il nous semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus entier qu'aux evenemens qui nous sont legiers ou d'une suite ordinaire. « Les hommes, dict sainct Paul, sont devenus fols, cuidans estre sages, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible en l'image de l'homme corruptible.

Voyez un peu ce bastelage des deifications anciennes. Aprés la grande et noble pompe de l'enterrement, comme le feu venoit à prendre au haut de la pyramide et saisir le lict du trespassé, ils laissoyent en mesme temps eschaper un aigle, lequel, s'en volant à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en paradis. Nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme de Faustine, où cet aigle est representé emportant à la chevremorte vers le ciel ces ames deifiées. C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions,

Quod finxere timent,

comme les enfans qui s'effrayent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compaignon. Auguste eust plus de temples que Juppiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaicts qu'ils avoyent

receuz d'Agesilaus, luy vindrent dire qu'ils l'avoyent canonisé : « Vostre nation, fit-il, a elle ce pouvoir de faire Dieu qui bon luy semble? Faictes en, pour voir, l'un d'entre vous, et puis je vous diray grandmercy de vostre offre. » Voicy des arguments de l'escole mesme de la philosophie,

Nosse cui Divos et cœli numina soli,
Aut soli nescire, datum :

« Si Dieu est, il est animal; s'il est animal, il a sens; et s'il a sens, il est subject à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequant sans action ; et s'il a corps, il est perissable. » Voylà pas triomfé! « Nous avons besoing de nourriture, aussi ont donc les dieux, et se paissent des vapeurs de ça bas. Nous avons vie, mouvement, raison et liberté, et cognoissons la bonté, la charité et la justice: ces qualitez sont donc en Dieu. » Somme que le bastiment, et le desbastiment de la Divinité, se forge par l'homme selon la relation à soy. Quel patron et quel modele! Estirons, eslevons et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira; enfle toy, pauvre homme, et encore, et encore, et encore;

Non, si te ruperis, inquit.

Es choses naturelles, les effects ne raportent qu'à demy leurs causes. Quoy cette-cy? elle est au-dessus de l'ordre de nature, sa condition est trop hautaine, trop esloignée et trop maistresse, pour que noz conclusions l'atachent et la garrotent. Ce n'est pas par

nous qu'on y arrive, cette route est trop basse et trop vile. Nous ne sommes non plus prés du ciel sur le mont Senis qu'au fons de la mer : consultez en pour voir avec vostre astrolabe. Ils ramenent Dieu jusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations. Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Romme, pensant coucher avec le dieu Serapis, se trouva entre les bras d'un sien amoureux, par le maquerelage des prêtres de ce temple.

Il nous faut noter qu'à chaque chose il n'est rien plus cher et plus noble que son estre, et que chacune raporte les qualitez de toutes autres choses à ses propres qualitez ; lesquelles nous pouvons bien estendre et racourcir, mais c'est tout : car, hors de ce raport et de ce principe, nostre imagination ne peut aller, ne peut rien diviner autre, et est impossible qu'elle s'estende au delà. Pourtant disoit plaisamment Xenophanes que, si les animaux se forgent des dieux, comme il est vray-semblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eux, et se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira un oison ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regardent : la terre me sert à marcher, le soleil à m'esclairer, les estoiles à m'inspirer leurs influances ; j'ay telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voute regarde si favorablement que moy ; je suis le mignon de nature. Est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert? c'est pour moy qu'il faict et semer et moudre ; s'il me mange, aussi faict il bien l'homme son compaignon, et si fay je moy les vers qui le tuent et qui le

mangent. » Autant en diroit une grue, et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol et la possession de cette belle et noble region.

Or donc, par ce mesme trein, pour nous sont les destinées, pour nous le monde; il luit, il tonne pour nous, et le createur et les creatures, tout est pour nous : c'est le but et le point où vise l'université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme; elle n'attribue autre consultation et autre vacation aux dieux. Les voylà contre nous en guerre :

Domitosque Herculea manu
Telluris juvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris.

Les voicy partisans de noz troubles :

Neptunus muros magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque a sedibus urbem
Eruit. Hic Juno Scæas sævissima portas
Prima tenet.

Leurs puissances sont retranchées selon nostre necessité : qui guerit les chevaux, qui les hommes, qui la teigne, qui la tous; qui faict naistre les raisins, qui les aulx; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise; qui a sa province en oriant et son credit, qui en ponant :

Hic illius arma,
Hic currus fuit;

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession. Il en est de si chetifs et populaires (car le nombre s'en monte jusques à trante six mille), qu'il en faut entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers et leurs titres. Il en est de vieux et cassez, il en est de jeunes et fleurissans, et en est de mortels : car Chrysippus estimoit qu'en la derniere conflagration du monde tous les dieux auroyent à finir, sauf Juppiter.

Les yeux humains ne peuvent apercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le soleil, que vous respondra elle, sinon de fer et de pierre, ou autre estoffe de son visage? Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les autres en verité et certitude: « Le soleil, dict-il, est un dieu de fer enflammé. » Voylà pas une belle imagination, produicte de l'inevitable necessité des demonstrations geometriques! non pourtant si inevitable, que Poliænus, qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prises à mespris, comme plaines de fauceté et de vanité apparente, aprés qu'il eust gousté les doux fruicts des jardins poltronesques d'Epicurus. Voyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. N'est-ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peut atteindre, leur aller forgeant un autre corps, et prestant une forme fauce de notre invention; comme il se void au mouvement des planettes, auquel d'autant que nostre esprit ne peut atteindre, ny imaginer sa naturelle con-

duite, nous leur prestons du nostre des ressors materiels, lourds et corporels :

Temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.

Vous diriez que nous avons eu des cochers et des charpentiers, qui sont allez dresser là haut des engins à divers mouvemens :

Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
Bigas acceptat.

Ce sont tous songes.

Que ne plaist-il un jour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire voir au propre les ressorts et la conduicte de si grands mouvements? ô Dieu! quels abus, quels mescontes, nous trouverions en nostre pauvre science! Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire où les leurs naturelles leur manquent, et au lieu de leur vray teint en forgent un de quelque matiere estrangere; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton, et au veu et sceu d'un chacun s'embellissent d'une beauté fauce et empruntée : ainsi faict la science; et nostre droict mesme a, dict-on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa justice. Elle nous donne en payement et en presupposition les choses qu'elle mesmes nous aprend estre inventées : car ces epicycles excentriques, concentriques, dequoy

l'astrologie s'aide à conduire le bransle de ses estoilles, elle nous les donne pour le mieux qu'elle ait sceu inventer en ce sujet; comme aussi en la pluspart du reste la philosophie nous presente non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de lustre.

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoye ses cordages, ses engins et ses rouës. Considerons un peu ce qu'elle dit de nous mesmes et de nostre contexture: il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là raison de l'appeller le Petit Monde, tant ils ont employé de pieces et de visages à le maçonner et bastir. Pour accommoder les mouvemens qu'ils voyent en l'homme, les diverses operations et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont-ils divisé nostre ame? en combien de sieges logée? à combien d'ordres et estages ont-ils départy ce pauvre homme, outre les naturels et perceptibles? et à combien d'offices et de vacations? Ils en font une chose publique imaginaire. C'est un subject qu'ils tiennent et qu'ils manient : on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler et estoffer, chacun à sa fantasie; et si ne le possedent pas encore. Non seulement en verité, mais en songe mesmes, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y trouve quelque cadence ou quelque son qui eschappe à leur architecture, toute monstrueuse qu'elle est, et rapiecée de mille lopins faux et fantastiques.

Je sçay bon gré à la garse milesienne qui, voyant le

philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voute celeste, et tenir tousjours les yeux eslevez contremont, luy mit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues quand il auroit prouveu à celles qui estoient à ses pieds. Elle luy conseilloit certes bien de regarder plustost à soy qu'au ciel; mais nostre condition porte que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloignée de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres.

Ces gens icy, qui trouvent les raisons de Sebond trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout,

Quæ mare compescant causæ; quid temperet annum;
Stellæ sponte sua jussæve vagentur et errent;
Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem;
Quid velit et possit rerum concordia discors;

n'ont ils pas quelquesfois sondé parmy leurs livres les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre? Nous voyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut; qu'aucunes parties se branslent d'elles mesmes sans nostre congé, et que d'autres nous les agitons par nostre ordonnance; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine autre la palleur; telle imagination agit en la rate seulement, telle autre au cerveau; l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer; telle autre transit et estonne tous nos sens, et arreste le mouvement de nos membres. Mais comme une impression spirituelle face une telle faucée dans un subject

massif et solide, et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, jamais homme ne l'a sceu, comme dict Salomon. Et si ne le met on pas pourtant en doute, car la plus part des opinions des hommes sont receues à la suitte des creances anciennes, par authorité et à credit,comme si c'estoit religion et loy. On reçoit comme un jargon ce qui en est communement tenu; on reçoit cette verité avec tout son bastiment et attelage d'argumens et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne juge plus. Au contraire, chacun à qui mieux mieux va plastrant et confortant cette creance, receue de tout ce que peut sa raison, qui est un util soupple, contournable, et accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde et se confit en fadesse et en mensonge. Ce qui fait qu'on ne doute de guere de choses, c'est que les communes opinions on ne les essaye jamais; on n'en sonde point le pied, où gist la faute et la foiblesse: on ne se debat que sur les branches : on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin entendu. On ne demande pas si Galen a rien dit qui vaille, mais s'il a dit ainsin ou autrement.

Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contrainte de la liberté de nos jugements, et cette tyrannie de nos creances, s'estandit jusques aux escholes et aux arts. Le dieu de la science scholastique, c'est Aristote; c'est religion de debatre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte. Sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est à l'avanture autant vaine qu'une autre. Je ne sçay pas pourquoy je n'acceptasse autant volontiers, ou les idées de Platon, ou

les atomes d'Epicurus, ou le plain et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes, ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'Un de Musæus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute autre opinion de cette confusion infinie d'advis et de sentences que produit cette belle raison humaine par sa certitude et clair-voyance en tout ce dequoy elle se mesle, comme je feroy l'opinion d'Aristote sur ce subject des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme et privation. Car qu'est il plus vain que de faire la vanité et inanité mesme cause de la production des choses? La privation, c'est une negative; de quelle humeur en a-il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'auseroit esbranler aux escholes que pour l'exercice de la logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute, mais pour defendre Aristote des objections estrangeres : son authorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aisé, sur des fondemens avouez, de bastir ce qu'on veut : car, selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduit ayséement, sans se démentir. Par cette voye nous trouvons nostre raison bien fondée, et discourons à boule veue : car nos maistres præoccupent et gaignent avant main autant de lieu en nostre creance qu'il leur en faut pour conclurre aprés ce qu'ils

veulent, à la mode des geometriens, par leurs demandes avouées; le consentement et approbation que nous leur prestons leur donnant dequoy nous trainer à gauche et à dextre, et nous pyroueter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre Dieu : il prendra le plant de ses fondemens si ample et si aisé que par iceux il nous pourra monter, s'il veut, jusques aux nuës. En cette pratique et negotiation de science, nous avons pris pour argent contant le mot de Pythagoras, que « chaque expert doit estre creu en son art. » Le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots; le rhetoricien emprunte du dialecticien les lieux des arguments; le poete, du musicien les mesures; le geometrien, de l'arithmeticien les proportions; les metaphysiciens prennent pour fondement les conjectures de la physique: car chasque science a ses principes presupposez, par où le jugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à choquer cette barriere en laquelle gist la principale foiblesse et fauceté, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, qu' « il ne faut pas debattre contre ceux qui nient les principes. » Or n'y peut-il avoir des principes aux hommes, si la Divinité ne les leur a revelez : de tout le demeurant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fumée. A ceux qui combatent par presupposition, il leur faut presupposer, au contraire, le mesme axiome dequoy on debat: car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'authorité que l'autre, si la raison n'en faict la difference. Ainsin il les faut toutes mettre à la balance; et premierement les generalles, et

celles qui nous tyrannisent. Il faut sçavoir si le feu est chaut, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quand à ces responces dequoy il se faict des contes anciens : comme à celuy qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dict qu'il se jettast dans le feu; à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en mit dans le sein; elles sont trés-indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevans les apparences estrangeres selon qu'elles se presentent à nous par nos sens, et nous eussent laissé aller aprés nos appetits simples et reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi; mais c'est d'eux que nous avons appris de nous rendre juges du monde; c'est d'eux que nous tenons cette creance, que la raison humaine est contrerolleuse generalle de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voute celeste, qui embrasse tout, qui peut tout, sans laquelle rien ne se sçait, rien ne se connoit, rien ne se void. Cette response seroit bonne parmy les Cannibales, qui goustent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible sans les preceptes d'Aristote, et sans la connoissance du nom de la physique. Cette response vaudroit mieux à l'adventure et auroit plus de fermeté que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention. De cette-cy seroient capables avec nous tous les animaux et tout ce où le commandement est encore pur et simple de la loy naturelle; mais eux, ils y ont renoncé. Il ne faut pas qu'ils me dient : « Il est vray, car vous le voyez et sentez ainsin » : il faut qu'ils me dient si ce que je pense sentir, je

le sens pourtant en effect; et si je le sens, qu'ils me dient aprés pourquoy je le sens, et comment, et quoy; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenans et aboutissans de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit et de celuy qui souffre; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'essais; mais certes c'est une touche pleine de faucceté, d'erreur, de foiblesse et defaillance.

Par où la voulons nous premierement esprouver? sera-ce pas par elle mesme? s'il ne la faut croire parlant de soy, à peine sera-elle propre à juger des choses estrangeres. Si elle connoit quelque chose, au moins sera-ce son estre et son domicile. Elle est en l'ame, et partie ou effect d'icelle : car la vraye raison et essentielle, de qui nous desrobons le nom à fauces enseignes, elle loge dans le sein de Dieu; c'est là son giste et sa retraite, c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire voir quelque rayon, comme Pallas saillit de la teste de son pere, pour se communiquer au monde :

Or voyons ce que l'humaine raison nous a appris de soy et de l'ame :

Ignoratur enim quæ sit natura animaï:
Nata sit, an contra nascentibus insinuetur;
Et simul intereat nobiscum morte dirempta;
An tenebras Orci visat vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se :

à Crates et Dicæarchus, qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbranloit ainsi d'un mouve-

ment naturel; à Platon, que c'estoit une substance se mouvant de soy-mesme; à Thales, une nature sans repos; à Asclepiades, une exercitation des sens; à Hesiodus et Anaximander, chose composée de terre et d'eau; à Parmenides, de terre et de feu; à Empedocles, de sang,

Sanguineam vomit ille animam;

à Possidonius, Cleantes et Galen, une chaleur ou complexion chaleureuse,

Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo;

à Hypocrates, un esprit espandu par le corps; à Varro, un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur et espandu par tout le corps; à Zeno, la quint'-essence des quatre elemens; à Heraclides Ponticus, la lumiere; à Xenocrates et aux Ægyptiens, un nombre mobile; aux Chaldées, une vertu sans forme determinée,

Habitum quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Græci quam dicunt;

n'oublions pas Aristote, ce qui naturellement fait mouvoir le corps, qu'il nomme entelechie, d'une autant froide invention que nulle autre, car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remerque seulement l'effect. Plusieurs autres plus sages parmy les dogmatistes, comme Cicero, Seneca, Lactance, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas. Je connoy par moy, dict S. Bernard,

combien Dieu est incomprehensible, puis que les pieces de mon estre propre, je ne les puis comprendre.

Il n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hipocrates et Hierophilus la mettent au ventricule du cerveau; Democritus et Aristote, par tout le corps,

> *Ut bona sæpe valetudo cum dicitur esse*
> *Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis;*

Epicurus, en l'estomac :

> *Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circum*
> *Lætitiæ mulcent;*

les stoïciens, autour et dedans le cœur; Erasistratus, joignant la membrane de l'epicrane; Empedocles, au sang; comme aussi Moyse, qui fut la cause pourquoy il defendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est jointe : Galen a pensé que chaque partie du corps ait son ame; Strato l'a logée entre les deux sourcils. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les autres de sa secte, n'est pas pour estre oubliée : c'est par ce, dit-il, que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomac; et quand nous voulons prononcer Ἐγὼ, qui signifie, en grec, Moy, nous baissons vers l'estomac la machouere d'embas. Ce lieu ne se doit pas passer sans remerquer la vanité d'un si grand personnage; car outre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infinimant legieres, la derniere ne preuve que aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroit là.

Il n'est jugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Voylà Platon qui definit l'homme « un animal à deux pieds, sans plume, » fournissant à ceux qui avoient envie de se moquer de luy une plaisante occasion de ce faire : car, ayans plumé un chapon vif, ils l'aloient nommant « l'homme de Platon. » Et quoy les epicuriens ! de quelle simplicité estoyent ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoyent estre des corps ayants quelque pesanteur et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde : jusques à ce qu'ils fussent avisez par leurs adversaires, que par cette description il n'estoit pas possible qu'elles se joignissent et se prinsent l'une à l'autre, leur cheute estant ainsi droite et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes parallelles ? Parquoy, pour couvrir cette faute, il fut force qu'ils y adjoutassent depuis un mouvement de costé, fortuite, et qu'ils fournissent encore à leurs atomes des formes courbes et crochues, pour les rendre aptes à s'atacher et se coudre. Il se void plusieurs pareils exemples, non d'argumens faux seulement, mais ineptes, ne se tenans point, et accusans leurs autheurs non tant d'ignorance que d'imprudence, és reproches que les philosophes se font les uns aux autres sur les dissentions de leurs opinions et de leurs sectes, comme il s'en voit infinis chez Plutarque contre les epicuriens et stoïciens, et en Seneque contre les peripateticiens. Jugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puis qu'en ces grands personnages, et qui ont porté si haut l'humaine suffisance, il s'y trouve des deffauts si apparens et si grossiers.

Moy, j'ayme mieux croire qu'ils ont traité la science ainsi qu'un jouet à toutes mains, et se sont esbatus de la raison comme d'un instrument vain et frivole, mettant en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lâches. Combien de fois leur voyons nous dire des choses diverses et contraires! Car ce mesme Platon qui definit l'homme comme une poule, il dit ailleurs aprés Socrates qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme, et que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile conoissance. Par cette varieté et instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousjours leur avis en visage descouvert et apparent; ils l'ont caché tantost soubs des umbrages fabuleux de la poësie, tantost soubs quelque autre masque. Car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousjours propre à nostre estomac; il la faut assecher, alterer et abastardir : ils font de mesmes; ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions et jugemens pour s'accommoder à l'usage publique. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance et de l'imbecilité de la raison humaine; mais ils nous la descouvrent assez soubs l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Je conseillois, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cerchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir autrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroyent à la bouche, latins, françois, espagnols ou gascons, et qu'en y adjoustant la cadence et

terminaison italienne, il ne faudroit jamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou thoscan, ou romain, ou venetien, ou piemontois, ou napolitain, et de se joindre à quelqu'une de tant de formes. Je dis de mesme de la philosophie; elle a tant de visages et de varieté que tous nos songes et resveries s'y trouvent; l'humaine phantasie ne peut rien concevoir en bien et en mal qui n'y soit. Et j'en laisse plus librement aller mes caprices en public: d'autant que, bien qu'ils soyent nez chez moy et sans exemple, je sçay qu'ils trouveront leur conformité et relation à quelque humeur ancienne; et ne faudra quelqu'un de dire: « Voylà d'où il le print. »

Pour revenir à nostre ame (car j'ay choisi ce seul exemple pour le plus commode à tesmoigner nostre foiblesse et vanité), ce que Platon a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur et la cupidité au foye, il est vray-semblable que ç'a esté plustost une interpretation des mouvemens de l'ame qu'une division et separation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vray-semblable de leurs opinions est que c'est tousjours une ame, qui par sa faculté ratiocine, se souvient, comprend, juge, desire et exerce toutes ses autres operations par divers instrumens du corps, comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou lâchant une corde, ores haussant l'antenne ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effets; et qu'elle loge au cerveau : ce qui apert de ce que les blessures et accidens qui touchent cette partie offencent incontinent les facultez de l'ame; de là il n'est

pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps, comme le soleil espand du ciel en hors sa lumiere et ses puissances, et en remplit le monde :

Cætera pars animæ per totum dissita corpus
Paret, et ad numen mentis nomenque movetur.

Aucuns ont dit qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoyent extraictes et s'y en retournoyent, se remeslant tousjours à cette matiere universelle :

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas ;
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia, nec morti esse locum :

d'autres, qu'elles ne faisoyent que s'y resjoindre et r'atacher ; d'autres, qu'elles estoyent produites de la substance divine ; d'autres, par les anges, de feu et d'air ; aucuns, de toute ancienneté ; aucuns, sur l'heure mesme du besoing. Aucuns les font descendre du rond de la lune et y retourner ; le commun des anciens, qu'elles sont engendrées de pere en fils, d'une pareille maniere et production que toutes autres choses naturelles, argumentans cela par la ressemblance des enfans aux peres,

Instillata patris virtus tibi :
Fortes creantur fortibus et bonis ;

et qu'on void escouler des peres aux enfans non seulement les marques du corps, mais encores une ressem-

blance d'humeurs, de complexions et inclinations de l'ame :

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? dolu' vulpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?...
Si non certa suo quia semine, seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto :

que sur ce fondement s'establit la justice divine, punissant aux enfans la faute des peres; d'autant que la contagion des vices paternels est aucunement empreinte en l'ame des enfans, et que le desreglement de leur volonté les touche : davantage, que si les ames venoyent d'ailleurs que d'une suite naturelle, et qu'elles eussent esté quelque autre chose hors du corps, elles auroyent quelque recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

Si in corpus nascentibus insinuatur,
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?

car, pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les faut presupposer toutes sçavantes et pleines de suffisance, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle. Par ainsin elles eussent esté telles, estant exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprés qu'elles en seront sorties. Et de ce sçavoir, de cette prudence et sapience, il faudroit qu'elles se ressouvinssent encore estant au corps,

comme disoit Platon, que ce que nous aprenions, ce n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nostre ame sçavoit auparavant. Ce que chacun par experience peut maintenir estre faux : en premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient justement que de ce qu'on nous apprend, et que, si la memoire jouoit son rolle simple, aumoins nous fourniroit elle quelque traict outre l'aprentissage; secondement, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, connoissant les choses comme elles sont par sa divine intelligence, là où icy on luy faict recevoir la mensonge, la fauceté et le vice, si on l'en instruit : enquoy elle ne peut employer sa reminiscence, cette image et conception n'ayant jamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïfves, qu'elles y sont toutes esteintes; cela est premierement contraire à cette autre creance philosophique, de reconnoistre ses forces si grandes, et les operations que les hommes en sentent en cette vie si admirables, que d'en avoir conclud cette divinité et æternité passée, et l'immortalité à-venir :

Nam, si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non, ut opinor, ea ab leto jam longior errat.

Davantage, c'est icy, chez nous, et non ailleurs, que doivent estre considerées les forces et les effects de l'ame; tout le reste de ses perfections luy est vain et inutile : c'est de l'estat present que doit estre payée et reconnue toute son immortalité, et de la vie de l'homme qu'elle est contable seulement. Ce seroit injustice de luy avoir retranché ses moyens et ses puissances;

de l'avoir desarmée, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcée et contrainte, tirer le jugement et condemnation d'une durée infinie et perpetuelle ; et de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'avanture d'une ou de deux heures, ou au pis aller de cent ans, qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant; pour, de ce moment d'intervalle, ordonner et establir definitivement de tout son estre. Ce seroit une disproportion inique de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Par ainsin ils jugeoyent que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines, comme aussi sa vie et sa durée, par l'opinion d'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receuë aux siecles anciens, suyvant ces belles apparences, qu'on la voyoit naistre, à mesme que le corps en estoit capable, on voyoit eslever ses forces comme les corporelles, on y reconnoissoit la foiblesse de son enfance, et avec le temps sa vigueur et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et en fin sa decrepitude :

Gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.

Ils l'apercevoyent capable de diverses passions et agitée de plusieurs mouvemens penibles, d'où elle tomboit en lassitude et en douleur, capable d'alteration et de changement, d'alegresse, d'assopissement et de langueur, subjecte à ses maladies et aux offences, comme l'estomac ou le pied :

Mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicina posse videmus;

esblouye et troublée par la force du vin, desmue de son assiete par les vapeurs d'une fievre chaude, endormie par l'application d'aucuns medicamens, et reveillée par d'autres :

Corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat.

On luy voyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peut exempter de la subjection de ces accidens; la salive d'un chetif mastin, versée sur la main de Socrates, secouër toute sa sagesse et toutes ses grandes et si reglées imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restat aucune trace de sa connoissance premiere :

Vis. . . . . animaï
Conturbatur, et. . . . . divisa seorsum
Disjectatur, eodem illo distracta veneno;

et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame qu'en celle d'un enfant de quatre ans; venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnée, furieuse et insensée. Si que Caton, qui tordoit le col à la Mort mesme et à la Fortune, ne peut souffrir la veuë d'un miroir, ou de l'eau, accablé d'espouvantement et d'effroy, quand il seroit tombé, par la

contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment hydrofobie :

Vis morbi distracta per artus
Turbat agens animam, spumantes æquore salso
Ventorum ut validis fervescunt viribus undæ.

Or, quant à ce point, la philosophie a bien armé l'homme, pour la souffrance de tous autres accidens, ou de patience, ou, si elle couste trop à trouver, d'une deffaite infallible, en se desrobant tout à fait de la vie; mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation; non pas à cet accident où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublée, renversée et perdue : ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que par quelque forte passion l'ame peut engendrer en soy mesme, ou une blessure en certain endroit de la persone, ou une exhalation de l'estomac nous jectant à un esblouissement et tournoyement de teste.

Morbis in corporis avius errat
Sæpe animus : dementit enim, deliraque fatur;
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti.

Les philosophes n'ont, ce me semble, guiere touché cette corde.

Cette ame pert le goust du souverain bien stoïque, si constant et si ferme. Il faut que nostre belle sagesse se rende en cet endroit et quitte les armes. Au demeurant, ils consideroient aussi, par la vanité de l'humaine

raison, que le meslange et societé de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

Quippe etenim mortale æterno jungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
Aut magis inter se disjunctum discrepitansque,
Quam mortale quod est, immortali atque perenni
Junctum, in concilio sævas tolerare procellas?

Davantage ils sentoyent l'ame s'engager en la mort comme le corps :

Simul ævo fessa fatiscit.

Et ce qu'on apercevoit en aucuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le raportoyent à la diversité des maladies, comme on void les hommes en cette extremité maintenir qui un sens, qui un autre, qui l'ouir, qui le fleurer, sans alteration; et ne se voit point d'affoiblissement si universel qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoureuses :

Non alio pacto quam si, pes cum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore.

La veuë de nostre jugement se rapporte à la verité, comme faict l'œil du chat-huant à la splendeur du soleil, ainsi que dit Aristote. Par où le sçaurions nous mieux convaincre que par si grossiers aveuglemens en une si apparente lumiere? Quant à l'opinion contraire de l'immortalité de l'ame, c'est la partie de l'humaine

science traictée avec plus de reservation et de doute. Les dogmatistes les plus fermes sont contraints en cet endroict de se rejetter à l'abry des ombrages de l'Academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subject : il s'est caché soubs le nuage des paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à disputer et à debattre sur son jugement que sur la chose mesme. Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus dequoy asseoir les vaines esperances de la gloire et de la reputation, qui est une consideration de merveilleux credit au monde ; l'autre, que c'est une trés-utile impression que les vices, quand ils se des-roberont de la veue et connoissance de l'humaine justice, demeurent tousjours en butte à la divine, qui les poursuivra, voire aprés la mort des coupables.

Mais les plus ahurtez à cette persuasion, c'est merveille comme ils se sont trouvez courts et impuissans à l'establir par leurs humaines forces. L'homme peut reconnoistre, par ce tesmoignage, qu'il doit à la fortune et au rencontre la verité qu'il descouvre luy seul, puis que, lors mesme qu'elle luy est tombée en main, il n'a pas dequoy la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produites par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que fauces, sont subjectes à agitation et debat. C'est pour le chastiement de nostre fierté, et instruction de nostre misere et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel. Tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous

voyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie; l'essence mesme de la verité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme preigne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousjours à cette mesme confusion, dequoy il nous represente si vivement l'image, par le juste chastiement dequoy il batit l'outrecuidance de Nembrot et aneantit les vaines entreprinses du bastiment de sa pyramide. La diversité d'idiomes et de langues dequoy il troubla cet ouvrage, qu'est-ce autre chose que cette infinie et perpetuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons qui accompaigne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science?

Mais, pour revenir à mon propos, c'estoit vrayment bien raison que nous fussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puis que de sa seule liberalité nous recevons le fruit de l'immortalité, lequel consiste en la jouyssance de la beatitude eternelle. Or la foiblesse des argumens humains sur ce subject, elle se connoit evidemment par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adjoustées à la suite de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. La plus universelle et plus receuë opinion, et qui dure jusques à nous, ç'a esté celle de laquelle on fait autheur Pythagoras, non qu'il en fust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de pois et de credit par l'authorité de son approbation : c'est que les ames, au partir des corps, ne faisoient que rouler de l'un corps à un autre, d'un lyon à un cheval, d'un cheval à un roy, se pro-

menants ainsi sans cesse de maison en maison. Socrates, Platon et quasi tous ceux qui ont voulu croire l'immortalité des ames se sont laissez emporter à cette invention, et plusieurs nations, comme entre autres la nostre.

Mais je ne veux oublier l'objection qu'y font les epicuriens, car elle est plaisante : ils demandent quel ordre il y auroit si la presse des mourans venoit à estre plus grande que des naissans, car il adviendroit que les ames deslogées de leur giste seroient à se presser à qui prendroit place la premiere dans ce nouveau corps; et demandent aussi à quoy elles passeroient leur temps, ce pendant qu'elles attendroient qu'un logis leur fut aponsté. Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaux qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur ame, et en adviendroit qu'aucuns corps se mourroient avant que d'avoir esté vivans.

Denique connubia ad veneris partusque ferarum
Esse animas præsto deridiculum esse videtur;
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur.

D'autres ont arresté l'ame aux corps des trespassez pour en animer les serpents, les vers et autres bestes qu'on dit s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres; d'autres la divisent en une partie mortelle et l'autre immortelle; autres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle; aucuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a

aussi qui ont estimé que des ames des condamnez il s'en faisoit des diables : comme Plutarque pense qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvées, car il est peu de choses que cet autheur là establisse d'une façon de parler si resolue qu'il faict cette-cy, maintenant par tout ailleurs une maniere dubitatrice et ambigue : « Il faut estimer (dit-il) et croire fermement que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon justice divine, deviennent d'hommes, saincts; et de saincts, demy-dieux; et de demy-dieux, aprés qu'ils sont parfaitement, comme és sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estans delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aucune ordonnance civile, mais à la verité et selon raison vray-semblable, dieux entiers et parfaits, en recevant une fin trés-heureuse et trés-glorieuse. » Mais qui voudra voir cet autheur, qui est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s'escarmoucher avec plus de hardiesse et nous conter ses miracles sur ce propos, je le renvoye à son discours de la Lune et du Dæmon de Socrates, là où, aussi evidemment qu'en nul autre lieu, il se peut adverer les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avec celles de la poesie, l'entendement humain se troublant et se mettant au rouet pour vouloir sonder et contreroller toutes choses jusques au bout : tout ainsi comme, lassez et travaillez de la longue course de nostre vie, nous retombons en enfantillage. Voylà les belles et certaines instructions que nous tirons de la science humaine sur le subject de nostre ame.

Il n'y a point moins de temerité en ce qu'elle nous

apprend des parties corporelles. Choisissons en un ou deux exemples, car autrement nous nous perdrions dans cette mer trouble et vaste des erreurs medecinales. Sçachons si on s'accorde au moins en cecy, de quelle matiere les hommes se produisent les uns des autres. Pithagoras dict nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang; Platon, l'escoulement de la moelle de l'espine du dos, ce qu'il argumente de ce que cet endroit se sent le premier de la lasseté de la besongne; Alcmeon, partie de la substance du cerveau, et qu'il soit ainsi, dit-il, les yeux troublent à ceux qui se travaillent outre mesure à cette occupation; Democritus, une substance extraicte de toute la masse corporelle; Epicurus, extraicte de l'ame et du corps; Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'espand en nos membres; autres, du sang cuit et digeré par la chaleur des genitoires, ce qu'ils jugent de ce qu'aus extremes efforts on rend des gouttes de pur sang : enquoy il semble qu'il y ayt plus d'apparence, si on peut tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en font-ils d'opinions contraires? Aristote et Democritus tiennent que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, qui ne sert de rien à la generation; Galen, au contraire, et ses suyvans, que sans la rencontre des semences la generation ne se peut faire. Voylà les medecins, les philosophes, les jurisconsultes et les theologiens aux prises pesle mesle avecques nos femmes sur la dispute, à quels termes les femmes portent leur fruict. Et moy je secours, par l'exemple de

moy-mesme, ceux d'entre eux qui maintiennent la grossesse d'onze moys. Le monde est basty de cette experience; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son advis sur toutes ces contestations, et si nous n'en sçaurions estre d'accord.

En voylà assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruit de la connoissance de soy en la partie corporelle qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesmes à soy, et sa raison à sa raison, pour voir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme.

Vous, pour qui j'ay pris la peine d'estendre un si long corps contre ma coustume, ne refuyrez poinct de maintenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter dequoy vous estes tous les jours instruite, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le faut employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il faut abandonner vos armes pour faire perdre à vostre adversaire les siennes; c'est un tour secret, duquel il se faut servir rarement et reservéement. C'est une grande temerité que de vous vouloir perdre vous mesmes pour perdre quant et quant autruy. Il ne faut pas vouloir mourir pour se venger, comme fit Gobrias : car estant aux prises bien estroictes avec un seigneur de Perse, Darius y survenant l'espée au poing, qui craingnoit de frapper de peur d'assener Gobrias, il luy cria qu'il donnast hardiment, quand il devroit donner au travers tous les deux. Nous secouons icy les limites et dernieres clotures des sciences, ausquelles l'extremité est vitieuse, comme en la vertu.

Tenez vous dans la route commune, il ne faict mie bon estre si subtil et si fin. Souvienne vous de ce que dit le proverbe thoscan :

> Chi troppo s'assottiglia si scavezza.

Je vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute autre chose, la moderation et l'attrempance, et la fuite de la nouvelleté et de l'estrangeté. Toutes les voyes extravagantes me fachent. Vous, qui par l'authorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez d'un clin d'œil commander à qui il vous plaist, deviez donner cette charge à quelqu'un qui fist profession des lettres, qui vous eust bien autrement appuyé et enrichy cette fantasie, et qui se fut servy à faire son amas d'autres que de nostre Plutarque. Toutesfois en voicy assez pour ce que vous en avez à faire.

Epicurus disoit des loix que les pires nous estoient si necessaires, que sans elles les hommes s'entremangeroient les uns les autres. Nostre esprit est un util desreglé, dangereux et temeraire; il est malaisé d'y joindre l'ordre et la mesure : et de mon temps tous les esprits qui ont quelque rare excellence au dessus des autres et quelque vivacité extraordinaire, nous les voyons quasi tous desreglez et desbordez en licence d'opinions et de meurs; c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrieres les plus contraintes qu'on peut. En l'estude, comme au reste, il luy faut compter et regler ses pas, il luy faut tailler par in-

dustrie et par art les limites de sa chasse. On le bride et garrote de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles; encores voit-on que par sa volubilité et sa desbauche il eschappe à toutes ces liaisons. C'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi et assené; un corps monstrueux, divers et difforme, auquel on ne peut assoir neud ny prise. Certes il est peu d'ames si reiglées, si fortes et bien nées, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte, et qui puissent avec moderation et sans temerité voguer en la liberté de leurs jugements au delà des opinions communes. Il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un dangereux glaive à qui ne sçait s'en armer ordonnéement et discrettement : parquoy il vous siera mieux de vous reserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de jetter vostre jugement à cette liberté desreglée. Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre; pour vous deffaire de cette dangereuse peste qui se respand tous les jours en vos cours, ce preservatif, à l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offencera ny vous ny vostre assistance.

La liberté donq et vivacité de ces esprits anciens produisoit en la philosophie et sciences humaines plusieurs sectes et pars d'opinions differentes, chacun entreprenant de juger et de choisir pour prendre party. Mais à present que nous recevons les arts par authorité et ordonnance, et que nostre institution est prescripte et bridée, on ne regarde plus ce que les mon-

noyes poisent et valent, mais chacun à son tour les reçoit selon le pris que l'approbation commune et le cours leur donne : on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent égallement toutes choses: on reçoit la medecine comme la geometrie; et les batelages, les enchantemens, les liaisons, le commerce des esprits trespassez, les prognostications, les domifications et jusques à cette ridicule poursuitte de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne faut que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au pouce, et de Mercure au petit doigt; et que quand la mensale coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est signe de cruauté; quand elle faut soubs le mitoyen et que la moyenne naturelle fait un angle avec la vitale soubs mesme endroit, que c'est signe d'une mort miserable; que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avec la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste. Je vous appelle vous mesme à tesmoin, si avec cette science un homme ne peut passer avec reputation et faveur parmy toutes compaignies.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminée par les sens, pouvoit juger des causes des choses jusques à certaine mesure, mais qu'estant arrivée aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestat et qu'elle rebouchat, à cause ou de sa foiblesse ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et douce, que nostre suffisance nous peut conduire jusques à la cognoissance d'aucunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, outre lesquelles c'est temerité de l'employer. Cette

opinion est plausible et introduicte par gens de composition. Mais il est malaisé de donner bornes à nostre esprit : il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plus tost à mille pas qu'à cinquante. Ayant essayé par experiences que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'autre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclaircy, et que les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et pollissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les lechant à loisir ; ce que ma force ne peut descouvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer ; et en retastant et petrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschaufant, j'ouvre à celuy qui me suit quelque facilité pour en jouir plus à son ayse, et la luy rends plus soupple et plus maniable,

Ut Hymettia sole
Cera remollescit, tractataque pollice multas
Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu.

Autant en fera le second au tiers : qui faict que la difficulté ne me doit pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aucunes ; et s'il advouë, comme dit Theophrastus, l'ignorance des causes premieres et des principes, qu'il me quitte hardiment tout le reste de sa science : si le fondement luy faut, son discours est par terre. Le disputer et l'enquerir n'a autre but et arrest que les principes ; si cette fin n'arreste son cours, il se jette à une irresolution infinie. Or il est vray-semblable que si l'ame

sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle mesme ; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute autre chose. Si on void jusques aujourd'huy les dieux de la medecine se debatre de nostre anatomie,

Mulciber in Trojam, pro Troja stabat Apollo,

quand attendons nous qu'ils en soyent d'accord, s'ils ne le sont meshuy aprés tant de siecles? Nous nous sommes plus voisins que ne nous est la blancheur de la nege ou la pesanteur de la pierre. Si l'homme ne se connoit, comment connoit il ses operations et ses forces? Il n'est pas, à l'avanture, que quelque notice veritable ne loge chez nous, mais c'est par hazard. Et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduite, les erreurs se reçoivent en nostre ame, elle n'a pas de quoy les distinguer, ny dequoy choisir la verité de la mensonge.

Les academiciens recevoyent quelque inclination de jugement, et trouvoyent trop crud de dire qu'il n'estoit pas plus vray-semblable que la nege fust blanche que noire, et que nous ne fussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main, que de celuy de la huictiesme sphere. Et pour eviter cette difficulté et estrangeté, qui ne peut à la verité loger en nostre imagination que malaisément, quoy qu'ils establissent que nous n'estions aucunement capables de sçavoir, et que la verité est engoufrée dans des profonds abysmes où la veuë humaine ne peut penetrer, si advouoient ils les unes choses plus vray-

semblables que les autres, et recevoyent en leur jugement cette faculté de se pouvoir incliner plustost à une apparence qu'à un'autre : ils luy permettoyent cette propension, luy defandant toute resolution. L'advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quant et quant beaucoup plus veritable et plus ferme : car cette inclination academique et cette propension à une proposition plustost qu'à une autre, qu'est-ce autre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en cette cy qu'en celle là? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineamens, du port et du visage de la verité, il la verroit entiere aussi bien que demie, naissante et imperfecte. Cette apparence de verisimilitude qui les faict pendre plustost à gauche qu'à droite, multipliez la, augmentez la; cette once de verisimilitude qui incline la balance, augmentez la de cent, de mille onces, il en adviendra en fin que la balance prendra party tout à faict, et arrestera un chois et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vray-semblance, s'ils ne cognoissent point le vray? Comment cognoissent ils la semblance de ce dequoy ils ne connoissent pas le corps et l'essence? Ou nous pouvons juger tout à faict, ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si noz facultez intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que floter et venter, pour neant laissons nous emporter nostre jugement à aucune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; et la plus seure assiete de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendroit rassis, droit, inflexible, sans bransle et sans agitation.

Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entrée de leur force propre et authorité, nous le voyons assez : par ce que, s'il estoit ainsi, nous les recevrions de mesme façon; le goust du vin seroit tel en la bouche du malade qu'en la bouche du sain; celuy qui a des crevasses aux doits, ou qui les a gourdes, trouveroit une pareille durté au bois ou au fer qu'il manie, que fait un autre. Les subjets estrangers se rendent donc à nostre mercy; ils logent chez nous, comme il nous plaist. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par noz propres moyens, ces moyens estans communs à tous les autres hommes, cette verité se rejecteroit de main en main de l'un à l'autre, car la verité n'est jamais qu'une. Et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel. Mais ce, qu'il ne se void aucune proposition qui ne soit debatue et controverse entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre jugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit; car mon jugement ne le peut faire recevoir au jugement de mon compaignon : qui est signe que je l'ay saisi par quelque autre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en tous les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se void entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la connoissance des choses. Car cela est presuposé trés-veritablement, que de aucune chose les hommes, je dy les sçavans les mieux nais,

les plus suffisans, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste; car ceux qui doutent de tout doutent aussi de cela, et ceux qui nient que nous puissions aucune chose comprendre disent que nous n'avons pas compris que le ciel soit sur nostre teste : et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Outre cette diversité et division infinie, par le trouble que nostre jugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chacun sent en soy, il est aysé à voir qu'il a son assiete bien mal assurée. Combien diversement jugeons nous des choses? combien de fois changeons nous nos fantasies? Ce que je tiens aujourd'hui et ce que je croy, je le tiens et le croy de toute ma croyance; tous mes utils et tous mes ressorts saisissent cette opinion, et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent. Je ne sçaurois ambrasser aucune verité ny conserver avec plus de force, que je fay cette cy. J'y suis tout entier, j'y suis voyrement; mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir ambrassé quelqu'autre chose à tout ces mesmes instrumens, en cette mesme condition, que depuis j'aye jugée fauce? Au moins faut il devenir sage à ses propres despans. Si je me suis trouvé souvent trahy sous cette mesme couleur, si ma touche se trouve ordinairement fauce, et ma balance inegale et injuste, quelle asseurance en puis-je prendre à cette fois plus qu'aux autres? N'est ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un mesme guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cens fois de place, qu'elle ne face que vuyder et remplir sans cesse, comme

dans un vaisseau, dans nostre croyance autres et autres opinions; tousjours la presente et la derniere, c'est la certaine et l'infallible. Pour cette cy il faut abandonner les biens, l'honneur, la vie et le salut, et tout :

Posterior.............. res illa reperta,
Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque.

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous aprenons, il faut tousjours se souvenir que c'est l'homme qui donne et l'homme qui reçoit; c'est une mortelle main qui nous le presente, c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion; seules, marque de verité. Aussi celle là, ne la voyons nous pas de nos yeux, ny ne la recevons par nos moyens. Cette sainte et grande image ne pourroit pas en un si chetif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Aumoins devroit nostre condition fautiere nous faire porter plus moderément et retenuement en noz changemens. Il nous devroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses fauces, et que c'est par ces mesmes utils qui se démentent et qui se trompent souvent.

Or n'est il pas merveille s'ils se démentent, estant si aysez à incliner et à tordre par bien legeres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre jugement et les facultez de nostre ame en general souffrent selon les mouvemens et alterations du corps,

lesquelles alterations sont continuelles. N'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif en santé qu'en maladie? La joye et la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subjets qui se presentent à nostre ame, d'un tout autre visage que le chagrin et la melancholie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sapho rient à un vieillart avaritieux et rechigné comme à un jeune homme vigoreux et ardent? Cleomenes, fils d'Anaxandridas, estant malade, ses amys luy reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumées: « Je croy bien, fit-il; aussi ne suis-je pas celuy que je suis estant sain: estant autre, aussi sont autres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais ce mot est en usage, qui se dit des criminels qui rencontrent les juges en quelque bonne trampe, douce et debonnaire: *Gaudeat de bona fortuna,* qu'il jouisse de ce bonheur; car il est certain que les jugemens se rencontrent par fois plus tendus à la condamnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez et enclins à l'excuse. Tel qui raporte de sa maison la douleur de la goute, la jalousie, ou le larcin de ses valets, ayant toute l'ame teinte et abreuvée de colere, il ne faut pas douter que son jugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable senat d'Areopage jugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuivans corrompit sa justice. L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dit ce vers grec en Cicero :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Juppiter auctifera lustravit lampade terras.

Ce ne sont pas seulement les fievres, les breuvages et les grands accidens qui renversent nostre jugement; les moindres choses du monde le tournevirent. Et ne faut pas douter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fievre continue peut renverser nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion. Si l'apoplexie assoupit et esteint tout à fait la veuë de nostre intelligence, il ne faut pas doubter que le morfondement ne l'esblouisse : et, par consequent, à peine se peut il rencontrer une seule heure en la vie où nostre jugement se trouve en sa deuë assiete, nostre corps estant subject à tant de continuelles alterations, et estofé de tant de sortes de ressorts, que j'en croy les medecins, combien il est malaisé qu'il n'y en ayt tousjours quelqu'un qui cloche.

Au demeurant, cette maladie ne se descouvre pas si aisément, si elle n'est du tout extreme et irremediable : d'autant que la raison va tousjours, et torte, et boiteuse, et deshanchée. Elle va et de tort et de travers, et avec le mensonge comme avec la verité : par ainsin il est malaisé de descouvrir son mesconte et desreglement. J'appelle tousjours raison cette apparence de discours que chacun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peut avoir cent contraires autour d'un mesme subject, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable et accommodable à tous biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon dessein qu'ait un juge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy peu de gens s'amusent, l'inclination à l'amitié, à

la parenté, à la beauté et à la vengeance, et non pas seulement choses si poisantes, mais cet instinct fortuite, qui nous faict favoriser une chose plus qu'une autre, et qui nous donne sans le congé de la raison le chois en deux pareils subjects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son jugement la recommandation ou deffaveur d'une cause, et donner pente à la balance.

Moy qui m'espie de plus prez, qui ay les yeux incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'ay pas fort à faire ailleurs,

Quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,
Quid Tyridatem terreat, unice
Securus,

à peine oseroy-je dire la vanité et la foiblesse que je trouve chez moy. J'ay le pied si instable et si mal assis, je le trouve si aysé à croler et si prest au mouvement et au branle, et ma veuë si desreglée, que à jun je me trouve autre qu'aprés le repas. Si ma santé me rid et la clarté d'un beau jour, me voylà honneste homme; si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfroigné, mal plaisant et inaccessible. Un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé; et mesme chemin, à cette heure plus court, une autrefois plus long; et une mesme forme, tantost plus, tantost moins agreable. Tantost je suis à tout faire, tantost à rien faire; ce qui m'est plaisir à cette heure me sera tantost peine. Il se faict mille agitations chez moy sans le congé du jugement: ou l'humeur melancholique me tient, ou la cho-

lerique; et de son authorité privée à cett' heure le chagrin predomine en moy, à cett' heure l'alegresse. Quand je prens des livres, j'auray apperceu en tel passage des graces excellentes et qui auront feru mon ame; qu'un'autre fois j'y retombe, j'ay beau le tourner et virer en cent visages, j'ay beau le plier et le manier, c'est une masse inconnue et informe pour moy. En mes escris mesmes, je ne retrouve pas tousjours l'air de ma premiere imagination : je ne sçay ce que j'ay voulu dire et m'eschaude souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valoit mieux. Je ne fay qu'aller et venir : mon jugement ne va pas tousjours en mieux, il va flotant et roulant,

Velut minuta magno
Deprensa navis in mari vesaniente vento.

Maintes-fois (comme il m'advient de faire volontiers) ayant pris pour exercice et pour esbat à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'applicant et tournant de ce costé là, m'y attache si bien, que je ne trouve plus la raison de mon premier jugement, et m'en despars. Je m'entraine quasi où je penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon propre pois.

Chacun à peu prés en diroit autant de soy, s'il se regardoit bien. Les prescheurs sçavent que l'emotion qui leur vient en parlant les anime vers la creance; et qu'en cholere nous nous adonnons plus à la deffence de nostre proposition, l'imprimons en nous et l'embrassons avec plus de vehemence et d'approbation,

que nous ne faisons estant en nostre sens froid et reposé. Vous recitez simplement une cause à l'advocat, il vous y respond chancellant et doubteux : vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'autre party. L'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa volonté ? sa raison et sa science s'y eschauffent quant et quant ; voilà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement ; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, je ne sçay si l'ardeur qui naist du despit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du danger, n'a maintesfois envoyé tel homme soustenir jusques au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amys et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschauder le bout du doigt. Les secousses et esbranlemens que nostre ame reçoit par les passions corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encore plus les siennes propres, ausquelles elle est si fort en bute qu'il est à l'advanture soustenable qu'elle n'a aucune autre alleure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer que les vents abandonnent de leur secours. Et qui maintiendroit cela ne nous feroit pas beaucoup de tort, puis qu'il est avoué par la philosophie que la pluspart des plus reglées actions de l'ame, et plus nobles, procedent et ont besoin de cette impulsion des passions. La vaillance, disent-ils, ne se peut parfaire sans l'assistance de la cholere ; la compassion sert d'aiguillon à la clemence, et la prudence de nous

conserver est esveillée par nostre crainte et lâcheté ; et combien de belles actions par l'ambition ? combien par la presomption ? aucune eminente et gaillarde vertu en fin n'est sans quelque agitation desreglée. Seroit-ce pas l'une des raisons qui auroit meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soin et sollicitude de nos affaires : d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous sans esbranler son repos et sa tranquillité par le moyen des passions, qui sont comme des piqueures et sollicitations qui acheminent l'ame aux operations vertueuses ? Au moins cecy ne sçavons nous que trop, que les passions produisent infinies et perpetuelles mutations en nostre ame, et la tyrannisent merveilleusement. Le jugement d'un homme courroucé ou de celuy qui est en crainte, est-ce le jugement qu'il aura tantost, quand il sera rassis ?

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrarieté d'imaginations nous presente la diversité de nos passions ? Quelle asseurance pouvons nous donq prendre de chose si instable et si mobile, subjecte par sa condition à la maistrise du desreglement et de la cecité ? Si nostre jugement est en main à la fauceté mesmes et à l'erreur ; si c'est de la folie et de la mensonge qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses, quelle seurté pouvons nous attendre de luy ?

Je n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poisante, desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se connoistre. Mais cette passion qu'on dict estre produite par l'oi-

siveté au cœur des jeunes hommes, quoy qu'elle s'achemine avec loisir et d'un progrés mesuré, elle represente bien evidemment, à ceux qui ont quelque fois essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre jugement souffre. J'ay autrefois entrepris de me tenir bandé pour la soustenir et rabatre : car il s'en faut tant que je sois de ceux qui convient les vices, que je ne les suis pas seulement, s'ils ne m'entrainent. Je la sentois naistre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resistance, et en fin, tout voyant et vivant, me saisir et posseder de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commençoit à paroistre autre que de coustume. Je voyois evidemment grossir et croistre les avantages du subjet que j'allois desirant, et agrandir et enfler par le vent de mon imagination ; les difficultez de mon entreprinse s'aiser et se planir, mon discours et ma conscience se tirer arriere ; mais ce feu estant evaporé tout à un instant, comme de la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une autre sorte de veuë, autre estat et autre jugement ; les difficultez de la retraite me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien autre goust et visage que la chaleur du desir ne me les avoit presentées. Lequel plus veritablement ? Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes jamais sans maladie. Les fievres ont leur chaud et leur froid ; des effects d'une passion ardente nous retombons aux effects d'une passion frilleuse. Autant que je m'estois roulé en avant, je me reboute d'autant en arriere :

Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus

Nunc ruit ad terras, scopulosque superjacit undam
Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam;
Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens
Saxa, fugit, littusque vado labente relinquit.

Or, de la cognoissance de cette mienne volubilité et imperfection, j'ay par accident engendré en moy quelque constance et fermeté d'opinions, et n'ay guiere alteré les miennes premieres et naturelles: car, quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, je ne change pas aisément, de peur que j'ay de perdre au change; et puis que je ne suis pas capable de choisir, je pren le chois d'autruy et me tien en l'assiette où Dieu m'a mis: autrement je ne me sçauroy pas garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis-je, par la grace de Dieu, conservé pur et entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produittes. Les escrits des anciens, je dis les bons escrits, pleins et solides, me tentent et me remuent quasi où ils veulent; celuy que j'oy me semble tousjours le plus roide; je les trouve avoir raison chacun à son tour, quoy qu'ils se contrarient. Cette aisance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoilles ont branlé trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, jusques à ce qu'il y a environ 18. cens ans que quelqu'un s'avisa de maintenir que

c'estoit la terre qui se mouvoit; et de nostre temps Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert trés-regléement à toutes les consequences astrologiennes. Que prendrons nous de là, sinon qu'il n'y a guiere d'asseurance ny en l'un, ny en l'autre? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes?

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :
Quod fuit in pretio fit nullo denique honore ;
Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, et miro est mortales inter honore.

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en deffier, et de considerer qu'avant qu'elle fut produite sa contraire estoit en credit et authorité; et, comme elle a esté renversée par cette-cy, il pourra à l'advenir naistre une tierce invention qui choquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts de Matiere, Forme et Privation, fussent en credit, d'autres principes contentoient la raison humaine, comme ceux-cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eux, et qu'à eux appartient pour tout le temps advenir la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boutehors, qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce à quoy je ne puis satisfaire, un autre y satisfera : car de

croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous deffaire, c'est une grande simplesse. Il en adviendroit par là que tout le vulgaire et les hommes du commun auroient leur creance contournable comme une girouette : car leur ame, estant molle et sans resistance, seroit forcée de recevoir sans cesse autres et autres impressions, la derniere effaçant tousjours la trace de la precedente. Celuy qui se trouve foible, il doit respondre, suyvant la pratique, qu'il en parlera à son conseil, ou s'en raporter aux plus sages, desquels il a receu son apprentissage. Combien y a-il que la medecine est au monde ? On dit qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse, change et renverse tout l'ordre des regles anciennes, et maintient que jusques à cette heure elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Je croy qu'il verifiera aiséement cela ; mais de mettre ma vie à la mercy de sa nouvelle experience, je trouve que ce ne seroit pas grand'sagesse. Il ne faut pas croire à chacun, dict le precepte, par ce que chacun peut dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez et de reformations me disoit, il n'y a pas long temps, que tous les anciens s'estoient evidemment mescontez en la nature et mouvemens des vents, ce qu'il me feroit trés-evidemment toucher à la main, si je voulois entendre son discours. Aprés que j'eus eu un peu de patience à ouyr ses arguments, qui avoient tout plein de verisimilitude : « Comment donc, luy fis-je, ceux qui navigeoient soubs les loix de Theophraste alloient-ils en occident, quand ils tiroient en levant ? Alloient-ils à costé ou à reculons ?—C'est la fortune, me respondit-il : tant y a qu'ils se mescontoient. »

Je luy repliquay lors que j'aymois mieux suyvre les effets que la raison. Or ce sont choses qui se choquent souvent; et m'a l'on dit qu'en la geometrie (qui pense avoir gaigné le haut point de certitude parmy les sciences) il se trouve des demonstrations inevitables, subvertissans la verité de l'experience : comme Jaques Peletier me disoit chez moy qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminans l'une vers l'autre pour se joindre, qu'il verifioit toutefois ne pouvoir jamais jusques à l'infinité arriver à se toucher. Et les pyrrhoniens ne se servent de leurs argumens et de leur raison que pour combatre et ruiner l'apparence de l'experience; et est merveille jusques où la soupplesse de nostre raison les a suivis à ce dessein de combatre l'evidence des effects: car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chaut, avecques une pareille force et subtilité d'argumentations que nous verifions les choses les plus vray-semblables. Ptolemeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde; tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartées, qui pouvoient eschapper à leur cognoissance. C'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doute la science de la cosmographie, et les opinions qui en estoient receuës d'un chacun; c'estoit heresie d'avouer des antipodes. Voilà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle ou une contrée particuliere, mais une partie esgale à peu prés en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas

d'asseurer que meshuy tout est trouvé et que tout est veu,

Nam quod adest præsto placet et pollere videtur.

Sçavoir mon, si Ptolemée s'y est trompé autrefois sur les fondemens de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceux cy en disent.

Aristote dict que toutes les opinions humaines ont esté par le passé et seront à l'advenir, infinies autresfois; Platon, qu'elles ont à renouveller et revenir en estre aprés trente six mille ans; Epicurus, qu'en mesme temps qu'elles sont icy, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs autres mondes : ce qu'il eust dit plus assuréement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes avec le nostre, presant et passé, en si estranges exemples. Car on y trouva des nations n'ayans, comme l'on estime, jamais ouy nouvelles de nous, où la circoncision estoit en credit; où il y avoit des estats et grandes polices maintenuës par des femmes, sans hommes; où nos jeusnes et nostre caresme estoit representé, y adjoustant l'abstinence des femmes; où nos croix estoient en diverses façons en credit : icy on en honoroit les sepultures; on les appliquoit là, et mesmes celle de S. André, à se deffendre des visions nocturnes et à les mettre sur les couches des enfans contre les enchantements; ailleurs ils en rencontrerent une de bois, de grande hauteur, adorée pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme : on y trouva une bien expresse image de nos penitentiers; l'usage des mitres, le cœlibat des prestres, l'art de diviner par les entrailles

des animaux sacrifiez; la façon aux prestres d'user en officiant de langue particuliere et non vulgaire; et cette fantasie, que le premier dieu fut chassé par un second, son frere puisné; qu'ils furent creés avec toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retranchées pour leurs pechez, changé leur territoire et empiré leur condition naturelle; qu'autresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se jetterent dans les hauts creux des montaignes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra poinct, ayant enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaux; que, quand ils sentirent la pluye cesser, ils mirent hors des chiens, lesquels estans revenus nets et mouillez, ils jugerent l'eau n'estre encore guiere abaissée; depuis, en ayant fait sortir d'autres et les voyans revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plain seulement de serpens. On rencontra en quelque endroit la persuasion du jour du jugement, si qu'ils s'offençoient merveilleusement contre les Espaignols, qui espendoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disant que ces os escartez ne se pourroient rassembler audit jour; la trafique par eschange, et non autres, foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes monstrueuses pour l'ornement des tables des princes; l'usage de la fauconnerie selon la nature de leurs oiseaux; subsides tyranniques, delicatesses de jardinages, dances, sauts bateleresques, musique d'instrumens, armoiries, jeux de paume, jeux de dez et de sort ausquels ils s'eschauffent souvent jusques à s'y jouer eux mesmes et leur liberté; medecine non autre que de

charmes; la forme d'escrire par figures; creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples; adoration d'un dieu qui vesquit autrefois homme en parfaite virginité, jeusne et pœnitence, preschant la loy de nature et des cerimonies de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle; l'opinion des geants; l'usage de s'enyvrer de leurs breuvages et de boire d'autant; ornemens religieux peints d'ossements et testes de morts, surplys, eau-beniste, aspergez, femmes et serviteurs qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avec le mary ou maistre trespassé; loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aucune part au puisné que d'obeissance; coustume, à la promotion de certain office de grande authorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom et quitte le sien; de verser de la chaux sur le genou de l'enfant freschement nay, en luy disant: « Tu es venu de poudre et retourneras en poudre »; l'art des augures. Ces vains ombrages de nostre religion qui se voyent en ces exemples icy en tesmoignent la noblesse et la divinité : car non seulement elle s'est aucunement insinuée en toutes les nations infideles de deça par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration; car on y trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle : ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les ames et purgées et punies par la rigueur d'une extreme froidure. Et m'advertit cet exemple d'une autre plaisante diversité: car, comme il s'y trouva des peuples qui aymoyent à deffubler le bout de leur membre et retranchoient la peau à la mahumetane et à la juifve, il

s'y en trouva d'autres qui faisoient si grande conscience de le deffubler qu'à tout des petits cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estirée et attachée au dessus, de peur que ce bout ne vit l'air; et de cette diversité aussi, que, comme nous honorons les roys et les festes en nous parant des plus honnestes vestements que nous ayons; en aucunes regions, pour montrer toute disparité et submission à leur roy, les subjects se presentoyent à luy en leurs plus viles habillements, et entrant au palais prenoyent quelque vieille robe deschirée sur la leur bonne, à ce que tout le lustre et l'ornement fut au maistre.

Mais suyvons. Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes autres choses, aussi les creances, les jugemens et opinions des hommes; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les chous; si le ciel les agite et les roule à sa poste, quelle magistrale authorité et permanante leur allons nous attribuant? Si par experience nous touchons à la main que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons; non seulement le tainct, la taille, la complexion et les contenances, mais encore les facultez de l'ame; en maniere que, comme les fruicts naissent divers et les animaux, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, justes, temperans et dociles : icy subjects au vin, ailleurs au larecin ou à la paillardise; icy enclins à superstition, ailleurs à la mescreance; capables d'une science ou d'un art, grossiers ou ingenieux, obeïssans ou rebelles, bons ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis, et

prennent nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres: qui fut la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses de changer leur païs aspre et bossu pour se transporter en un autre doux et plain; si nous voyons tantost fleurir un art, une opinion, tantost une autre, par quelque influance celeste; tel siecle produire telles natures et incliner l'humain genre à tel ou tel ply; les espris des hommes tantost fertiles, tantost infertiles, comme nos chams; que deviennent toutes ces belles prerogatifves dequoy nous nous allons flatant? Puis qu'un homme sage se peut mesconter, et cent hommes, et plusieurs nations, voire et l'humaine nature selon nous se mesconte plusieurs siecles en cecy ou en cela, quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mesconter?

Il me semble, entre autres tesmoignages de nostre imbecillité, que celui-cy ne merite pas d'estre oublié, que par desir mesmes l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy faut; que, non par jouyssance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce dequoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensée tailler et coudre à sa poste, elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre :

Quid enim ratione timemus
Aut cupimus? quid tam dextro pede concipis ut te
Conatus non pœniteat votique peracti.

C'est pourquoy le chrestien, plus humble et plus sage, et mieux recognoissant que c'est que de luy, se raporte

à son Createur de choisir et ordonner ce qu'il luy faut:

Conjugium petimus partumque uxoris; at illi
Notum qui pueri qualisque futura sit uxor.

Il ne le supplie d'autre chose sinon que sa volonté soit faite; autrement il luy adviendroit à l'avanture ce que les poëtes feignent du roy Midas. Il requist les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertit en or. Sa priere fut exaucée : son vin fut or, son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement; de façon qu'il se trouva accablé soubs la jouissance de son desir et estrené d'une commodité insuportable. Il luy falut desprier ses prieres :

Attonitus novitate mali, divesque miserque,
Effugere optat opes, et quæ modo voverat odit.

Disons de moy-mesme. Je requerois de la fortune, autant qu'autre chose, l'ordre sainct Michel, estant jeune, car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise et tresrare. Elle me l'a plaisamment accordé; au lieu de me monter et hausser de ma place pour y avaindre, elle m'a bien plus gratieusement traité, elle l'a ravallé et rabaissé jusques à mes espaules et au dessoubs. Dieu pourroit nous ottroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelquefois à nostre dommage : car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas tousjours salutaire. Si, au lieu de la guerison, il nous envoye la mort ou l'empirement de nos maux, *virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt,* il le fait par les raisons de sa providence, qui

regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouvons faire; et le devons prendre en bonne part, comme d'une main trés-sage et trés-amie.

Si consilium vis,
Permittes ipsis expendere numinibus quid
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris :
Charior est illis homo quam sibi;

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous jettent à une bataille ou au jeu de dez, ou telle autre chose de laquelle l'issue vous est incognue et le fruict doubteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme :

Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato :
Quid dem? quid non dem? Renuis tu quod jubet alter;
Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus.

Nature devroit ainsi respondre à leurs contestations et à leurs debats. Les uns disent nostre bienestre loger en la vertu, d'autres en la volupté, d'autres au consentir à nature, qui en la science, qui à ne se laisser emporter aux apparences; et à cette fantasie semble retirer cet'autre de l'ancien Pythagoras,

Nil admirari prope res est una, Numici,
Solaque quæ possit facere et servare beatum,

qui est la fin de la secte pyrrhoniene. Et disoit Archesilas les soustenemens et l'estat droit et inflexible du ju-

gement estre les biens, mais les consentements et applications estre les vices et les maux. Il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se départoit du pyrrhonisme. Les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'ataraxie, qui est l'immobilité du jugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative; mais le mesme bransle de leur ame qui leur faict fuir les precipices et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie et leur en faict refuser une autre.

Combien je desire que, pendant que je vis, ou quelque autre, ou Justus Lipsius, le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit trespoly et judicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé et assez de repos pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons voir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subject de nostre estre et de noz meurs, leurs controverses, le credit et suitte des pars, l'application de la vie des autheurs et sectateurs à leurs preceptes és accidens memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit!

Au demeurant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos meurs, à quelle confusion nous rejettons nous? Car ce que nostre raison nous y conseille de plus vray-semblable, c'est generalement à chacun d'obeir aux loix de son pays, comme l'oracle de Socrates luy avoit apris que exactement faire devoir de pieté n'est autre chose que servir Dieu selon l'usage de sa nation. Et par là que veut elle dire, sinon que nostre

devoir n'a autre regle que fortuite? La verité doit avoir un visage pareil et universel. La droiture et la justice, si l'homme en connoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'atacheroit pas à la condition des coustumes de cette contrée ou de celle là; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subject à plus continuelle agitation que les loix. Depuis que je suis nay, j'ay veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois noz voisins, non seulement en subject politique, qui est celuy qu'on veut dispenser de constance, mais au plus important subject qui puisse estre, à sçavoir de la religion : dequoy j'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceux de mon quartier ont eu autrefois une si privée accointance qu'il reste encore en ma maison aucunes traces de nostre ancien cousinage. Que nous dira donc en cette necessité la philosophie? Que nous suyvions les loix de nostre pays? c'est à dire cette mer flotante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la justice d'autant de couleurs et la reformeront en autant de visages qu'il y aura en eux de changemens d'humeurs. Je ne puis pas avoir le jugement si flexible. Quelle bonté est-ce et quelle droiture, que je voyois hyer en credit, qui en l'espace d'un jour a peu recevoir un si estrange changement d'estre devenu vice?

Mais ils sont plaisans quand, pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aucunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence; et de celles là, qui

en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or ils sont si defortunez (car comment puis je autrement nommer cela que deffortune, que d'un nombre de loix si infiny il ne s'en rencontre au moins une que la fortune ait permis estre universellement receuë par le consentement de toutes les nations?) ils sont, dis-je, si malheureux que de ces trois ou quatre loix choisies il n'en y a une seule qui ne soit contredite et desadvouée, non par une nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vray-semblable, par laquelle ils puissent argumenter aucunes loix naturelles, que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuivrions sans doubte d'un commun consentement; et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celuy qui le voudroit pousser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en monstrent, pour voir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoyent autre essence à la justice des loix que l'authorité et opinion du legislateur; et que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoyent leurs qualitez et demeuroient des noms vains de choses indifferentes. Thrasimacus en Platon estime qu'il n'y a point d'autre droit que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix. Telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrober. Les mariages entre les proches sont capitalement defendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur :

Gentes esse feruntur,
In quibus et nato genitrix, et nata parenti
Jungitur, et pietas geminato crescit amore.

Le meurtre des enfans, meurtre des peres, communication de femmes, trafique de voleries, licence à toutes sortes de voluptez : il n'est rien en somme si extreme qui ne se trouve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a quelques loix naturelles, comme il se voit és autres creatures ; mais en nous elles sont perdues, cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses selon sa vanité et inconstance. Tout ce qui est au monde, tous les subjets ont divers lustres et diverses considerations : c'est de là que s'engendre principalement cette diversité d'opinions. Une nation regarde un subject par un visage, et s'arreste à celuy là ; l'autre par un autre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son pere. Les peuples qui avoyent anciennement cette coustume la prenoyent toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection, cerchant par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et honorable sepulture, logeant en eux mesmes et comme en leurs moelles les corps de leurs peres et leurs reliques, les vivifiant aucunement et regenerant par la transmutation en leur chair vive par le moyen de la digestion et du nourrissement. Il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté, à des hommes abreuvez et imbus de cette superstition, de jetter la despouille des

parens à la corruption de la terre et nourriture des bestes et des vers.

Licurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public que chacun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien ; et estima que de cette double institution, à assaillir et à defandre, il s'en tiroit du fruit à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'injustice de se prevaloir de la chose d'autruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robe à la mode de Perse, longue, damasquinée et parfumée. Platon la refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robe de femme. Mais Aristippus l'accepta, avec cette responce, que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage. Voylà comme ils avoyent tous deux raison de divers effects : c'est un pot à deux ances, qu'on peut saisir à gauche et à dextre :

Bellum, o terra hospita, portas ;
Bello armantur equi, bellum hæc armenta minantur.
Sed tamen iidem olim curru succedere sueti
Quadrupedes, et frena jugo concordia ferre :
Spes est pacis.

Il advient de cette diversité de visages que les jugemens s'appliquent diversement au chois des choses. Nous portons les oreilles percées, les Grecs tenoient cela pour une marque de servitude. Nous nous cachons pour jouir de nos femmes, les Indiens le font en pu-

blic. Les Scythes immoloyent les estrangers en leurs temples, ailleurs les temples servent de franchise :

Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
Odit quisque locus, cum solos credat habendos
Esse deos quos ipse colit.

J'ay ouy parler d'un juge, lequel, où il rencontroit quelque aspre conflit entre Bartolus et Baldus, et quelque matiere agitée de plusieurs contrarietez, mettoit au marge de son livre : « Question pour l'amy » ; c'est à dire que la verité estoit si embrouillée et debatue, qu'en pareille cause il pourroit favoriser à celle des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faute d'esprit et de suffisance qu'il ne peut mettre quasi par tout : « Question pour l'amy ». Les advocats et les juges corrompus de nostre temps trouvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, dépandant de l'authorité de tant d'opinions et d'un subject si arbitraire, il ne peut estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de jugemens. Aussi n'est-il guiere si cler procés auquel les advis ne se trouvent divers : ce qu'une compaignie a jugé, l'autre le juge au contraire, et elle mesmes à l'adventure encores au contraire une autre fois. Dequoy nous voyons des exemples ordinaires par cette licence, qui tasche merveilleusement la cerimonieuse authorité et lustre de nostre justice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux autres juges pour decider d'une mesme cause. Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il

n'est besoing de s'estendre, et où il se trouve plusieurs discours qui valent mieux teus que publiez. Arcesilaus disoit n'estre considerable en la paillardise, de quel costé on le fut : tout est plein de tels excez.

Les loix prennent leur authorité de la possession et de l'usage ; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'ennoblissent en roulant, comme nos rivieres : suyvez les contremont jusques à leur source, ce n'est qu'un petit surjon d'eau à peine reconnoissable, qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence : vous les trouverez si legeres et si delicates, que ces gens icy qui poisent tout et le ramenent à la raison, et qui ne reçoivent rien par authorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugements souvent trés-esloignez des jugemens publiques. Gens qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille si, en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent à la voye commune et ordinaire : comme, pour exemple, peu d'entre eux eussent approuvé les conditions et formes de nos mariages.

Ils refusoient et desdaignoient la pluspart de nos ceremonies : chacun a ouy parler de la des-hontée façon de vivre des philosophes cynicques. Chrysippus disoit qu'un philosophe fera une douzaine de culebutes en public, voire sans haut de chausses, pour une douzaine d'olives. Et cette honnesteté et reverence, que nous appellons, de couvrir et cacher aucunes de nos actions naturelles et legitimes, de n'oser nommer les choses

par leur nom, de craindre à dire ce qu'il nous est permis de faire, n'eussent-ils pas peu dire avec raison que c'est plustost une affetterie et mollesse inventée aux cabinets mesmes de Venus, pour donner pris et poincte à ses jeux? N'est-ce pas un alechement, une amorce et un aiguillon à la volupté? car l'usage nous fait sentir evidemment que la cerimonie, la vergongne et la difficulté, ce sont esguisemens et allumettes à ces fievres là : c'est ce que disent aucuns, que d'oster les bordels publiques, c'est non seulement espandre par tout la paillardise qui estoit assignée à ce lieu là, mais encore esguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice par la malaisance :

Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Scævine, fuisti :
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor?
Nunquid securus non potes arrigere?

Cette experience se diversifie en mille exemples :

Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet
Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,
Dum licuit; sed nunc, positis custodibus, ingens
Turba futurorum est. Ingeniosus homo es.

On demanda à un philosophe qu'on surprit à mesme, ce qu'il faisoit. Il respondit tout froidement : « Je plante un homme », ne rougissant non plus d'estre rencontré en cette action que si on l'eust trouvé plantant des choux. Solon fut, à ce qu'on dict, le premier qui donna par ses loix liberté aux femmes de faire profit publique de leurs corps. Et celle de toutes les sectes de philosophie qui a le plus honoré la vertu, elle n'a en somme

posé autre bride à l'usage des voluptez de toutes sortes que la moderation et la conservation de la liberté d'autruy. Et plusieurs ses sectateurs se sont licenciez d'en escrire et publier des livres hardis outre mesure.

Heraclitus et Protagoras, de ce que le vin semble amer au malade et gracieux au sain, l'aviron tortu dans l'eau et droit à ceux qui le voient hors de là, et de pareilles apparences contraires qui se trouvent aux subjects, argumenterent que tous subjects avoient en eux les causes de ces apparences; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade, l'aviron certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau; et ainsi de tout le reste: qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aucune; car rien n'est, ou tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aucun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne trouve aux escrits qu'il entreprend de fouiller. En la parole la plus nette, pure et parfaicte qui puisse estre, combien de fauceté et de mensonge a l'on fait naistre? quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela que les autheurs de telles erreurs ne se veulent jamais departir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de grande dignité, me voulant approuver par authorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernierement cinq ou six passages de la Bible, sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience (car il est de profession

ecclesiastique); et, à la verité, l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encore bien proprement accommodée à la deffence de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices : d'autant que, nous proposant par finesse un stile ambigu et difficile, il n'est prognostiqueur, s'il a cette authorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustre de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sybilles : car il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est malaisé que, de biais ou de droit fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout sujet quelque air qui luy serve à ce qu'il voudra. C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a ennobly et mis en credit plusieurs escrits, et enrichy de toute sorte de matiere qu'on a voulu ; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'interpretations diverses. Homere est aussi grand qu'on voudra, mais il n'est pas possible qu'il ait pensé à representer tant de formes qu'on luy donne. Les legislateurs y ont diviné des instructions infinies pour leur faict; autant les gens de guerre, et autant ceux qui ont traité des arts : quiconque a eu besoin d'oracles et de predictions en y a trouvé pour son service. Un personnage sçavant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y trouve en faveur de nostre religion ; et ne se peut aysément departir de cette opinion, que ce ne soit le dessein d'Homere (si luy est cet autheur aussi familier qu'à homme de nostre siecle). D'autres religions y ont trouvé aussi autresfois leur appuy.

Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus, et

cette sienne sentence, que toutes choses avoient en elles les visages qu'on y trouvoit, Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est que les subjects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions; et de ce que le miel estoit doux à l'un et amer à l'autre, il argumentoit qu'il n'estoit ny doux ny amer. Les pyrrhoniens diroient qu'ils ne sçavent s'il est doux ou amer, ou ny l'un ny l'autre, ou tous les deux : car ceux-cy gaignent tousjours le haut point de la dubitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se connoist, il se connoist sans doubte par la faculté du cognoissant : car, puis que le jugement vient de l'operation de celuy qui juge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moïens et volonté, non par la contrainte d'autruy, comme il adviendroit si nous connoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or toute cognoissance s'achemine en nous par les sens, ce sont nos maistres :

Via qua munita fidei
Proxima fert humanum in pectus templaque mentis.

La science commence par eux et se resout en eux. Aprés tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, pois, mollesse, durté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur : voylà le plant et les principes de tout le bastiment de nostre science. Quiconque me peut pousser à contredire les sens, il me tient à la gorge, il ne me sçauroit faire reculer plus

arriere. Les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance :

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri, neque sensus posse refelli....
Quid majore fide porro quam sensus haberi
Debet ?

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousjours faudra il leur donner cela, que par leur voye et entremise s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict que Chrisippus, ayant essayé de rabattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesmes des argumens au contraire et des oppositions si vehementes qu'il n'y peut satisfaire. Sur quoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre, et s'escrioit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu ! » Il n'est aucun absurde selon nous plus extreme que de maintenir que le feu n'eschaufe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens, ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle-là en certitude.

La premiere consideration que j'ay sur le subject des sens, c'est que je mets en doubte que l'homme soit prouveu de tous sens naturels. Je voy plusieurs animaux qui vivent une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veuë, autres sans l'ouye : qui sçait si en nous aussi il ne manque pas encore un, deux, trois et plusieurs autres sens ? car, s'il en manque quelqu'un, nostre

discours n'en peut découvrir le defaut. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre science : il n'y a rien au delà d'eux qui nous puisse servir à les descouvrir ; voire ny l'un sens n'en peut descouvrir l'autre :

An poterunt oculos aures reprehendere? an aures
Tactus? an hunc porro tactum sapor arguet oris?
An confutabunt nares, oculive revincent?

Ils font trestous la ligne extreme de nostre faculté :

Seorsum cuique potestas
Divisa est, sua vis cuique est.

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle qu'il n'y void pas, impossible de luy faire desirer la veue et regretter son defaut. Parquoy nous ne devons prendre aucune asseurance de ce que nostre ame est contente et satisfaicte de ceux que nous avons, veu qu'elle n'a pas dequoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aucune apprehension de lumiere, de couleur et de veue. Il n'y a rien plus arriere, qui puisse pousser le sens en evidence. Les aveugles nais, qu'on void desirer à y voir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous ; mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'aprehendent ny prés ny loin.

J'ay veu un gentil-homme de bonne maison, aveugle naturel, aumoins aveugle de tel aage qu'il ne sçait que c'est que de veuë : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au voir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On luy presentoit un enfant duquel il estoit parrain. L'ayant pris entre ses bras, « Mon Dieu, dict-il, le bele nfant! qu'il le faict beau voir! qu'il a le visage guay! » Il dira, comme l'un d'entre nous, « Cette sale a une belle veue : il faict beau voir cecy ou cela. » Il fait plus : car, par ce que ce sont nos exercices que la chasse, la paume, la bute, et qu'il l'a ouy dire, il s'y affectionne et s'y embesoigne, et croid sans doute y avoir la mesme part que nous y avons ; il s'y picque et s'y plaist, et ne les goute pourtant que par les oreilles. On luy crie que voylà un lievre, quand on voit quelque belle splanade où il puisse picquer ; et puis on luy dict encore que voylà un lievre pris : le voylà aussi fier de sa prise, comme il oit dire aux autres qu'ils le sont. L'esteuf, il le prend à la main gauche et le pousse à tout sa raquette ; de la harquebouse, il en tire à l'adventure, et se paye de ce que ses gens luy disent qu'il est ou haut ou costié.

Que sçait-on si le genre humain faict quelque sottise pareille, à faute de quelque sens, et que par ce defaut la plus part du visage des choses nous soit caché? Que sçait-on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là? et si plusieurs effets des animaux qui excedent nostre capacité sont produits par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire? et si aucuns d'entre eux ont une vie plus

pleine par ce moyen et entiere que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens; nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur et de la douceur; outre cela, elle peut avoir d'autres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous apellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est-il pas vray-semblable qu'il y a des facultez sensitives en nature propres à les juger et à les appercevoir, et que le defaut de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est à l'avanture quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeut à chanter, et qui achemine le cerf ou le chien à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guerison. Il n'y a sens qui n'ait une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de connoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie et de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de notre science : car, outre ce qui est attaché au propre effect de chaque sens, combien d'argumens, de consequences et de conclusions tirons nous aux autres choses par la comparaison de l'un sens à l'autre? Qu'un homme sçavant imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veue, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel defaut, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame; on verra par là combien nous importe, à la cognoissance de la verité, la privation d'un autre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est

en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens; mais à l'advanture falloit-il l'accord de huict ou de dix sens et leur contribution pour l'appercevoir certainement et en son essence.

Les sectes qui combatent la science de l'homme, elles la combatent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens : car, puis que toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au raport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere qui par eux s'écoule en nostre ame est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extreme difficulté sont nées toutes ces fantasies : que chaque subjet a en soy tout ce que nous y trouvons, qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver; et celle des epicuriens : que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veuë le juge :

Quicquid id est, nihilo fertur majore figura
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur;

que les apparences qui representent un corps grand à celuy qui en est voisin, et plus petit à celuy qui en est esloigné, sont toutes deux vrayes :

Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum...
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli;

et resoluement qu'il n'y a aucune tromperie aux sens; qu'il faut passer à leur mercy, et cercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que

nous y trouvons, voyre inventer toute autre mensonge et resverie (ils en viennent jusques là) plustost que d'accuser les sens. Car de toutes les absurditez la plus absurde, c'est, disent-ils, de les desavoüer :

Proinde quod in quoque est his visum tempore verum est.
Et, si non potuit ratio dissolvere causam,
Cur ea, quæ fuerint juxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda; tamen præstat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figuræ
Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita salusque.
Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitesque locos vitare, et cætera quæ sint
In genere hoc fugienda.

Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, asçavoir que nous n'avons pas de science si les apparences des sens sont fauces; et ce que disent les stoïciens, s'il est aussi vray que les apparences des sens sont si fauces qu'elles ne nous peuvent produire aucune science, nous conclurrons aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chacun s'en peut fournir autant d'exemples qu'il luy plaira, car la faute et tromperie qu'ils nous font, elle est quasi ordinaire. Au retantir d'un valon, le son d'une trompete semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere :

Exstantesque procul medio de gurgite montes,
. . . . . iidem

Apparent,... longe diversi licet.....
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus præter navim. . . . .
Ubi in medio nobis equus acer obhæsit
Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contrudere raptim.

A manier une balle d'arquebouse soubs le second doigt, celuy du milieu estant entrelassé par dessus, il faut extremement se contraindre pour advoüer qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soyent maintesfois maistres du discours, et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait et juge estre fauces, il se void à tous coups. Je laisse à part celuy de l'atouchement, qui a ses operations plus voisines, plus vives et substantielles, qui renverse tant de fois, par l'effet de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïques, et contraint de crier au ventre celuy qui a estably en son ame ce dogme avec toute resolution, que la colique, comme toute autre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabatre du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu. Il n'est cœur si mol que le son de nos tabourins et de nos trompetes n'eschaufe, ny si dur que la douceur de la musique n'esveille et ne chatouille; ny ame si revesche qui ne se sente touchée de quelque religieuse reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornemens et ordre de nos ceremonies, et ouyr le son devotieux de nos orgues, et la harmonie si douce, posée et religieuse de nos voix. Ceux mesme qui y entrent avec mespris,

ils sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur, qui les met en deffiance de leur opinion. Quant à moy, je ne m'estime point assez fort pour ouyr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et jeune bouche. A quoy faire ceux mesmes qui se sont donnez la mort d'une certaine resolution destournoyent ils le visage ou couvroyent leurs yeux pour ne voir le coup qu'ils se faisoyent donner? et ceux qui pour leur santé desirent et commandent qu'on les incise et cauterise cachent leur visage et ne peuvent soustenir la veuë des aprets, utils et operation du chirurgien, attendu que la veuë ne doit avoir aucune participation à cette douleur? Cela ne sont ce pas propres exemples à verifier l'authorité que les sens ont sur le discours? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntées d'un page ou d'un laquais; que cette rougeur est venue d'Espaigne; et cette blancheur et polisseure, de la mer Oceane; encore faut il que la veuë nous force d'en trouver le subject plus aimable et plus agreable, contre toute raison : car en cela, il n'y a rien du sien :

Auferimur cultu; gemmis auroque teguntur
Crimina; pars minima est ipsa puella sui.
Sæpe ubi sit quod ames inter tam multa requiras :
Decipit hac oculos ægide dives amor.

Combien donnent à la force des sens les poëtes, qui font Narcisse esperdu de l'amour de son ombre :

Cunctaque miratur quibus est mirabilis ipse;
Se cupit imprudens; et, qui probat, ipse probatur;
Dumque petit, petitur; pariterque accendit et ardet;

et l'entendement de Pygmalion si trouble par l'impression de la veuë de sa statue d'ivoire, qu'il l'aime et la serve pour vive!

Oscula dat, reddique putat; sequiturque, tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris;
Et metuit pressos veniat ne livor in artus.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer fort cler-semez, qui soit suspendue au haut des tours Nostre Dame de Paris, il verra par raison evidante qu'il est impossible qu'il en tombe, et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des recouvreurs) que la veuë de cette hauteur extreme ne l'espouvante et ne le transisse : car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont aux cimes de nos clochiers, si elles sont façonnées à jour, encores qu'elles soyent de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse donner courage d'y marcher comme nous ferions si elle estoit à terre. J'ay souvent essayé cela en noz montaignes de deça, et si suis de ceux qui s'effrayent aussi peu de telles choses, que je ne pouvoy soufrir la veuë de cette profondeur infinie sans horreur et tramblement de jarrets et de cuisses, encores qu'il s'en fallut bien ma longueur que je ne fusse du tout au bort, et n'eusse sceu choir si je ne me fusse porté à escient au dangier. J'y remerquay aussi, quelque hauteur qu'il y eust, pourveu qu'en cette pente il s'y presentast un arbre

ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veuë et la diviser, que cela nous amuse et donne asseurance, comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions recevoir quelque secours; mais que les precipices coupez et uniz, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : qui est une evidente piperie et imposture de la veuë. Ce fut pourquoy ce beau philosophe se creva les yeux pour descharger l'ame de la desbauche et impression qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté.

Mais à ce conte il se devoit aussi faire estouper les oreilles, que Theophrastus dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se priver en fin de tous les autres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie, car ils ont tous cette puissance de commander nostre discours et nostre ame. Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent par aucuns sons et instrumens jusques à la fureur. J'en ay veu qui ne pouvoient ouyr ronger un os soubs leur table sans perdre patience; et n'est guiere homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer; comme, à ouyr mascher prez de nous, ou ouyr parler quelqu'un qui ait le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent jusques à la colere et la haine. Ce fleuteur protocole de Gracchus, qui amolissoit, roidissoit et contournoit la vois de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit quelque force à esmouvoir et alterer le jugement des auditeurs? Vrayement il y a

bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au branle et accidens d'un si leger vent!

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Nostre ame par fois s'en revenche de mesme. Ce que nous voyons et oyons agitez de colere, nous ne l'oyons pas tel qu'il est :

Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas.

L'objet que nous aymons nous semble plus beau qu'il n'est :

Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere ;

et plus laid celuy que nous avons à contre cœur. A un homme ennuyé et affligé la clarté du jour semble obscurcie et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebetez du tout par les passions de l'ame. Combien de choses voyons nous, que nous n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs?

In rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint, longeque remotæ.

Il semble que l'ame retire au dedans et amuse les operations des sens. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de fauceté, de foiblesse et de mensonge.

Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe ont eu de

la raison, à l'avanture, plus qu'ils ne pensoyent. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille, mais si plus mollement et obscurement, non de tant certes que la difference y soit comme de la nuit à une clarté vifve; ouy, comme de la nuit à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille, plus et moins; ce sont tousjours tenebres, et tenebres cymmerienes.

Si les sens sont noz premiers juges, ce ne sont pas les nostres qu'il faut seuls appeller au conseil, car en cette faculté les animaux ont autant ou plus de droit que nous. Il est certain qu'aucuns ont l'ouye plus aigue que l'homme, d'autres la veue, d'autres le sentiment, d'autres l'atouchement ou le goust. Democritus disoit que les dieux et les bestes avoyent les facultez sensitives beaucoup plus parfaictes que l'homme. Or, entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme. Nostre salive nettoye et asseche nos playes, elle tue le serpent :

Tantaque in his rebus distantia differitasque est
Ut quod alis cibus est aliis fuat acre venenum.
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.

Quelle qualité donnerons nous à la salive? ou selon nous, ou selon le serpent? Par quel des deux sens verifierons nous sa veritable essence que nous cerchons? Pline dit qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eux, de maniere que du seul attouchement nous les tuons : qui sera veritablement poison, ou l'homme ou le poisson? à qui en croirons

nous, ou au poisson de l'homme, ou à l'homme du poisson? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuict point au bœuf; quelque autre, le bœuf, qui ne nuict point à l'homme : laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité? Ceux qui ont la jaunisse, ils voyent toutes choses jaunatres et plus pasles que nous :

Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur
Arquati.

Ceux qui ont cette maladie que les medecins nomment Hyposphagma, qui est une suffusion de sang sous la peau, voient toutes choses rouges et sanglantes. Ces humeurs qui changent ainsi les operations de nostre veuë, que sçavons nous si elles predominent aux bestes et leur sont ordinaires? car nous en voyons les unes qui ont les yeux jaunes comme noz malades de jaunisse, d'autres qui les ont sanglans de rougeur; à celles là il est vray-semblable que la couleur des objects paroit autre qu'à nous : quel jugement des deux sera le vray? car il n'est pas dict que l'essence des choses se raporte à l'homme seul; la durté, la blancheur, la profondeur et l'aigreur touchent le service et science des animaux comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les apercevons plus longs et estendus; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est donc à l'avanture la veritable forme de ce corps, non pas celle que noz yeux luy donnent en leur assiete ordinaire. Si nous serrons l'œil par dessoubs, les choses nous semblent doubles :

Bina lucernarum florentia lumina flammis...
Et duplices hominum facies, et corpora bina.

Si nous avons les oreilles empeschées de quelque chose, ou le passage de l'ouye resserré, nous recevons le son autre que nous ne faisons ordinairement; les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons et reçoivent le son autre. Nous voyons aux festes et aux theatres que, opposant à la lumiere des flambeaux une vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appert ou vert, ou jaune, ou violet:

Et vulgo faciunt id lutea russaque vela
Et ferrugina, cum, magnis intenta theatris,
Per malos volgata trabesque trementia pendent:
Namque ibi consessum caveai subter, et omnem
Scenai speciem, patrum, matrumque, deorumque
Inficiunt, coguntque suo volitare colore.

Il est vray-semblable que les yeux des animaux, que nous voyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de mesmes leurs yeux.

Pour le jugement de l'operation des sens, il faudroit donc que nous en fussions premierement d'accord avec les bestes, secondement entre nous mesmes : ce que nous ne sommes aucunement; et entrons en debat tous les coups de ce que l'un oit, void ou goute quelque chose autrement qu'un autre; et debatons, autant que de autre chose, de la diversité des images que les sens nous raportent. Autrement oit et voit, par la regle ordinaire de nature, et autrement gouste un enfant qu'un

homme de trente ans, et cettuy-cy autrement qu'un sexagenaire. Les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux autres plus ouverts et plus aigus. Les malades prestent de l'amertume aux choses douces : par où il nous appert que nous ne recevons pas les choses comme elles sont, mais autres et autres, selon que nous sommes et qu'il nous semble. Or nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons avouër que la neige nous apparoit blanche, mais que d'establir si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau-l'eau. Quoy, que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'autre ? une peinture semble eslevée à la veue, au maniement elle semble plate : dirons nous que le musc soit aggreable ou non, qui resjouit nostre sentiment et offence nostre goust ? Il y a des herbes et des unguens propres à une partie du corps, qui en offencent une autre : le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veue. Ces bagues qui sont entaillées en forme de plumes, qu'on appelle en devise *Pennes sans fin,* il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur et qui se sceut deffendre de cette piperie que d'un costé elle n'aille en eslargissant, et s'apointant et estressissant par l'autre, mesme quand on la roule autour du doigt ; toutesfois au maniement elle vous semble equable en largeur et par tout pareille. Ces personnes qui, pour aider leur volupté, se servoient anciennement de miroirs propres à grossir et aggrandir l'object qu'ils representent, affin que les membres qu'ils avoient à em-

besoigner leur pleussent d'avantage par cette accroissance oculaire; auquel des deux sens donnoient-ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables?

Sont-ce nos sens qui prestent au subject ces diverses conditions, et que les subjets n'en ayent pourtant qu'une? comme nous voyons du pain que nous mangeons; ce n'est que pain, mais nostre usage en faict des os, du sang, de la chair, des poils et des ongles :

Ut cibus in membra atque artus cum diditur omnes,
Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se.

L'humeur que succe la racine d'un arbre, elle faict tronc, feuille et fruit; et l'air n'estant qu'un, il se faict, par l'appliquation à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont-ce, dis-je, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces sujects, ou s'ils les ont telles? Et sur ce doubte que pouvons nous resoudre de leur veritable essence? D'avantage, puis que les accidens des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses autres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages et à ceux qui veillent; puis que cet estat là a force de donner aux choses un autre estre que celuy qu'elles ont; puis qu'une humeur jaunatre nous change toutes choses en jaune; n'est-il pas vraysemblable que notre assiette ordinaire et nos humeurs naturelles sont aussi capables de donner un estre aux choses se rapportant à leur condition, et de les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglées? et nostre santé aussi capable de leur donner

quelque visage, comme nostre maladie? Or, nostre estat accommodant les choses à soy et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité, ny quelle est leur nature : car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bastimens qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et defaillans ; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum,
Omnia mendose fieri atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta,
Jam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
Prodita judiciis fallacibus omnia primis :
Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est
Falsaque sit, falsis quæcumque a sensibus orta est.

Au demeurant, qui sera propre à juger de ces differences? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous faut un juge non attaché à l'un ny à l'autre party, exempt de chois et d'affection, ce qui ne se peut parmy les chrestiens, il advient de mesme en cecy : car, s'il est vieil, il ne peut juger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat ; s'il est jeune, de mesme ; sain, de mesme ; de mesme, malade, dormant et veillant. Il nous faudroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, afin que, sans præoccupation de jugement et sans inclination ou chois, il jugeast de

ces propositions comme à luy indifferentes; et à ce conte il nous faudroit un juge qui ne fut pas.

Pour juger des apparences que nous recevons des subjets, il nous faudroit un instrument judicatoire; pour verifier cet instrument, il nous y faut de la demonstration; pour verifier la demonstration, un instrument : nous voilà au rouet. Puis que les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estans pleins eux-mesmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison; aucune raison ne s'establira sans une autre raison: nous voylà à reculons jusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangeres, ains elle est conceue par l'entremise des sens; et les sens ne comprennent pas le subject estranger, ains seulement leurs propres passions; et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subject, ains seulement de la passion et souffrance du sens, laquelle passion et subject sont choses diverses: parquoy qui juge par les apparences juge par chose autre que le subject. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subjects estrangers par ressemblance, comment se peut l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avec les subjects estrangers? Tout ainsi comme, qui ne cognoit pas Socrates, voyant son pourtraict, ne peut dire qu'il luy ressemble. Or qui voudroit toutesfois juger par les apparences; si c'est par toutes, il est impossible, car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances, comme nous voyons par experience : sera ce qu'aucunes apparences choisies reglent les autres? Il faudra verifier cette choisie par une autre choisie, la seconde par la tierce;

et par ainsi ce ne sera jamais faict. Finalement, il n'y a aucune constance, existence, ny de nostre estre, ny de celuy des objects; et nous, et nostre jugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse : ainsin il ne se peut establir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé estans en continuelle mutation et branle.

Nous n'avons aucune communication à l'estre, par ce que toute humaine nature est tousjours au milieu entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et debile opinion. Et si, de fortune, vous fichez vostre pensée à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau : car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsin, estant toutes choses subjectes à passer d'un changement en autre, la raison, y cherchant une reelle subsistance, se trouve deceue, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanant, par ce que tout ou vient en estre et n'est pas encore du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay.

Platon disoit que les corps n'avoient jamais existence, ouy bien naissance; Pythagoras, que toute matiere estoit fluide; les stoïciens, qu'il n'y avoit point de temps present, et que ce que nous appellions present n'estoit que la jointure et assemblage du futur et du passé; Heraclitus, que jamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere; Epicharmus, que celuy qui a pieça emprunté de l'argent ne le doit pas maintenant, et que celuy qui cette nuict a esté convié à

venir ce matin disner vient aujourd'huy non convié, attendu que ce ne sont plus eux, ils sont devenus autres : « et qu'il ne se pouvoit trouver une substance mortelle deux fois en mesme estat; car, par soudaineté et legereté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle rassemble; elle vient et puis s'en va, de façon que ce qui commence à naistre ne parvient jamais jusques à perfection d'estre, pour autant que ce naistre n'acheve jamais et jamais n'arreste comme estant à bout, ains, depuis la semence, va tousjours se changeant et muant d'un à autre; comme de semence humaine se fait premierement dans le ventre de la mere un fruict sans forme, puis un enfant formé, puis, estant hors du ventre, un enfant de mammelle; aprés il devient garson, puis consequemment un jouvenceau, aprés un homme faict, puis un homme d'aage, à la fin decrepite vieillard : de maniere que l'aage et generation subsequente va tousjours desfaisant et gastant la precedente :

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet;
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura et vertere cogit.

« Et puis nous autres sottement craignons une sorte de mort, là où nous en avons desjà passé et en passons tant d'autres : car non seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du feu est generation de l'air, et la mort de l'air generation de l'eau, mais encor plus manifestement le pouvons nous voir en nous mesmes. La fleur d'aage se meurt et passe quand la vieillesse sur-

vient, et la jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict, l'enfance en la jeunesse, et le premier aage meurt en l'enfance, et le jour d'hier meurt en celuy du jourd'huy, et le jourd'huy mourra en celuy de demain; et n'y a rien qui demeure ne qui soit tousjours un : car qu'il soit ainsi, si nous demeurons tousjours mesmes et uns, comment est-ce que nous nous esjouyssons maintenant d'une chose, et maintenant d'une autre? comment est-ce que nous aymons choses contraires ou les haïssons, nous les louons ou nous les blasmons? comment avons nous differentes affections, ne retenant plus le mesme sentiment en la mesme pensée? Car il n'est pas vray-semblable que sans mutation nous prenions autres passions; et ce qui souffre mutation ne demeure pas un mesme, et s'il n'est pas un mesme, il n'est donc pas aussi; ains, quant et l'estre tout un, change aussi l'estre simplement, devenant tousjours autre d'un autre : et par consequent se trompent et mentent les sens de nature, prenans ce qui apparoit pour ce qui est, à faute de bien sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est-ce donc qui est veritablement? Ce qui est eternel, c'est à dire qui n'a jamais eu de naissance ny n'aura jamais fin; à qui le temps n'apporte jamais aucune mutation : car c'est chose mobile que le temps, et qui apparoit comme en ombre, avec la matiere coulante et fluante tousjours, sans jamais demeurer stable ny permanente; à qui appartiennent ces mots : *devant* et *aprés*, et *a esté* ou *sera*, lesquels tout de prime face montrent evidemment que ce n'est pas chose qui soit : car ce seroit grande sottise et fauceté toute apparente de dire que cela soit qui n'est pas encore en estre, ou

qui desjà a cessé d'estre. Et quant à ces mots : *present, instant, maintenant,* par lesquels il semble que principalement nous soustenions et fondons l'intelligence du temps, la raison le descouvrant le destruit tout sur le champ; car elle le fend incontinent et le part en futur et en passé, comme le voulant voir necessairement desparty en deux. Autant en advient-il à la nature qui est mesurée, comme au temps qui la mesure : car il n'y a non plus en elle rien qui demeure ne qui soit subsistant, ains y sont toutes choses ou nées, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de dire de Dieu, qui est le seul qui est, que il fut ou il sera : car ces termes là sont declinaisons, passages ou vicissitudes de ce qui ne peut durer ny demeurer en estre. Parquoy il faut conclurre que Dieu seul est, non poinct selon aucune mesure du temps, mais selon une eternité immuable et immobile, non mesurée par temps ny subjecte à aucune declinaison; devant lequel rien n'est, ny ne sera aprés, ny plus nouveau ou plus recent, ains un realement *estant,* qui par un seul *maintenant* emplit le *tousjours;* et n'y a rien qui veritablement soit que luy seul, sans qu'on puisse dire : *Il a esté,* ou : *Il sera,* sans commencement et sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'un homme payen je veux joindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict-il, et abjecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité! » Il n'est mot en toute sa secte stoïque plus veritable que celuy-là. Mais de faire la poignée plus grande que le poing, la bras-

sée plus grande que le bras, et d'esperer enjamber plus que de l'estanduë de nos jambes, cela est impossible et monstrueux, ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'eslevera si Dieu luy preste la main ; il s'eslevera, abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et soubslever par la grace divine, mais non autrement.





TABLE

DU TOME DEUXIÈME



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION DES CLASSIQUES FRANÇAIS

PARIS, M DCCC LXXIV





